

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

ŒUVRES
DE SCHILLER

IV

COULOMMIERS. — TYP. PAUL BRODARD

THÉÂTRE DE SCHILLER

TRADUCTION NOUVELLE

PAR AD. REGNIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME TROISIÈME



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1880

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

GUILLAUME TELL

DRAME

PERSONNAGES.

HERRMANN GESSLER, bailli de l'empereur à Schwytz et à Uri.

WERNER, BARON D'ATTINGHAUSEN, seigneur banneret.

ULRICH DE RUDENZ, son neveu.

WERNER STAUFFACHER,

CONRAD HUNN,

ITEL REDING,

JEAN AUF DER MAUER, } habitants de Schwytz.

JOERG IM HOFE,

ULRICH LE FORGERON

JOST DE WEILER,

WALTHER FÜRST,

GUILLAUME TELL,

RÖSSELMANN, le curé,

PETERMANN, le sacristain, } habitants d'Uri.

KUONI, le berger,

VERNI, le chasseur,

RUODI, le pêcheur,

ARNOLD DE MELCHTHAL,

CONRAD BAUMGARTEN,

MEIER DE SARNEN,

STRUTH DE WINKELRIED, } habitants d'Unterwald.

KLAUS DE LA FLÜE,

BURKHART AM BÜHEL,

ARNOLD DE SEWA,

PFEIFFER, de Lucerne.

KUNZ, de Gersau.

JENNI, jeune pêcheur.

SEPPI, jeune berger.

GERTRUDE, femme de Stauffacher.

HEDWIGE, femme de Tell, fille de Fürst.

BERTHA DE BRUNECK, riche héritière.

ARMGART,	}	paysannes
MATHILDE,		
ÉLISABETH,		
HILDEGARDE,		
WALTHER,	}	fils de Tell.
GUILLAUME,		
FRIESSHARDT,	}	soldats.
LEUTHOLD,		

RODOLPHE LE HARRAS, écuyer de Gessler.

JEAN LE PARRICIDE, duc de Souabe.

STUSSI, le garde champêtre.

LA TROMPE D'URI.

UN MESSAGER DE L'EMPIRE.

UN INSPECTEUR DE LA CORVÉE.

UN MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES.

DES COMPAGNONS.

DES MANŒUVRES.

DES CRIEURS PUBLICS.

DES FRÈRES DE LA MISÉRICORDE

DES CAVALIERS de Gessler et de Landenberg.

Beaucoup d'HABITANTS, hommes et femmes, des trois cantons.



GUILLAUME TELL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente la rive escarpée qui domine le lac des Quatre-Cantons, vis-à-vis de Schwytz. — Le lac ouvre une baie dans les terres; non loin de la rive est une cabane; un jeune pêcheur conduit sa barque sur l'eau. Au delà du lac, on voit les vertes prairies, les villages et les fermes du canton de Schwytz, éclairés d'un brillant soleil. A la gauche du spectateur, se montrent les pointes du Haken, entourées de nuages. A droite, dans un fond lointain, on voit les glaciers. Avant même que le rideau se lève, on entend le *ranx des vaches* et la sonnerie harmonieuse des clochettes des troupeaux, qui, après que la scène est ouverte, se prolonge encore pendant quelque temps.

LE JEUNE PÊCHEUR *chante dans sa barque.*

Air du *ranx des vaches.*

Le lac est riant, il invite au bain. L'enfant s'est endormi sur la verte rive, et dans son sommeil il entend une mélodie douce comme le son des flûtes, comme les voix des anges dans le paradis.

Et lorsqu'il s'éveille dans un céleste ravissement, il sent les vagues qui ondoient autour de sa poitrine, et du fond une voix lui crie : « Cher enfant, tu es à moi. Je séduis le dormeur et l'attire au sein des ondes. »

LE BERGER *chante sur la montagne.*Variation du *ranz des vaches*.

Adieu , prairies et pâturages que dore le soleil ! Il faut que le berger parte : l'été a fui. Nous irons à la montagne , nous reviendrons, au temps où le coucou appelle, où les chansons se réveillent, où la terre se revêt de nouvelles fleurs, où les sources coulent, au doux mois de mai.

Adieu, prairies et pâturages que dore le soleil ! Il faut que le berger parte : l'été a fui.

LE CHASSEUR DES ALPES *paraît en face, au haut des rochers.*

Seconde variation.

Les hauteurs tonnent, le sentier tremble : l'archer est sans peur sur ce chemin qui donne le vertige : il marche audacieux sur des champs de glace ; là nul printemps ne brille, là ne verdit aucun bourgeon. Une mer de brouillards sous les pieds, il ne reconnaît plus les cités des hommes, et ce n'est que par la fente des nuages qu'il aperçoit le monde, et bien loin au-dessous des eaux la campagne verdoyante.

L'aspect du paysage change, on entend un sourd craquement qui vient des montagnes. Des ombres projetées par les nuages parcourent la contrée.

RUODI, *le pêcheur, sort de la cabane*; WERNI, *le chasseur, descend du rocher*; KUONI, *le berger, vient avec le seau à traire sur l'épaule*; SEPPI, *son jeune aide, le suit.*

RUODI.

Fais vite, Jenni : rentre la barque. Voilà le sombre bailli du val qui nous arrive : le glacier mugit sourdement. Le Mythen met son bonnet, et il vient un vent froid du trou des tempêtes. L'ouragan sera ici, je crois, avant que nous y pensions.

KUONI.

Il vient de la pluie, batelier. Mes brebis broutent l'herbe avidement, et mon chien gratte la terre.

WERNI.

Les poissons sautent et la poule d'eau plonge. Un orage est en route.

KUONI, à son garçon.

Vois, Seppi, si le bétail ne s'est pas écarté.

SEPPI.

Je reconnais à sa clochette Lise la brune.

KUONI.

Alors il ne nous en manque aucune. C'est elle qui ferme la marche.

RUODI.

Vous avez là une jolie sonnerie.

WERNI.

Et de belles bêtes.... Sont-elles à vous, pays ?

KUONI.

Je ne suis pas si riche. Elles sont à mon gracieux maître, le seigneur d'Attinghausen, et on me les a confiées, bien comptées.

RUODI.

Comme le ruban va bien au cou de cette vache !

KUONI.

Aussi elle sait bien qu'elle conduit le troupeau, et si je le lui prenais, elle cesserait de manger.

RUODI.

Bah ! quelle folie ! Une bête sans raison....

WERNI.

C'est bientôt dit. Les bêtes ont aussi leur raison. Nous le savons bien, nous qui chassons le chamois. Quand ils vont paître, ils placent prudemment une sentinelle, qui dresse l'oreille et les avertit par un sifflement aigu, dès que le chasseur approche.

RUODI, au Berger.

Retournez-vous maintenant chez vous ?

KUONI.

Il n'y a plus d'herbe sur la montagne.

WERNI.

Heureux retour, berger !

KUONI.

Je vous le souhaite à vous-même. On ne revient pas toujours de vos courses.

RUODI.

Voilà un homme qui accourt en toute hâte.

WERNI.

Je le connais. C'est Baugarten d'Alzellen.

CONRAD BAUMGARTEN, *accourant hors d'haleine.*
Pour l'amour de Dieu, batelier, votre barque !

RUODI.

Eh ! eh ! Qu'y a-t-il de si pressé ?

BAUMGARTEN.

Démarrez, vous me sauvez de la mort. Passez-moi sur l'autre rive.

KUONI.

Ami, qu'avez-vous ?

WERNI.

Qui donc vous poursuit ?

BAUMGARTEN, *au Pêcheur.*

Vite, vite, ils sont sur mes talons. Ce sont les cavaliers du bailli qui me suivent. Je suis un homme mort, s'ils m'atteignent.

RUODI.

Pourquoi les cavaliers vous poursuivent-ils ?

BAUMGARTEN.

Sauvez-moi d'abord, ensuite vous saurez tout.

WERNI.

Vous êtes taché de sang, qu'est-il arrivé ?

BAUMGARTEN.

Le châtelain de l'empereur, qui résidait au Rossberg....

KUONI.

Wolfenschiessen ? Est-ce lui qui vous fait poursuivre ?

BAUMGARTEN.

Celui-là ne fera plus de mal ; je l'ai tué !

TOUS *reculent effrayés.*

Que Dieu ait pitié de vous ! Qu'avez-vous fait ?

BAUMGARTEN.

Ce que tout homme libre eût fait à ma place. J'ai usé de mon droit de chef de famille contre celui qui attentait à mon honneur et à ma femme !

KUONI.

Le châtelain a-t-il attenté à votre honneur ?

BAUMGARTEN.

S'il n'a point accompli son mauvais dessein, c'est Dieu et ma bonne hache qui l'en ont empêché.

WERNI.

Vous lui avez fendu la tête avec votre hache?

KUONI.

Oh! dites-nous tout, vous avez le temps, pendant qu'il détache la barque de la rive.

BAUMGARTEN.

Je venais de couper du bois dans la forêt, lorsque ma femme accourut dans une mortelle angoisse. Elle me dit que le châtelain était couché dans ma maison, qu'il lui avait ordonné de lui préparer un bain, puis qu'il lui avait demandé des choses contraires à l'honneur; qu'elle s'était échappée pour me venir chercher. J'ai couru chez moi en toute hâte comme j'étais, et avec ma hache je lui ai béni son bain.

WERNI.

Vous avez bien fait; personne ne peut vous en blâmer.

KUONI.

Le furieux! En voilà un qui a son salaire. Il y a longtemps qu'il l'a gagné par l'oppression du peuple d'Unterwald.

BAUMGARTEN.

La chose s'est ébruitée. On me poursuit.... Pendant que nous parlons.... mon Dieu!... le temps s'écoule.

(Il commence à tonner.)

KUONI.

Vivement, batelier!... Passe ce digne homme de l'autre côté.

RUODI.

Impossible. Un orage terrible approche. Il faut que vous attendiez.

BAUMGARTEN.

Je ne puis pas attendre, grand Dieu! Tout délai tue....

KUONI, *au Pêcheur.*

Essaye, avec l'aide de Dieu! Il faut aider le prochain. Pareille chose peut nous arriver à tous. *(Tonnerre et bruit des flots.)*

RUODI.

Le vent d'orage est déchaîné. Vous voyez comme les flots montent. Je ne puis gouverner contre la tempête et les vagues.

BAUMGARTEN *embrasse ses genoux.*

Que Dieu vous soit en aide comme vous aurez pitié de moi!

WERNI.

Il y va de la vie. Sois compatissant, batelier.

KUONI.

C'est un père de famille, il a femme et enfants. (*Coups de tonnerre redoublés.*)

RUODI.

Eh! moi aussi, j'ai une vie à perdre; j'ai chez moi femme et enfants comme lui.... Voyez là, comme les flots battent la rive, comme l'eau bouillonne et tourbillonne, comme elle est bouleversée jusqu'au fond du lac.... Je voudrais de tout mon cœur sauver ce brave homme; mais c'est absolument impossible, vous voyez vous-même.

BAUMGARTEN, *toujours à genoux.*

Ainsi donc il faut que je tombe aux mains de l'ennemi, quand j'ai devant les yeux, tout près de moi, la rive du salut.... La voilà! je puis l'atteindre du regard; le son de ma voix y arrive; voici la barque qui pourrait m'y conduire, et il faut que je demeure ici, enchaîné, sans secours, et que je désespère.

KUONI.

Voyez, qui vient là?

WERNI.

C'est Tell de Bürglen.

TELL, *avec son arbalète.*

TELL.

Quel est l'homme qui implore ici du secours?

KUONI.

C'est un homme d'Alzellen : il a défendu son honneur, et tué Wolfenschiessen, le châtelain de l'empereur, qui demeurerait au Rosberg.... Les cavaliers du bailli vont l'atteindre. Il demande en grâce qu'on le mène sur l'autre rive; mais le batelier a peur de la tempête, et ne veut pas partir.

RUODI.

Voici Tell, qui sait aussi manier la rame; qu'il dise lui-même, je le prends à témoin, si l'on peut risquer la traversée.

(*Violents coups de tonnerre. Bruyante agitation du lac.*) On veut que je me jette dans la gueule de l'enfer ? Il faudrait, pour cela, avoir perdu la raison.

TELL.

L'homme de cœur ne pense à soi qu'en dernier lieu. Aie foi en Dieu, et sauve l'opprimé.

RUODI.

Du port où l'on est en sûreté, il fait bon donner des conseils. Voici la barque et voilà le lac ; essayez-le !

TELL.

Le lac peut le prendre en pitié, mais non le bailli. Essaye, batelier.

BERGER^s et CHASSEURS.

Sauve-le ! sauve-le ! sauve-le !

RUODI.

Et quand ce serait mon frère et mon propre enfant, c'est impossible. C'est aujourd'hui Saint-Simon et Saint-Jude ; le lac est furieux et veut avoir sa victime.

TELL.

De vains discours ne mènent à rien. L'heure presse ; il faut que cet homme soit sauvé. Parle, batelier, veux-tu le passer ?

RUODI

Non, pas moi !

TELL.

Eh bien, au nom de Dieu ! donne ta barque ; je ferai de mon mieux.

KUONI.

Ah ! brave Tell !

WERNI.

Voilà qui ressemble au chasseur des Alpes !

BAUMGARTEN.

Tell, vous êtes mon sauveur et mon ange gardien !

TELL.

Je vous sauverai de la puissance du bailli. Pour échapper à l'orage, il faut un autre secours. Mais mieux vaut tomber dans les mains de Dieu que dans celles des hommes. (*Au Berger.*) Pays, vous consolerez ma femme, s'il m'arrive malheur. J'ai fait ce que je ne pouvais me dispenser de faire. (*Il saute dans la barque.*)

KUONI, *au Pêcheur.*

Pilote, vous êtes un maître batelier¹, et ce que Tell a osé vous ne pouviez le risquer!

RUODI.

De plus forts que moi n'imiteraient pas Tell. Il n'y en a pas deux comme lui dans la montagne.

WERNI *est monté sur le rocher.*

Le voilà déjà qui pousse au large. Que Dieu te soit en aide, vaillant rameur! Voyez comme la barque danse sur les vagues!

KUONI, *sur la rive.*

Le flot passe par-dessus.... Je ne la vois plus. Attendez, la voilà encore. Le brave homme se pousse vigoureusement à travers la lame.

SEPPI.

Les cavaliers du bailli accourent à bride abattue.

KUONI.

Dieu! ce sont eux. Il était grand temps de le secourir. (*Une troupe de Cavaliers de Landenberg.*)

PREMIER CAVALIER.

Livrez-nous le meurtrier que vous avez caché!

SECOND CAVALIER.

Il a suivi ce chemin : c'est en vain que vous le cachez.

KUONI *et* RUODI.

De qui parlez-vous, cavaliers?

PREMIER CAVALIER, *découvrant la barque.*

Ah! que vois-je? Diable!

WERNI, *sur le rocher.*

Est-ce l'homme de la barque que vous cherchez? Au galop! Si vous courez bien vite, vous l'atteindrez encore.

SECOND CAVALIER.

Malédiction! Il nous échappe.

LE PREMIER CAVALIER, *au Berger et au Pêcheur.*

Vous l'avez aidé à fuir; vous payerez pour lui.... Tombez sur leur troupeau! démolissez la cabane! brûlez! saccagez! (*Ils partent rapidement.*)

1. J'ai traduit d'après la ponctuation de l'édition en un volume :

« Ihr seid ein Meister, Steuermann. »

SEPPI *se précipite après eux.*

O mes agneaux!

KUONI *le suit.*

Malheur à moi! Mon troupeau!

WERNI.

Les furieux!

RUODI, *se tordant les mains.*

Justice du ciel! quand viendra-t-il un sauveur pour ce pays?
(*Il les suit.*)

SCÈNE II.

A Steinen, dans le canton de Schwytz. Un tilleul devant la maison de Stauffacher, sur la grande route, près du pont.

WERNER STAUFFACHER et PFEIFFER, *de Lucerne, entrent en causant.*

PFEIFFER.

Oui, oui, maître Stauffacher, comme je vous le disais, ne prêtez pas serment à l'Autriche, si vous pouvez l'éviter. Tenez ferme, et demeurez bravement attaché à l'empire, comme jusqu'ici! Que Dieu vous maintienne dans votre ancienne liberté!
(*Il lui serre cordialement la main et veut s'éloigner.*)

STAUFFACHER.

Demeurez donc, jusqu'à ce que ma ménagère vienne. Vous êtes mon hôte dans le pays de Schwytz, moi le vôtre à Lucerne.

PFEIFFER.

Grand merci! Il faut que j'arrive encore aujourd'hui à Gersau.... Quoi que vous ayez à souffrir de l'avarice et de l'insolence de vos baillis, supportez-le patiemment. Cela peut changer rapidement; un autre empereur peut parvenir au trône. Mais si vous êtes une fois à l'Autriche, ce sera pour toujours. (*Il s'éloigne. Stauffacher, soucieux, s'assied sur un banc sous le tilleul. Gertrude, sa femme, le trouve ainsi; elle se tient debout près de lui, et le regarde quelque temps en silence.*)

GERTRUDE.

Si sérieux, mon ami? Je ne te reconnais plus. Depuis plusieurs jours déjà, je vois, sans rien dire, le sombre tourment qui ride ton front. Un muet chagrin pèse sur ton cœur. Cou-

fie-le-moi; je suis ta femme fidèle, et je veux ma moitié de ta peine. (*Stauffacher lui tend la main et garde le silence.*) Qu'est-ce qui peut opprimer ton cœur? dis-le-moi. Ton travail est béni; ta fortune prospère. Les granges sont pleines, et tes troupeaux de bœufs et les chevaux que tu élèves sont rentrés des montagnes, bien nourris et brillants d'embonpoint, pour passer l'hiver dans de commodés étables. Vois ta maison: elle a le riche aspect d'un noble manoir; la charpente en est neuve, toute de beau bois de brin, disposé à l'équerre avec symétrie; de nombreuses fenêtres y brillent et en font une claire et commode demeure. Elle est ornée d'écussons de diverses couleurs, et de sages maximes que le voyageur s'arrête à lire et dont il admire le sens.

STAUFFACHER.

Oui, la maison est là, bien construite, bien symétrique; mais hélas!... le sol tremble sur lequel nous avons bâti.

GERTRUDE.

Mon Werner, parle, qu'entends-tu par là?

STAUFFACHER.

J'étais assis dernièrement devant ce tilleul, comme aujourd'hui, repassant avec joie dans mon esprit tout ce qui nous a réussi jusqu'à présent, quand le bailli arriva à cheval, avec ses cavaliers, de son château de Kussnacht, et s'arrêta étonné devant cette maison. Je me levai aussitôt, et m'avançai avec respect, comme il convient, au-devant de celui qui représente ici le pouvoir judiciaire de l'empereur. « A qui cette maison? » demanda-t-il avec une intention méchante, car il le savait bien. Mais, par une bonne pensée qui me vint aussitôt, je lui répondis: « Cette maison, seigneur bailli, est à l'empereur mon maître et à vous. C'est mon fief. — Je suis, répliqua-t-il, gouverneur du pays au nom de l'empereur, et je ne veux pas que le paysan bâtisse ainsi des maisons de son chef, et qu'il vive à sa guise, en liberté, comme s'il était le maître dans le pays. Je saurai bien vous en empêcher. » En disant ces mots, il lança son cheval d'un air hautain; mais moi, je demeurai, l'âme inquiète, réfléchissant aux paroles que le méchant avait dites.

GERTRUDE.

Mon cher époux et maître, veux-tu écouter une honnête parole de ta femme? Je suis fille, et fière de l'être, d'un.

homme de grande expérience, du noble Iberg. Dans les longues soirées, nous étions assises, mes sœurs et moi, filant la laine, quand les premiers du peuple se réunissaient chez mon père, et lisaient les parchemins des anciens empereurs, et discutaient dans de sages entretiens sur les intérêts du pays. Attentive à leurs discours, j'ai entendu là mainte parole sensée, et, sans mot dire, j'ai gravé dans mon cœur les réflexions de la prudence, les vœux des hommes de bien. Écoute-moi donc et tiens compte de ce que je vais te dire; car ce qui te tourmente, eh bien! vois, je le sais depuis longtemps.... Le bailli t'en veut, et il aurait grande envie de te nuire, parce que tu es un obstacle à ses vues : les gens de Schwytz, par ton impulsion, ne veulent pas se soumettre à la nouvelle maison ducale, mais demeurent attachés à l'empire, loyalement et fermement, selon la maxime et l'exemple de leurs dignes ancêtres.... N'est-ce pas, Werner? Dis si je me trompe.

STAUFFACHER.

Il est vrai. Telle est la cause du ressentiment de Gessler contre moi.

GERTRUDE.

Il te porte envie, parce que tu habites, heureux et libre, ton propre héritage.... car lui, il n'en a point. Tu tiens cette maison en fief de l'empereur et de l'empire; tu peux la montrer hardiment, tout comme un prince d'empire montre ses domaines : car, au-dessus de toi, tu ne reconnais d'autre maître que le premier de la chrétienté. Et lui, il n'est qu'un cadet de sa maison; il n'a rien au monde que son manteau de chevalier. Voilà pourquoi il ne peut voir le bonheur d'un honnête homme sans qu'une haineuse malveillance envenime son regard. Il y a longtemps qu'il a juré ta perte.... Tu es encore sain et sauf.... Veux-tu attendre qu'il exécute sur toi ses mauvais desseins? L'homme sage prend les devants.

STAUFFACHER.

Qu'y a-t-il à faire?

GERTRUDE *se rapproche.*

Écoute mon conseil. Tu sais comme ici, à Schwytz, tous les gens de bien se plaignent de l'avarice et de la cruauté du bailli. Ne doute pas que sur l'autre rive, dans Unterwald et dans le

pays d'Uri, on ne soit également las de l'oppression et de la pesanteur du joug. Car, au delà du lac, Landenberg se montre tout aussi insolent que Gessler chez nous. Il ne vient pas ici une barque de pêcheur qui ne nous apprenne quelque nouveau malheur, quelque nouvelle violence des baillis. Voilà pourquoi il serait bien, ce me semble, que quelques-uns d'entre vous, quelques hommes au cœur droit, se réunissent en secret pour délibérer sur les moyens de secouer le joug. Et alors, j'en ai l'espoir, Dieu ne vous abandonnerait pas, et viendrait en aide à la juste cause. N'as-tu pas, dis-moi, quelque hôte à Uri, à qui tu puisses loyalement ouvrir ton cœur ?

STAUFFACHER.

Je connais là beaucoup de braves gens, de riches vassaux très-considérés, qui sont mes amis intimes. (*Il se lève.*) Femme, quel orage de pensées périlleuses tu éveilles dans mon cœur paisible ! Tu me montres à la lumière du jour l'intérieur de mon âme, et ce que je m'interdisais de penser tout bas, tu le dis librement, d'une voix intrépide.... Mais as-tu bien réfléchi à ce que tu me conseilles ? Tu appelles dans cette vallée habituée à la paix, la discorde sauvage et le bruit des armes.... Nous oserions, faible peuple de bergers, entrer en lutte avec le maître du monde ! Ils n'attendent qu'un prétexte pour lâcher sur ce pauvre pays les hordes farouches de leurs soldats, pour y exercer tous les droits de la victoire, et, sous l'apparence d'un juste châtement, détruire nos anciennes chartes de franchise.

GERTRUDE.

Vous êtes hommes aussi, vous savez manier votre hache, et Dieu aide le brave.

STAUFFACHER.

O femme ! la guerre est une affreuse et terrible calamité : elle frappe le troupeau et le berger.

GERTRUDE.

Il faut supporter ce que le ciel envoie ; mais l'injustice, un noble cœur ne la supporte pas.

STAUFFACHER.

Tu prends plaisir à cette maison que nous venons de bâtir : la guerre, l'horrible guerre, la réduira en cendres.

GERTRUDE.

Si je savais mon cœur enchaîné à un bien passager, j'y mettrais le feu de ma propre main.

STAUFFACHER.

Tu crois à l'humanité : la guerre n'épargne pas même le tendre enfant au berceau.

GERTRUDE.

L'innocence a un ami dans le ciel.... Regarde devant toi, Werner, et non derrière.

STAUFFACHER.

Nous autres hommes, nous pouvons mourir en combattant vaillamment : mais quel destin sera le vôtre ?

GERTRUDE.

Le plus faible demeure toujours le dernier arbitre de son sort : un saut du haut de ce pont suffit à m'affranchir.

STAUFFACHER *se jette dans ses bras.*

Celui qui presse un tel cœur sur sa poitrine, celui-là peut combattre avec joie pour sa demeure et son foyer, et ne redoute les armées d'aucun roi.... Je vais de ce pas m'embarquer pour Uri : j'ai là un ami, un hôte, Walther Fürst, qui pense comme moi du temps présent. J'y trouverai aussi le noble banneret d'Attinghausen.... Bien qu'il soit d'une haute naissance, il aime le peuple et honore les anciennes mœurs. Je tiendrai conseil avec eux sur les moyens de nous mettre bravement en garde contre les ennemis du pays.... Adieu ! Pendant que je serai loin, gouverne sagement la maison.... Donne généreusement au pèlerin qui va visiter la maison de Dieu, au moine pieux qui quête pour son couvent, et ne les congédie qu'après les avoir bien traités. La maison de Stauffacher ne se cache pas. Elle est là bien en vue sur le grand chemin, comme un toit hospitalier pour tous les voyageurs qui passent par ici. (*Pendant qu'ils se retirent vers le fond de la scène, Guillaume Tell s'avance sur le devant avec Baumgarten.*)

TELL, *à Baumgarten.*

Vous n'avez plus besoin de moi maintenant. Entrez dans cette maison : c'est là que demeure Stauffacher, le père des opprimés. Mais, tenez, le voici lui-même.... Suivez-moi, venez.

(*Ils vont vers lui; la scène change.*)

SCÈNE III.

Place publique à Altorf. Sur une hauteur, dans le fond, on voit bâtir une forteresse, qui est déjà assez avancée pour qu'on distingue la forme de l'ensemble. La partie postérieure est achevée; on travaille à celle de devant: les échafaudages sont encore dressés; les ouvriers montent et descendent; au sommet du toit est suspendu un couvreur. Tout est à l'œuvre et en mouvement.

L'INSPECTEUR DE LA CORVÉE, LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES, DES COMPAGNONS *et* DES MANŒUVRES.

L'INSPECTEUR, *avec son bâton, presse les Ouvriers.*

Il ne s'agit pas de chômer! Vivement! Qu'on apporte les pierres à bâtir, qu'on amène la chaux, le mortier! Quand monseigneur le bailli viendra, qu'il trouve l'ouvrage avancé!... Ils se traînent comme de vraies limaces. (*A deux Manœuvres chargés :*) Cela s'appelle-t-il une charge? Vite, le double! Comme ces fainéants se rendent la tâche commode!

PREMIER COMPAGNON.

C'est pourtant bien dur d'amener nous-mêmes les pierres pour notre donjon et notre cachot!

L'INSPECTEUR.

Que murmurez-vous là? C'est un mauvais peuple, qui n'est bon à rien qu'à traire les vaches et à rôder, inoccupé, sur les montagnes.

UN VIEILLARD *se repose.*

Je n'en puis plus.

L'INSPECTEUR *le secoue.*

Allons, vieux, à l'ouvrage!

PREMIER COMPAGNON.

Vous n'avez donc pas d'entrailles, de forcer à une rude corvée ce vieillard qui peut à peine se traîner lui-même?

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES *et* LES COMPAGNONS.

Cela crie vengeance.

L'INSPECTEUR.

Occupez-vous de vous-mêmes. Je fais mon devoir.

SECOND COMPAGNON.

Inspecteur, comment doit se nommer la forteresse que nous bâtissons?

L'INSPECTEUR.

Elle s'appellera Force-Uri. Car sous ce joug-là on courbera vos têtes.

LES COMPAGNONS.

Force-Uri?

L'INSPECTEUR.

Eh bien! qu'avez-vous à rire?

SECOND COMPAGNON.

Avec cette maisonnette vous voulez forcer Uri?

PREMIER COMPAGNON.

Voyons donc combien il faudrait de pareilles taupinières, entassées l'une sur l'autre, pour faire une montagne qui égalât seulement la plus petite qu'il y ait dans Uri? (*L'Inspecteur va vers le fond de la scène.*)

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES.

Je jetterai au plus profond du lac le marteau qui m'a servi pour cette construction maudite. (*Tell et Stauffacher viennent.*)

STAUFFACHER.

Oh! n'eussé-je jamais vécu, pour voir un tel spectacle!

TELL.

Il ne fait pas bon ici. Allons plus loin.

STAUFFACHER.

Suis-je dans Uri, dans le pays de la liberté?

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES.

Si vous aviez donc vu les souterrains qui sont sous les tours! Oh! celui qui les habitera n'entendra plus le chant du coq.

STAUFFACHER.

O Dieu!

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES.

Voyez ces flancs, ces contre-forts : on les croirait bâtis pour l'éternité.

TELL.

Ce que les mains ont bâti, les mains peuvent le détruire. (*Il montre les montagnes.*) Le rempart de la liberté, c'est Dieu lui-même qui nous l'a construit. (*On entend un tambour. Il vient des gens qui portent un chapeau sur une perche; un Crieur les suit. Des femmes et des enfants se pressent en tumulte par derrière.*)

PREMIER COMPAGNON.

Que signifie ce tambour? Attention!

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES.

Qu'est-ce que cette mascarade? et que veut dire ce chapeau?

LE CRIEUR.

Au nom de l'empereur! Écoutez.

LES COMPAGNONS.

Silence donc! Écoutez.

LE CRIEUR.

Vous voyez ce chapeau, hommes d'Uri. On va le dresser au haut d'un mât, au milieu d'Altorf, sur le point le plus élevé, et voici quelle est l'intention et la volonté du bailli : on rendra à ce chapeau le même honneur qu'à lui-même : on le saluera avec respect, tête nue et en pliant le genou.... Le roi veut qu'à ce signe on reconnaisse les sujets soumis, et quiconque méprisera cet ordre, appartiendra au roi, corps et biens! (*Le peuple éclate de rire; le tambour bat; la troupe va plus loin.*)

PREMIER COMPAGNON.

Quel est ce caprice inouï, cette nouvelle invention du bailli? Nous! rendre hommage à un chapeau? Dites, a-t-on jamais rien entendu de pareil?

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES.

Nous! plier le genou devant un chapeau? Veut-il se jouer de gens sérieux et dignes?

PREMIER COMPAGNON.

Si c'était encore la couronne impériale! Mais c'est le chapeau d'Autriche : je l'ai vu suspendu au-dessus du trône où l'on donne les investitures.

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES.

Le chapeau d'Autriche! Prenez garde, c'est un piège pour nous livrer à l'Autriche.

LES COMPAGNONS.

Aucun homme d'honneur ne se soumettra à cette honte.

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES.

Venez, concertons-nous avec les autres. (*Ils vont vers le fond du théâtre.*)

TELL, à Stauffacher.

Vous voilà au fait. Adieu, maître Werner.

STAUFFACHER.

Où voulez-vous aller? Oh! ne vous hâtez pas ainsi.

TELL.

Ma maison réclame la présence du père de famille. Adieu!

STAUFFACHER.

J'ai le cœur si plein, tant de choses à vous dire.

TELL.

Un cœur oppressé ne se soulage point par des paroles.

STAUFFACHER.

Mais les paroles pourraient nous conduire aux actions.

TELL.

Patienter et se taire, voilà tout ce qu'il y a à faire maintenant.

STAUFFACHER.

Faut-il supporter ce qui est intolérable?

TELL.

Les maîtres emportés sont ceux qui règnent le moins longtemps.... Quand le vent d'orage sort de ses cavernes, on éteint les feux, les barques gagnent bien vite le port, et l'esprit puissant de la tempête passe sur la terre sans dommage et sans trace. Que chacun vive tranquille chez soi : on laisse volontiers la paix à l'homme pacifique.

STAUFFACHER.

Croyez-vous?

TELL.

Le serpent ne pique pas sans être provoqué. Ils finiront bien d'eux-mêmes par se lasser, s'ils voient nos cantons rester paisibles.

STAUFFACHER.

Nous pourrions beaucoup si nous nous unissions.

TELL.

Dans un naufrage, on se sauve plus facilement seul.

STAUFFACHER.

Vous abandonnez si froidement la cause commune?

TELL.

Chacun ne peut compter sûrement que sur soi-même.

STAUFFACHER.

Les plus faibles deviennent forts quand ils sont unis.

TELL.

Le fort est surtout puissant seul.

STAUFFACHER.

Ainsi la patrie ne peut compter sur vous , si le désespoir la pousse à une légitime résistance.

TELL *lui donne la main.*

Tell va chercher dans le précipice un agneau perdu , et vous croyez qu'il se déroberait à ses amis ? Mais , quoi que vous fassiez , laissez-moi en dehors de vos délibérations. Je ne sais pas examiner et choisir lentement. Quand vous aurez besoin de moi pour une action déterminée , alors appelez Tell ! Je ne vous ferai pas défaut. (*Ils s'en vont de différents côtés. Un tumulte s'élève tout à coup autour de l'échafaudage.*)

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES *y court.*

Qu'y a-t-il ?

LE PREMIER COMPAGNON *arrive, en criant.*

Le couvreur est tombé du toit.

BERTHA *entre précipitamment, avec une suite.*

Est-il écrasé ? Courez , sauvez-le , vite à son aide !... Si le secours est possible , sauvez-le , voilà de l'or....

(*Elle jette ses bijoux parmi le peuple.*)

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES.

Avec votre or.... Vous croyez que tout se paye avec de l'or. Quand vous avez enlevé un père à ses enfants , un mari à sa femme , quand vous avez porté la désolation dans le monde , vous pensez pouvoir tout réparer avec de l'or.... Allez , nous étions des gens heureux avant votre venue : avec vous , le désespoir est entré chez nous.

BERTHA , à l'Inspecteur , *qui revient.*

Vit-il ? (*L'Inspecteur fait un signe négatif.*) Malheureuse forteresse ! bâtie avec des malédictions , et faite pour être habitée par les malédictions ! (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

L'habitation de Walther Fürst.

WALTHER FÜRST *et* **ARNOLD DE MELCHTHAL** *entrent en même temps de deux côtés différents.*

MELCHTHAL.

Maître Walther Fürst !

WALTHER FÜRST.

Si l'on nous surprenait ! Restez où vous êtes. Nous sommes entourés d'espions.

MELCHTHAL.

Ne m'apportez-vous rien d'Unterwald, pas de nouvelles de mon père ? Je ne puis me résigner plus longtemps à languir oisif ici comme un prisonnier. Qu'ai-je donc fait de si coupable pour me cacher comme un meurtrier ? Le valet insolent qui sous mes yeux, par l'ordre du bailli, voulait m'enlever mes bœufs, mon superbe attelage, je lui ai brisé un doigt avec mon bâton.

WALTHER FÜRST.

Vous êtes trop prompt. Cet homme appartenait au bailli ; il était envoyé par votre supérieur. Vous aviez encouru une punition ; vous deviez, quelque pénible qu'elle fût, vous y soumettre en silence.

MELCHTHAL.

Je devais supporter les insultes que me jetait cet impudent ? « Si le paysan veut manger du pain, il n'a qu'à s'atteler lui-même à la charrue ! » Cela m'a fendu l'âme de voir ce misérable dételer du joug mes bœufs, mes belles bêtes. Ils mugissaient sourdement, comme s'ils avaient le sentiment de cette iniquité, et frappaient avec les cornes. Alors, une juste colère m'a saisi : je n'ai plus été maître de moi et j'ai frappé l'envoyé.

WALTHER FÜRST.

Oh ! nous avons peine nous-mêmes à dompter notre cœur : comment l'ardente jeunesse pourrait-elle se maîtriser ?

MELCHTHAL.

C'est mon père seul qui m'afflige.... Il a tellement besoin d'assistance, et son fils est loin. Le bailli le hait parce qu'il a tou-

jours lutté loyalement pour le droit et la liberté. Aussi vont-ils opprimer ce vieillard, et il n'y a là personne pour le préserver de leurs vexations.... Advienne de moi que pourra : il faut que je retourne dans nos montagnes.

WALTHER FÜRST.

Attendez seulement et prenez patience, jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles d'Unterwald.... J'entends frapper; éloignez-vous.... C'est peut-être un émissaire du bailli.... Rentrez.... Vous n'êtes pas à l'abri, dans Uri, du bras de Landenberg; car les tyrans se donnent la main.

MELCHTHAL.

Ils nous apprennent ce que nous devrions faire.

WALTHER FÜRST.

Allez, je vous rappellerai, s'il n'y a rien à craindre ici. (*Melchthal rentre.*) Le malheureux! Je n'ose lui avouer mes tristes sentiments.... Qui frappe? Chaque fois qu'on heurte à la porte, je m'attends à quelque malheur. La trahison et le soupçon veillent dans tous les coins. Les émissaires de la tyrannie pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons : il serait bientôt nécessaire d'avoir des serrures et des verrous aux portes. (*Il ouvre et recule étonné en voyant entrer Werner Stauffacher.*) Que vois-je? Vous, maître Werner! Eh! par le ciel! un cher et digne hôte.... Jamais homme meilleur n'a franchi ce seuil. Soyez le bienvenu sous mon toit. Qu'est-ce qui vous amène ici? Que cherchez-vous dans Uri?

STAUFFACHER, lui tendant la main.

Les vieux temps et la vieille Suisse.

WALTHER FÜRST.

Vous les apportez avec vous. Tenez, je suis aise de vous voir et sens mon cœur qui se réchauffe à votre aspect.... Asseyez-vous, maître Werner.... Comment avez-vous laissé dame Gertrude, votre aimable ménagère, la fille intelligente du sage Iberg? Tous les voyageurs qui, pour aller d'Allemagne en Italie, passent par l'ermitage de Saint-Meinrad, nous vantent votre maison hospitalière.... Mais, dites-moi, venez-vous directement de Flüelen, et n'avez-vous été rien voir ailleurs avant de poser le pied sur mon seuil?

STAUFFACHER.

J'ai vu travailler à une construction nouvelle, étonnante, qui ne m'a pas réjoui.

WALTHER FÜRST.

Alors, ô mon ami, d'un seul coup d'œil vous avez tout vu.

STAUFFACHER.

Jamais il n'a existé pareille chose à Uri.... De mémoire d'homme, il n'y a eu ici de donjon : pas d'autre demeure forte et close que la tombe.

WALTHER FÜRST.

C'est la tombe de la liberté : vous l'appellez par son nom.

STAUFFACHER.

Maître Walther Fürst, je ne veux pas vous le cacher : ce n'est point une oisive curiosité qui m'amène ici. De pénibles soucis me tourmentent.... j'ai laissé l'oppression chez moi, je retrouve l'oppression ici. Car ce que nous souffrons est vraiment intolérable, et l'on ne peut prévoir le terme de cette tyrannie. Dès les temps les plus reculés, les Suisses ont été libres ; nous sommes habitués à être traités avec bonté. Jamais on n'a rien vu de semblable dans ce pays, depuis qu'un premier berger a mené son troupeau sur ces montagnes.

WALTHER FÜRST.

Oui, leurs façons d'agir sont sans exemple. Notre noble seigneur d'Attinghausen, qui a encore vu les anciens temps, pense lui-même que c'est désormais insupportable.

STAUFFACHER.

Par delà ces montagnes, dans Unterwald, il se commet aussi des attentats, et l'expiation est sanglante. Wolfenschiessen, le châtelain de l'empereur, qui demeurerait sur le Rossberg, a eu envie du fruit défendu ; il a voulu abuser insolemment de la femme de Baumgarten, maître de maison à Alzellen, et le mari l'a tué avec sa hache.

WALTHER FÜRST.

Oh ! les jugements de Dieu sont justes !... Baumgarten, dites-vous ? un homme sage et modéré ? Il est sauvé, j'espère, et en sûreté ?

STAUFFACHER.

Votre gendre l'a mené au delà du lac, et je le tiens caché

chez moi à Steinau.... Mais j'ai appris de cet homme quelque chose de plus affreux encore qui est arrivé à Sarnen : c'est à faire saigner le cœur de tout honnête homme.

WALTHER FÜRST, *attentif.*

Dites, que s'est-il passé ?

STAUFFACHER.

Dans le Melchthal, du côté où l'on entre par Kerns, habite un homme de bien, que l'on appelle Henri de Halden, et dont la parole a du poids dans le canton.

WALTHER FÜRST.

Qui ne le connaît ? Que lui est-il arrivé ? Achevez !

STAUFFACHER.

Landenberg, voulant punir son fils pour une faute légère, a fait dételer ses bœufs de la charrue, son plus bel attelage : le jeune homme a frappé l'envoyé et a pris la fuite.

WALTHER FÜRST, *dans la plus vive anxiété.*

Mais le père.... Dites, que lui est-il arrivé ?

STAUFFACHER.

Le père, Landenberg le fait comparaître : il faut que sur-le-champ il lui livre son fils. Et, comme le vieillard jure avec vérité qu'il n'a aucune nouvelle du fugitif, le bailli mande aussitôt les valets de torture....

WALTHER FÜRST *s'élance vers lui et veut l'emmener de l'autre côté.*

Oh ! silence ! rien de plus !

STAUFFACHER, *élevant la voix.*

« Si le fils m'est échappé, toi, je te tiens.... » Par son ordre, on le terrasse, on lui enfonce une pointe d'acier dans les yeux....

WALTHER FÜRST.

Dieu de miséricorde !

MELCHTHAL *se précipite dans la chambre.*

Dans les yeux, dites-vous ?

STAUFFACHER, *étonné, à Walther Fürst.*

Quel est ce jeune homme ?

MELCHTHAL *le saisit avec une vivacité convulsive.*

Dans les yeux ? Parlez !

WALTHER FÜRST.

Oh ! le malheureux !

STAUFFACHER.

Qui est-ce ? (*Walther Fürst lui fait un signe.*) C'est le fils ?
Juste Dieu !

MELCHTHAL.

Et il faut que je sois loin !... Dans ses deux yeux ?

WALTHER FÜRST.

Maîtrisez-vous ! Supportez cela comme un homme.

MELCHTHAL.

Par ma faute ! par suite de ma violence !... Ainsi aveugle !
vraiment aveugle ! entièrement aveugle !

STAUFFACHER.

Je l'ai dit. La source de la vue est tarie pour lui. Jamais plus
il ne verra la lumière du soleil.

WALTHER FÜRST.

Ménagez sa douleur !

MELCHTHAL.

Jamais, jamais plus ! (*Il presse sa main sur ses yeux et se tait quelques moments ; puis il se tourne tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, et dit d'une voix douce, étouffée par les larmes :*) Oh ! c'est un noble don du ciel que la lumière des yeux !... Tous les êtres vivent de lumière, toutes les créatures heureuses.... La plante elle-même se tourne avec bonheur vers la lumière, et lui, être sensible, il faut qu'il reste assis dans la nuit, dans l'éternelle obscurité.... La chaude verdure des prairies, l'émail des fleurs ne le recréeront plus ; il ne contempera plus les cimes empourprées des glaciers.... Mourir n'est rien.... mais vivre et ne pas voir, voilà le malheur.... Pourquoi me regardez-vous avec tant de compassion ? J'ai deux bons yeux, et ne puis en donner à mon père aveugle ; non, pas une seule lueur de cet océan de lumière qui pénètre, éclatant, éblouissant, dans mes yeux.

STAUFFACHER.

Hélas ! il faut que j'augmente encore votre douleur, au lieu de la guérir.... Il a d'autres besoins encore, car le bailli lui a tout enlevé ; il ne lui a rien laissé qu'un bâton pour aller, aveugle et nu, de porte en porte.

MELCHTHAL.

Rien qu'un bâton au vieillard privé de la vue ! Il lui a tout pris, tout, jusqu'à la lumière du soleil, ce bien commun des

plus pauvres.... Qu'on ne me parle plus maintenant de rester, de me cacher ! Quel misérable poltron j'ai été de penser à ma sûreté, et non à la tienne.... de laisser ta tête chérie pour gage dans les mains de ce furieux ! Loin de moi, lâche circonspection !... Je ne songerai plus désormais qu'à une vengeance sanglante. Il faut que j'aille sur l'autre rive (que personne ne m'arrête) redemander au bailli les yeux de mon père. Je saurai bien le trouver au milieu de tous ses satellites.... La vie n'est rien pour moi, pourvu que je calme dans son sang l'ardeur brûlante, affreuse, de ma douleur. (*Il veut sortir.*)

WALTHER FÜRST.

Restez ! Que pouvez-vous contre lui ? Il réside à Sarnen, dans son orgueilleux château, et, à l'abri dans sa forteresse, il se rit de votre impuissante colère.

MELCHTHAL.

Et quand il demeurerait là-haut dans le palais de glace du Schreckhorn, ou plus haut encore, là où la *Jungfrau* (la Vierge) est assise, voilée, depuis la création.... je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui ; avec vingt jeunes hommes, résolus comme moi, je forcerai sa citadelle. Et, quand personne ne me suivrait, si vous tous, tremblant pour vos cabanes et vos troupeaux, vous courbez la tête sous le joug des tyrans.... je réunirai les bergers dans les montagnes, et là, sous la libre voûte du ciel, où l'esprit est encore sain et le cœur pur, je raconterai cette affreuse cruauté.

STAUFFACHER, à *Walther Fürst*.

Le mal est à son comble.... Attendrons-nous que les derniers excès... ?

MELCHTHAL.

Quels excès sont encore à craindre, quand la prunelle de l'œil n'est plus en sûreté dans son orbite ?... Sommes-nous donc sans défense ? Pourquoi avons-nous appris à tendre l'arbalète et à brandir la lourde hache du combat ? Chaque créature a un moyen extrême de défense dans l'angoisse du désespoir : le cerf épuisé s'arrête et montre à la meute son bois redouté ; le chamois entraîne le chasseur dans l'abîme ; le bœuf lui-même, ce docile compagnon du laboureur, qui courbe patiemment sous le joug la vigueur colossale de son cou, bondit, quand on l'ir-

rite, aiguise sa corne puissante, et lance son ennemi vers les nues.

WALTHER FÜRST.

Si les trois cantons pensaient comme nous trois, peut-être alors pourrions-nous quelque chose.

STAUFFACHER.

Si Uri appelle, si Unterwald accourt à sa voix, l'habitant de Schwytz respectera l'antique alliance.

MELCHTHAL.

J'ai beaucoup d'amis dans Unterwald, et chacun hasarde avec joie sa vie et son sang, s'il trouve un appui, un rempart dans autrui.... O pères pieux de cette contrée, me voici entre vous deux, moi qui ne suis qu'un jeune homme et bien au-dessous de votre longue expérience.... ma voix est obligée à un modeste silence dans l'assemblée du peuple.... mais, si je suis jeune et si les leçons de la vie ne m'ont pas encore instruit bien longtemps, ne méprisez pas pour cela mes conseils et mes discours. Ce n'est point l'effervescence d'une ardente jeunesse qui me pousse, c'est le douloureux pouvoir d'une affliction suprême, qui attendrait jusqu'aux rochers de nos montagnes. Vous êtes pères aussi, maîtres de maison, et vous vous souhaitez à vous-mêmes un fils vertueux qui honore vos cheveux blancs et veille pieusement sur la prunelle de vos yeux. Oh ! si vous n'avez encore rien souffert ni dans vos corps ni dans vos biens, si vos yeux tournent encore, vifs et brillants, dans leur orbite, ne demeurez pas pour cela étrangers à notre douleur. Le glaive du tyran est aussi suspendu sur vos têtes. Vous avez détourné le pays de l'Autriche ; mon père n'a pas eu d'autre tort. Vous êtes ses complices, vous serez condamnés comme lui.

STAUFFACHER, à *Walther Fürst*.

A vous de prononcer ! Je suis prêt à vous suivre.

WALTHER FÜRST.

Sachons ce que conseillent les nobles seigneurs de Sillinen et d'Attinghausen. Leur nom, je pense, nous enrôlera des amis.

MELCHTHAL.

Où trouver dans nos montagnes boisées un nom plus vénérable que le vôtre, et le vôtre ? De tels noms sont la meilleure caution pour le peuple ; leur autorité est grande dans le

pays. Vos pères vous ont légué un riche patrimoine de vertus, et vous l'avez vous-mêmes richement augmenté. Qu'avons-nous besoin des gentilshommes ? Accomplissons seuls notre dessein. Que ne sommes-nous seuls dans le pays ! Nous saurions bien, je crois, nous protéger nous-mêmes.

STAUFFACHER.

Les nobles ne sont pas réduits à la même extrémité que nous : le torrent qui exerce ses ravages dans les vallons n'a pas encore atteint les hauteurs.... Leur secours d'ailleurs ne nous manquera pas, si une fois ils voient le pays en armes.

WALTHER FÜRST.

S'il y avait un arbitre entre nous et l'Autriche, le droit et la loi prononceraient. Mais celui qui nous opprime est notre empereur, notre juge suprême.... Il faut donc que ce soit Dieu qui nous aide par nos propres mains.... Sondez les gens du Schwytz ; je chercherai des amis dans Uri. Mais qui enverrons-nous à Unterwald ?

MELCHTHAL.

Moi, envoyez-moi ! Qui peut avoir plus d'intérêt.... ?

WALTHER FÜRST.

Non, je n'y puis consentir : vous êtes mon hôte, je réponds de votre sûreté.

MELCHTHAL.

Laissez-moi aller. Je connais tous les détours, tous les sentiers des rochers, et je trouverai assez d'amis qui me cacheront à l'ennemi et me donneront volontiers un asile.

STAUFFACHER.

Laissez-le partir à la garde de Dieu. Là-haut, il n'y a point de traîtres.... La tyrannie est si détestée, qu'elle ne trouve aucun instrument. L'homme d'Alzellen nous recrutera aussi des auxiliaires dans le bas Unterwald et soulèvera le pays.

MELCHTHAL.

Comment nous donnerons-nous des nouvelles certaines, de manière à tromper la défiance des tyrans ?

STAUFFACHER.

Nous pourrions nous réunir à Brunnen ou à Treib, où abondent les barques des marchands.

WALTHER FÜRST.

Non, nous ne pouvons pas conduire notre entreprise aussi ouvertement.... Écoutez mon avis. A gauche du lac, quand on va par eau à Brunnen, juste en face du Mythenstein, il y a une prairie cachée dans les bois : le peuple des bergers la nomme le *Rüthli*¹, parce qu'on y a extirpé les arbres. (A *Melchthal*.) C'est la limite de votre canton et du nôtre. Et vous (à *Stauffacher*), une barque légère vous y conduit en peu d'instant de Schwytz. Nous pouvons venir là, de nuit, par des sentiers déserts, et délibérer en secret. Que chacun y amène dix hommes sûrs qui soient de cœur avec nous. Nous pourrons traiter en commun de nos communs intérêts et prendre, avec l'aide de Dieu, une prompte résolution.

STAUFFACHER.

Qu'il en soit ainsi. Maintenant tendez-moi votre loyale main, et vous la vôtre; et, de même qu'en ce moment nous sommes ici trois hommes qui entrelaçons nos mains, loyalement et sans fraude, de même il faudra que nos trois cantons soient unis pour l'attaque et la défense, à la vie et à la mort.

WALTHER FÜRST et MELCHTHAL.

A la vie et à la mort. (*Ils demeurent quelques instants les mains entrelacées et en silence.*)

MELCHTHAL.

Mon vieux père aveugle, tu ne pourras plus contempler le jour de la liberté, mais il faut que tu l'entendes.... Quand d'une Alpe à l'autre les signaux de feu élèveront leurs flammes, quand les châteaux forts des tyrans crouleront, alors les Suisses accourront dans ta cabane, pour porter à ton oreille la joyeuse nouvelle, et un jour brillant éclairera ta nuit. (*Ils se séparent.*)

1. En allemand « aus-ge-reutet. »



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le noble manoir du baron d'Attinghausen. — Une salle gothique, ornée d'écussons et de casques.

Le BARON D'ATTINGHAUSEN, *vieillard de quatre-vingt-cinq ans, de noble et haute stature, appuyé sur un bâton surmonté d'une corne de chamois, et vêtu d'un pourpoint de fourrure*; **KUONI** et six autres serviteurs se tiennent debout autour de lui, avec des râteaux et des faux; **ULRICH DE RUDENZ** entre, en costume de chevalier.

RUDENZ.

Me voici, mon oncle.... Que voulez-vous de moi?

ATTINGHAUSEN.

Permettez que, d'après l'ancienne coutume de la maison, je boive avec mes serviteurs le coup du matin. (*Il boit dans une coupe qui passe ensuite à la ronde.*) Jadis j'allais moi-même avec eux dans les champs et la forêt, dirigeant de mes yeux leurs travaux, de même que ma bannière les conduisait dans le combat; maintenant je ne peux plus faire que l'office d'intendant, et si la chaleur du soleil ne vient pas à moi, je ne puis plus l'aller chercher sur les montagnes. Ainsi renfermé dans un cercle chaque jour plus étroit, je m'approche lentement du plus étroit de tous, de ce dernier point où la vie s'arrête. Je ne suis déjà plus que l'ombre de moi-même, et bientôt il ne restera de moi que mon nom.

KUONI, *la coupe à la main, à Rudenz.*

Je bois à vous, jeune maître. (*Rudenz hésite à prendre la coupe.*) Buvez hardiment. Ça sort d'une coupe et d'un cœur.

ATTINGHAUSEN.

Allez, enfants, et quand viendra le temps du repos, nous parlerons aussi des affaires du pays. (*Les Serviteurs sortent.*)

ATTINGHAUSEN et RUDENZ.

ATTINGHAUSEN.

Je te vois ceint et armé. Tu veux aller à Altorf, au château ?

RUDENZ.

Oui, mon oncle, et je ne puis tarder plus longtemps....

ATTINGHAUSEN *s'assoit.*

Es-tu si pressé ? Comment ? Le temps est-il mesuré si chichement à ta jeunesse qu'il te faille le ménager ainsi à ton vieil oncle ?

RUDENZ.

Je vois que vous n'avez pas besoin de moi : je ne suis qu'un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN , *après l'avoir longtemps regardé.*

Oui, cela est malheureusement vrai. Malheureusement la patrie est devenue pour toi une terre étrangère. Ulrich ! Ulrich ! je ne te reconnais plus. Tu brilles dans la soie ; tu portes avec une fière ostentation la plume de paon, et jettes un manteau de pourpre sur tes épaules. Le paysan, tu le regardes avec mépris, et tu as honte de son salut amical.

RUDENZ.

Je lui accorde volontiers les égards qui lui sont dus ; mais le droit qu'il usurpe, je le lui refuse.

ATTINGHAUSEN.

Tout le pays gémit sous le pesant courroux du roi.... tout cœur honnête est en proie au chagrin par l'effet de la tyrannie qui nous accable.... Toi seul n'es pas ému de la commune affliction.... On te voit, te détachant des tiens, te mettre du parti de l'ennemi du pays ; te riant de nos maux, courir après des joies frivoles et briguer la faveur des princes, tandis que ta patrie saigne sous le fouet de l'oppression.

RUDENZ.

Le pays est sous un joug pesant.... pourquoi, mon oncle ?

Qui l'a jeté dans cet état de souffrance? Il n'en coûtait qu'un mot, un simple mot, pour être à l'instant délivré de cette contrainte et gagner les bonnes grâces de l'empereur. Malheur à ceux qui tiennent fermés les yeux du peuple, pour qu'il résiste à son vrai bien! C'est dans leur propre intérêt qu'ils empêchent les cantons forestiers de prêter serment à l'Autriche, comme l'ont fait autour de nous les contrées voisines. Ils sont bien aises d'être assis sur le banc des seigneurs avec les gentils-hommes.... On veut l'empereur pour maître, afin de n'avoir point de maître.

ATTINGHAUSEN.

Faut-il que j'entende cela, et de ta bouche?

RUDENZ.

Vous m'avez provoqué, laissez-moi achever.... Quel personnage, mon oncle, jouez-vous ici vous-même? N'avez-vous pas une plus haute ambition que d'être ici landammann ou banneret, et de gouverner en société de ces bergers? Comment? n'est-ce pas un parti plus glorieux de rendre hommage à son royal seigneur, de s'attacher à sa suite brillante, que d'être le pair de ses valets et de siéger comme juge avec des paysans?

ATTINGHAUSEN.

Ah! Ulrich, Ulrich! je la reconnais, la voix de la séduction. Elle s'est emparée de ton oreille, ouverte sans défense, elle a empoisonné ton cœur.

RUDENZ.

Oui, je ne le cache pas.... je suis blessé jusqu'au fond de l'âme de la raillerie de ces étrangers, qui nous insultent du nom de noblesse paysanne.... Je ne supporte pas, tandis que les jeunes gentilshommes, tout autour de nous, recueillent de la gloire sous les drapeaux de Habsbourg, de languir oisif ici sur mon patrimoine, et de perdre dans les occupations vulgaires de chaque jour le printemps de la vie.... Ailleurs, il se fait de grandes actions, tout un monde de gloire s'agite brillant au delà de ces montagnes; et moi, mon casque et mon bouclier se rouillent dans la grande salle; le son entraînant de la trompette guerrière, le cri du héraut qui invite au tournoi, ne pénètrent point dans ces vallées. Je n'entends ici que le ranz des vaches et la sonnerie monotone des clochettes des troupeaux.

ATTINGHAUSEN.

Enfant aveuglé, séduit par un vain éclat, méprise ton pays natal ; rougis des mœurs antiques et pieuses de tes pères. Un jour, avec des larmes brûlantes, tu soupireras après le foyer et les montagnes paternels, et cette mélodie, chère à nos bergers, que tu dédaignes dans ta superbe satiété, elle te saisira, te pénétrera de regrets douloureux, si elle vient à frapper tes oreilles sur la terre étrangère. Oh ! puissant est l'attrait de la patrie. Ce monde étranger et faux n'est pas fait pour toi. Loin de nous, à la cour orgueilleuse de l'empereur, tu demeurerai éternellement, avec ton cœur loyal, étranger à toi-même. Le monde veut d'autres vertus que celles que tu as acquises dans ces vallées.... Va, vends ton âme libre, reçois des terres en fief, deviens un valet de prince, tandis qu'ici tu peux être ton propre maître, prince toi-même sur ton vrai patrimoine, sur un sol libre. Ah ! Ulrich ! Ulrich ! demeure auprès des tiens ! Ne va pas à Altorf.... Oh ! ne l'abandonne pas, la cause sacrée de ta patrie.... Je suis le dernier de ma race ; mon nom finit avec moi. Tu vois là suspendus mon bouclier et mon casque : on les enfermera avec moi dans la tombe. Faut-il que je pense, à mon dernier soupir, que tu n'attends que de voir mes yeux s'éteindre pour t'en aller rendre hommage à ces nouveaux suzerains, et tenir en fief de l'Autriche mes nobles biens, mes biens libres, que je ne tenais que de Dieu ?

RUDENZ.

C'est en vain que nous résistons au roi. Le monde lui appartient. Voulons-nous seuls nous roidir obstinément, nous opiniâtrer à rompre cette chaîne de possessions que sa main puissante a formée tout autour de nous ? A lui sont les marchés, les tribunaux ; à lui les routes du commerce, et la bête de somme qui monte sur le Saint-Gothard est elle-même forcée de lui payer un droit. Ses domaines nous enferment de toutes parts et nous enveloppent comme un filet.... L'empire nous protégera-t-il ? Peut-il seulement se protéger lui-même contre la puissance croissante de l'Autriche ? Si Dieu ne nous vient en aide, aucun empereur ne pourra nous aider. Quel fond peut-on faire sur la parole des empereurs, quand on les voit, dans le besoin d'argent, dans les nécessités de la guerre, engager et distraire de

l'empire les villes qui ont cherché un refuge sous les ailes de l'aigle.... Non, mon oncle. C'est une salutaire et sage prévoyance, dans ces temps de cruelle discorde, de s'attacher à un chef puissant. La couronne impériale passe d'une famille à une autre, elle n'a pas de mémoire pour les fidèles services. Mais bien mériter d'un puissant maître héréditaire, cela s'appelle semer pour l'avenir.

ATTINGHAUSEN.

Es-tu donc si sage ? Te crois-tu plus clairvoyant que tes nobles aïeux qui, pour défendre le précieux joyau de la liberté, risquèrent en héros leurs biens et leur vie ?... Descends par le lac à Lucerne, et là demande de quel poids pèse sur les pays soumis la domination de l'Autriche. Ils viendront compter nos brebis et nos bœufs, arpenter nos Alpes, interdire le haut vol, la haute chasse dans nos libres forêts, mettre leurs barrières à nos ponts, aux portes de nos villes, payer avec notre pauvreté leurs achats de domaines, avec notre sang leurs guerres. Non, s'il faut que notre sang coule, que du moins ce soit pour nous.... Nous achèterons à meilleur marché la liberté que l'esclavage.

RUDENZ.

Que pouvons-nous, peuple de bergers, contre les armées d'Albert ?

ATTINGHAUSEN.

Apprends, enfant, à connaître ce peuple de bergers. Je le connais, moi : je l'ai conduit dans les batailles et je l'ai vu combattre à Favenz. Qu'ils viennent pour nous imposer ce joug que nous sommes résolus à ne pas supporter !... Oh ! apprend à sentir à quelle race tu appartiens. Ne sacrifie pas un vrai trésor, ce que tu es, ce que tu vaux, pour un vain éclat et de fausses apparences.... Être appelé le chef d'un peuple libre, qui se dévoue à toi de cœur et seulement par amour, qui te demeure fidèle dans le combat et dans la mort.... que ce soit là ton orgueil, la noblesse dont tu te vantes.... Serre étroitement les liens qu'a formés ta naissance ; attache-toi à la patrie, à ta chère patrie ; tiens à elle de toute ta puissance et de tout ton cœur. C'est ici que sont les solides racines de ta force. Là-bas, dans un monde étranger, tu seras seul, et pareil au frêle roseau que la première tempête brise. Oh ! viens, il y a longtemps que tu ne nous vois

plus; essaye de vivre avec nous un seul jour.... Aujourd'hui seulement ne va pas à Altorf.... Entends-tu? pas aujourd'hui; accorde aux tiens cette seule journée. (*Il lui prend la main.*)

RUDENZ.

J'ai donné ma parole.... Laissez-moi.... Je suis engagé.

ATTINGHAUSEN, *laissant sa main et d'un ton grave.*

Tu es engagé.... Oui, malheureux! tu l'es, mais non par parole et par serment; tu es lié par les liens de l'amour. (*Rudenz se détourne.*) Cache-toi comme tu voudras. C'est la jeune héritière, Bertha de Bruneck, qui t'attire au château, qui t'enchaîne au service de l'empereur. C'est sa noble main que tu veux conquérir en devenant infidèle à ton pays.... Ne t'y trompe pas! Pour te séduire, on te montre la fiancée; mais ce n'est pas à ton innocence qu'elle est réservée.

RUDENZ.

J'en ai assez entendu. Adieu. (*Il s'éloigne.*)

ATTINGHAUSEN.

Jeune insensé, demeure!... Il s'en va. Je ne puis le retenir, le sauver.... C'est ainsi que Wolfenschiessen a trahi la cause de son pays.... D'autres suivront de même. La séduction étrangère entraîne la jeunesse, avide de s'élancer par delà nos montagnes.... O heure fatale, où l'influence étrangère est venue dans ces vallées paisiblement heureuses, pour y corrompre la pieuse innocence des mœurs! La nouveauté pénètre ici toute-puissante; l'antique esprit, les vénérables coutumes lui cèdent la place; d'autres temps viennent; la génération présente vit dans d'autres idées. Qu'ai-je à faire ici? Ils sont ensevelis, tous ceux avec qui j'ai agi et vécu. Mon temps, à moi, repose déjà sous la terre. Heureux celui qui n'a point à vivre avec le temps nouveau!

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une prairie entourée de forêts et de hauts rochers. — Sur les rochers sont des sentiers escarpés, avec des rampes, et des échelles, par où l'on voit ensuite descendre les montagnards. Dans le fond, se montre le lac, au-dessus duquel on aperçoit d'abord un arc-en-ciel lunaire. La perspective est terminée par de hautes montagnes, derrière lesquelles se dressent des pics de glace, plus hauts encore. Il fait complètement nuit sur la scène : seulement le lac et les blancs glaciers réfléchissent la clarté de la lune.

MELCHTHAL, BAUMGARTEN, WINKELRIED, MEIER DE SARNEN, BURKHART AM BÜHEL, ARNOLD DE SEWA, NICOLAS DE FLÜE, et quatre autres Montagnards, tous armés.

MELCHTHAL, encore derrière la scène.

Le chemin de la montagne s'ouvre, suivez-moi seulement d'un bon pas. Je reconnais le rocher et la petite croix qui est dessus; nous sommes au but, voilà le Rütli. (*Ils viennent sur la scène avec des torches.*)

WINKELRIED.

Ecoute!

SEWA.

Tout est désert.

MEIER.

Il n'y a encore ici aucun homme des cantons. Nous sommes les premiers au rendez-vous, nous gens d'Unterwald.

MELCHTHAL.

Quelle heure de la nuit peut-il être?

BAUMGARTEN.

Le veilleur du Sélisberg vient de crier deux heures. (*On entend sonner dans le lointain.*)

MEIER.

Silence! écoutez!

BURKHART AM BÜHEL.

C'est le son argentin de la clochette des matines, qui nous arrive, par-dessus le lac, de la chapelle des bois, dans le pays de Schwytz.

NICOLAS DE FLÜE.

L'air est pur et nous apporte le son à cette distance.

MELCHTHAL.

Que quelques-uns de vous aillent allumer des branchages qui

jettent une flamme brillante, quand nos voisins viendront.
(*Deux hommes s'éloignent.*)

SEWA.

C'est un beau clair de lune. Le lac s'étend là paisible et uni
comme un miroir.

BURKHART AM BÜHEL.

Ils auront une facile traversée.

WINKELRIED, *montrant le lac.*

Hé, voyez, voyez, là-bas! Ne remarquez-vous rien?

MEIER.

Quoi donc?... Oui, vraiment! un arc-en-ciel, au milieu de la
nuit!

MELCHTHAL.

C'est la lumière de la lune qui le forme.

NICOLAS DE FLÜE.

C'est un signe rare et merveilleux. Il y a bien des gens sur
la terre qui n'ont jamais vu cela.

SEWA.

Il est double; voyez, il y en a un plus pâle au-dessus.

BAUMGARTEN.

Voici justement une barque qui passe dessous.

MELCHTHAL.

C'est Stauffacher avec son canot. Le brave homme ne se fait
pas longtemps attendre. (*Il va avec Baumgarten vers le rivage.*)

MEIER.

Ce sont les gens d'Uri qui tardent le plus.

BURKHART AM BÜHEL.

Il faut qu'ils fassent un long détour par la montagne, pour
échapper aux espions du bailli. (*Pendant ce temps, les deux hommes
ont allumé un feu au milieu de la scène.*)

MELCHTHAL, *sur le rivage.*

Qui est là? Le mot d'ordre!

STAUFFACHER, *d'en bas.*

Amis du pays.

Tous vont vers le fond, au-devant des arrivants. De la barque sort STAUFFACHER avec ITEL REDING, JEAN AUF DER MAUER, JÖRG IM HOFE, CONRAD HUNN, ULRICH le forgeron, JOST DE WEILER, et trois autres Montagnards, tous également armés.

TOUS s'écrient.

Soyez les bienvenus! (Pendant que les autres s'arrêtent au fond et se saluent, Melchthal vient sur le devant avec Stauffacher.)

MELCHTHAL.

O Stauffacher! Je l'ai vu, lui qui n'a pas pu me voir à son tour. J'ai posé la main sur ses yeux, et j'ai puisé dans l'astre éteint de son regard un sentiment brûlant de vengeance.

STAUFFACHER.

Ne parlez pas de vengeance. Nous ne voulons pas venger le passé, mais prévenir le mal qui menace.... Dites-moi maintenant ce que vous avez fait dans le pays d'Unterwald, qui vous avez enrôlé pour la cause commune, ce que pensent les montagnards, comment vous avez échappé vous-même aux pièges de la trahison.

MELCHTHAL.

A travers les affreuses montagnes des Surennnes, par ces vastes solitudes de glace, où l'on n'entend que le cri rauque du vau-tour, je suis arrivé à ce pâturage des Alpes où les bergers d'Uri et de l'Engelberg se saluent en s'appelant de loin, et font paître leurs troupeaux en commun. Dans ma course, j'apaisais ma soif avec le lait des glaciers qu'on voit sourdre dans les crevasses et descendre en écumant, et je m'arrêtais dans les cabanes abandonnées des pasteurs, me faisant à moi-même les honneurs du logis, jusqu'à ce qu'enfin j'arrivai aux demeures habitées par des hommes qui vivent en société.... Le bruit de la nouvelle atrocité commise avait déjà retenti dans ces vallées, et à chacune des portes où je frappai, mon malheur me fit accueillir avec un pieux respect. Je trouvai ces âmes droites révoltées du nouveau régime tyrannique; car de même que leurs Alpes nourrissent toujours les mêmes plantes, que leurs sources coulent uniformément, que les nuages même et les vents suivent invariablement la même direction, de même les anciennes mœurs se sont

ici transmises, immuables, des ancêtres aux petits-fils ; dans le cours égal de leur vie, de leurs antiques habitudes, ils ne peuvent supporter les innovations téméraires.... Ils me tendaient leurs mains rudes, ils détachaient des murailles leurs glaives rouillés, et dans leurs yeux brillaient l'ardeur et le courage, quand je leur nommais ces noms qui sont sacrés pour les habitants de nos montagnes : le vôtre et celui de Walther Fürst.... Ce qui vous paraît juste, ils ont juré de le faire ; ils ont juré de vous suivre jusque dans la mort.... J'ai voyagé rapidement ainsi, de chalet en chalet, sous la sainte protection de l'hospitalité.... et quand je suis arrivé dans ma vallée natale, où habitent, répandus au loin, mes nombreux parents, quand j'ai trouvé mon père, aveugle et dépouillé, couché sur la paille étrangère, vivant de la pitié d'hommes bienfaisants....

STAUFFACHER.

Dieu du ciel !

MELCHTHAL.

Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas répandu dans d'impuissantes larmes l'ardeur brûlante de mon affliction : je l'ai renfermée, comme un précieux trésor, au fond de ma poitrine, et n'ai pensé qu'à agir. J'ai rampé par tous les détours de la montagne ; pas de vallée si cachée que je n'aie découverte. Jusqu'au pied des glaciers, dans les glaces même, j'ai cherché et trouvé des cabanes habitées, et partout où j'ai porté mes pas, j'ai rencontré la même haine de la tyrannie ; car jusqu'à cette dernière limite de la création vivante, où le sol glacé cesse de produire, l'avarice des baillis trouve matière à rapines.... Dans ce peuple honnête, l'aiguillon de ma parole a excité toutes les âmes ; ils sont tous à nous de cœur et de bouche.

STAUFFACHER.

Vous avez fait de grandes choses en peu de temps.

MELCHTHAL.

J'ai fait plus encore. Ce que le paysan redoute le plus, ce sont les deux châteaux forts, Rossberg et Sarnen ; car l'ennemi trouve aisément un abri derrière ces murs de rochers, et de là tyrannise le pays. J'ai voulu les connaître par mes propres yeux ; je suis allé à Sarnen, et j'ai examiné la forteresse.

STAUFFACHER.

Vous vous êtes hasardé jusque dans la caverne du tigre ?

MELCHTHAL.

Je m'étais déguisé en pèlerin. J'ai vu le bailli à table, se livrant à la débauche.... Jugez si je puis contraindre mon cœur : j'ai vu l'ennemi et je ne l'ai point tué.

STAUFFACHER.

En vérité, la fortune a été propice à votre audace. (*Les autres Montagnards cependant sont venus sur le devant de la scène, et ils s'approchent de Melchthal et de Stauffacher.*) Mais maintenant dites-moi qui sont ces amis et ces hommes de bien qui vous ont suivi. Mettez-moi en rapport avec eux pour que nous puissions nous aborder avec confiance et nous ouvrir nos cœurs.

MEIER.

Qui ne vous connaît pas, maître Stauffacher, dans les trois cantons ? Je suis Meier de Sarnen ; voici le fils de ma sœur, Struth de Winkelried.

STAUFFACHER.

Vous me dites là un nom qui ne m'est pas inconnu. C'est un Winkelried qui tua le dragon dans le marais près de Weiler, et qui laissa la vie dans ce combat.

WINKELRIED.

C'était un de mes ancêtres, maître Stauffacher.

MELCHTHAL, montrant deux des Montagnards.

Ceux-ci habitent par delà la forêt ; ce sont des vassaux du couvent de l'Engelberg.... Vous ne les mépriserez pas parce qu'ils appartiennent à autrui et n'habitent point, libres comme nous, leur propre héritage.... Ils aiment le pays et ont du reste une bonne renommée.

STAUFFACHER, à ces deux hommes.

Donnez-moi la main. Heureux celui dont le corps ne dépend de personne ; mais la probité n'est exclue d'aucune condition.

CONRAD HUNN.

Voici maître Reding, notre ancien landammann.

MEIER.

Je le connais bien. C'est mon adversaire ; nous plaçons l'un contre l'autre pour un ancien héritage.... Maître Reding, nous

sommes ennemis en justice, ici nous sommes d'accord. (*Il lui secoue la main.*)

STAUFFACHER.

C'est bravement parler.

WINKELRIED.

Entendez-vous? ils viennent. Entendez la corne d'Uri! (*A droite et à gauche on voit descendre des rochers des hommes armés, avec des torches.*)

JEAN AUF DER MAUER.

Voyez! le pieux serviteur de Dieu, le vénérable curé lui-même, ne descend-il pas là avec les autres? Il ne redoute ni les fatigues du chemin, ni l'horreur de la nuit, pour se dévouer en pasteur fidèle à son troupeau.

BAUMGARTEN.

Le sacristain le suit et Walther Fürst; mais quoi? je n'aperçois pas Tell dans le nombre.

WALTHER FÜRST, RÖSSELMANN le curé, PETERMANN le sacristain, KUONI le berger, WERNI le chasseur, RUODI le pêcheur, et cinq autres Montagnards. Tous ensemble, au nombre de trente-trois, viennent sur le devant et se placent autour du feu.

WALTHER FÜRST.

Il faut donc que pour nous réunir sur notre propre héritage, sur notre sol paternel, nous nous glissions à la dérobée, comme font des meurtriers; que nous nous cachions dans la nuit, qui ne prête son voile sombre qu'au crime et aux complots qui craignent le soleil: et cela, pour réclamer ensemble notre bon droit, qui pourtant est clair et pur comme le brillant éclat d'un jour sans nuages!

MELCHTHAL.

Qu'importe? Ce qu'aura tramé la nuit sombre paraîtra librement et sans remords à la lumière du soleil.

RÖSSELMANN.

Écoutez, confédérés, ce que Dieu m'inspire. Nous tenons ici la place d'une assemblée des cantons, et représentons tout un peuple. Eh bien, siégeons selon les anciens usages du pays.

comme nous avons coutume de faire dans les temps paisibles. Ce qu'il y a d'illégal dans notre réunion, le besoin des temps l'excusera. Dieu est partout où l'on exerce la justice, et nous sommes ici debout sous la voûte de son ciel.

STAUFFACHER.

C'est vrai, siégeons selon les antiques coutumes. Il fait nuit, mais la lumière de notre droit nous éclaire.

MELCHTHAL.

Le nombre n'est pas complet, mais les cœurs de tout le peuple sont avec nous, et les *meilleurs*, comme dit la loi, sont présents.

CONRAD HUNN.

Nous n'avons pas sous la main les anciens livres, mais ils sont écrits dans nos cœurs.

RÖSSELMANN.

Eh bien, formons donc le cercle sans retard, et qu'on plante en terre les glaives, symbole du pouvoir!

JEAN AUF DER MAUER.

Que le landammann prenne sa place, et que ses assesseurs se tiennent à ses côtés.

LE SACRISTAIN.

Nous sommes trois cantons. Auquel appartient-il de donner un chef à l'assemblée?

MEIER.

Que Schwytz et Uri se disputent cet honneur. Nous, gens d'Unterwald, nous y renonçons de notre plein gré.

MELCHTHAL.

Nous y renonçons; car nous sommes les suppliants, qui demandons assistance à nos puissants amis.

STAUFFACHER.

Qu'Uri prenne donc le glaive : sa bannière précède la nôtre dans l'armée quand nous accompagnons l'empereur à Rome.

WALTHER FÜRST.

L'honneur du glaive doit revenir à Schwytz : c'est la souche dont nous nous vantons tous d'être issus.

RÖSSELMANN.

Laissez-moi terminer à l'amiable ce généreux débat : Schwytz nous conduira dans le conseil, Uri dans les combats.

WALTHER FÜRST *présente le glaive à Stauffacher.*

Prenez donc.

STAUFFACHER.

Non pas moi. Rendons honneur à l'âge.

JÖRG IM HOFE.

C'est Ulrich le Forgeron qui compte le plus d'années.

JEAN AUF DER MAUER.

C'est un brave homme, mais il n'est pas de condition libre. Celui qui appartient à autrui ne peut pas être juge dans Schwytz.

STAUFFACHER.

N'avons-nous pas ici maître Reding, l'ancien landammann ? Où pourrions-nous trouver un plus digne ?

WALTHER FÜRST.

Qu'il soit notre président et le chef de l'assemblée ! Que tous ceux qui sont de cet avis lèvent la main. (*Tous lèvent la main droite.*)

REDING *s'avance au milieu.*

Je ne puis poser la main sur les livres ; mais je jure par les astres éternels qui sont là-haut que je ne m'écarterai en rien de la justice. (*On dresse devant lui les deux glaives ; le cercle se forme autour de lui : Schwytz occupe le milieu, Uri se place à droite, Unterwald à gauche. Reding s'appuie sur son épée de bataille.*) Qu'est-ce qui réunit ici les trois peuples des montagnes, à cette heure redoutable, sur la rive inhospitalière du lac ? Quel doit être l'objet de la nouvelle alliance que nous concluons sous la voûte étoilée ?

STAUFFACHER *entre dans le cercle.*

Nous ne concluons pas une nouvelle alliance ; nous ne faisons que renouveler l'union immémoriale qui date de nos ancêtres. Sachez-le, confédérés ! bien que le lac et les montagnes nous séparent, et que chacun des trois peuples se gouverne à part, nous sommes d'une même race et d'un même sang ; c'est de la même patrie que nous sommes tous sortis.

WINKELRIED.

Ainsi donc il est vrai, comme le disent les vieilles chansons, que nous sommes arrivés de loin dans cette contrée ? Oh ! racon-

tez-nous ce que vous en savez, pour que la nouvelle alliance puise des forces dans l'ancienne.

STAUFFACHER.

Écoutez ce que les vieux bergers se racontent.... Il y avait par delà les montagnes, vers le nord, un grand peuple, qui eut à souffrir d'une grande disette. Dans cette détresse, l'assemblée du peuple décida qu'un citoyen sur dix, désigné par le sort, quitterait le pays de ses pères.... Cela fut fait ainsi. Une troupe nombreuse d'hommes, de femmes, se mit en marche, déplorant son sort, vers le midi, et s'ouvrit un chemin avec le glaive à travers les régions de l'Allemagne, jusqu'à ce qu'elle parvint à ces hautes terres, à ces montagnes couvertes de forêts : leur course ne s'arrêta que lorsqu'ils arrivèrent dans cette vallée sauvage où maintenant la Muotta coule entre des prairies.... On ne voyait dans ces lieux aucun vestige humain ; une seule cabane s'élevait sur la rive solitaire : un homme y demeurait, qui passait les voyageurs dans sa barque. Cependant le lac était violemment agité, la traversée impossible. Alors ils examinèrent de plus près la contrée : ils remarquèrent qu'il y avait du bois en abondance, découvrirent de bonnes sources, et il leur sembla qu'ils se retrouvaient dans leur chère patrie.... Ils résolurent de rester là, bâtirent l'antique bourgade de Schwytz, et passèrent plus d'une rude journée à défricher la forêt avec ses longues racines entrelacées.... Plus tard, le sol ne suffisant plus à la nombreuse population, ils s'étendirent de l'autre côté vers la montagne noire et même jusqu'au Weisland¹, où vit un autre peuple, qui, caché derrière un éternel rempart de glace, parle d'autres langues. Ils bâtirent le bourg de Stanz auprès du Kernwald, le bourg d'Altorf dans la vallée de la Reuss. Cependant ils gardèrent toujours la mémoire de leur origine. Parmi toutes les races étrangères qui depuis sont venues s'établir au milieu de leur pays, les hommes de Schwytz se retrouvent toujours : ils se reconnaissent sans peine par le cœur et par le sang. (*Il tend la main à droite et à gauche*)

JEAN AUF DER MAUER.

Oui, nous n'avons tous qu'un cœur et qu'un sang.

1. Littéralement « le Pays blanc. »

TOUS, *se tendant la main.*

Nous ne formons qu'un seul peuple, et nous voulons agir d'accord.

STAUFFACHER.

Les autres peuples portent un joug étranger : ils se sont soumis au vainqueur. Dans nos contrées même, il y a bien des manants assujettis à des redevances, et qui lèguent leur servitude à leurs enfants. Mais nous, la vraie race des anciens Suisses, nous avons toujours gardé notre liberté. Nous n'avons pas plié le genou devant des princes, et c'est volontairement que nous avons choisi la protection des empereurs.

RÖSSELMANN.

Oui, c'est librement que nous avons choisi la protection et l'appui de l'empire. Cela est noté expressément dans la lettre de l'empereur Frédéric.

STAUFFACHER.

Car l'homme même le plus libre n'est pas sans maître. Il faut qu'il y ait un chef, un juge suprême à qui l'on ait recours pour trouver le droit dans les contestations. Voilà pourquoi nos pères, de leur propre mouvement, ont rendu hommage à l'empereur pour le sol qu'ils avaient conquis sur la nature sauvage, à l'empereur qui se nomme le maître de la terre d'Allemagne et d'Italie, et, comme les autres hommes libres de son empire, ils se sont engagés envers lui au noble service des armes; car c'est l'unique redevance des hommes libres, de protéger l'empire qui les protège eux-mêmes.

MELCHTHAL.

Tout ce qui va au delà est marque de servitude.

STAUFFACHER.

Lorsqu'on convoquait le ban et l'arrière-ban, ils suivaient la bannière de l'empire et combattaient ses combats. Ils accompagnaient, armés, l'empereur en Italie, pour placer sur son front la couronne romaine. Chez eux, ils se gouvernaient eux-mêmes, à leur gré, selon l'ancienne coutume et leurs propres lois : la plus haute juridiction criminelle était seule réservée à l'empereur, et il désignait pour l'exercer un grand juge, qui ne résidait pas dans le pays. Lorsqu'il y avait lieu à une accusation capitale, on l'invitait à venir, et, sous la voûte du ciel, il ren-

dait la justice, simplement et clairement, et sans crainte des hommes. Où sont dans tout ceci les traces de servitude? Si quelqu'un de vous sait les choses autrement, qu'il parle.

JÖRG IM HOFE.

Non, tout est bien comme vous dites. Jamais on n'a toléré chez nous un pouvoir tyrannique.

STAUFFACHER.

Nous refusâmes l'obéissance à l'empereur lui-même, lorsqu'un jour il viola le bon droit en faveur des prêtres. Car, les gens du monastère d'Einsiedeln nous disputant un pâturage où nous avions fait paître nos troupeaux dès le temps de nos pères, comme l'abbé produisait un vieux titre qui lui faisait don des terrains déserts et sans maître (on avait caché notre existence), nous répondîmes : « Ce titre a été surpris. Aucun empereur ne peut donner ce qui est à nous, et, si l'empire nous refuse justice, nous pouvons dans nos montagnes nous passer de l'empire.... » Ainsi parlèrent nos pères, et nous, souffrirons-nous la honte du nouveau joug? Endurerons-nous d'un valet étranger ce qu'un empereur, dans toute sa puissance, n'eût osé se permettre envers nous?... Nous nous sommes créé ce sol par le travail de nos mains; l'antique forêt qui était autrefois la sauvage demeure des ours, nous l'avons transformée en un séjour approprié aux hommes; nous avons exterminé l'engeance du dragon qui, gonflée de venin, sortait des marais; nous avons déchiré le voile sombre et nébuleux, éternellement suspendu sur cette solitude; nous avons brisé le dur rocher, jeté sur l'abîme un sentier sûr pour le voyageur. Ce sol est à nous par une possession de mille ans.... et le valet d'un maître étranger oserait venir nous forger des chaînes, nous outrager sur notre patrie? N'y a-t-il aucun secours contre une telle oppression? (*Grande agitation parmi les Montagnards.*) Non, la puissance des tyrans a des bornes. Quand l'opprimé ne peut trouver justice nulle part, quand le fardeau devient intolérable.... alors sa main s'étend avec assurance vers le ciel, il y va chercher ses droits éternels qui sont suspendus là-haut, inaliénables, indestructibles comme les astres mêmes.... Alors recommence l'ancien état de nature où l'homme tient tête à l'homme.... Pour dernière ressource, quand aucune autre n'est efficace, le glaive

lui est donné.... Nous avons le droit de défendre contre la violence le plus grand de tous les biens.... Nous protégeons notre pays, nous protégeons nos femmes, nos enfants!

Tous, frappant sur leurs épées.

Nous protégeons nos femmes, nos enfants!

RÖSSELMANN s'avance dans le cercle.

Avant de tirer l'épée, pensez-y bien. Vous pouvez terminer pacifiquement le débat avec l'empereur. Dites un seul mot, et les tyrans, qui aujourd'hui vous oppriment et vous accablent, vous flatteront.... Acceptez ce qu'on vous a souvent offert; séparez-vous de l'empire, reconnaissez la suzeraineté de l'Autriche....

JEAN AUF DER MAUER.

Que dit le curé? Nous, prêter serment à l'Autriche!

BURKHART AM BÜHEL.

Ne l'écoutez pas.

WINKELRIED.

C'est le conseil d'un traître, d'un ennemi du pays.

REDING.

Paix, confédérés!

SEWA.

Nous, rendre hommage à l'Autriche, après un tel outrage!

NICOLAS DE FLÜE.

Nous laisser arracher par la violence ce que nous avons refusé à la douceur!

MEIER.

Alors nous serions esclaves et mériterions de l'être.

JEAN AUF DER MAUER.

Que celui-là soit mis hors du droit commun des Suisses, qui parlera de se soumettre à l'Autriche!... Landammann, j'insiste là-dessus : que ce soit la première loi nationale ici rendue par nous.

MELCHTHAL.

Qu'il en soit ainsi. Que celui qui parlera de soumission à l'Autriche, soit privé de tout droit, dépouillé de tout honneur. Que personne, dans le pays, ne l'accueille à son foyer.

Tous lèvent la main droite.

Nous le voulons. Que ce soit une loi.

REDING, après une pause.

C'est une loi.

RÖSSELMANN.

Maintenant vous êtes libres, vous l'êtes par cette loi. Il ne faut pas que l'Autriche emporte par la violence ce qu'elle n'a pas obtenu par des démarches amicales....

JOST VON WEILER.

A l'ordre du jour ! continuons.

REDING.

Confédérés ! mais avons-nous aussi essayé de tous les moyens de douceur ? Peut-être le roi l'ignore-t-il ; peut-être est-ce sans qu'il le veuille que nous souffrons ainsi. Faisons encore cette dernière tentative : portons nos plaintes devant lui , avant de tirer l'épée. Même dans une cause juste , la violence est toujours chose terrible. Dieu ne nous assiste que lorsque l'assistance humaine nous manque.

STAUFFACHER à *Conrad Hunn*.

C'est à vous maintenant de donner vos informations. Parlez !

CONRAD HUNN.

J'étais allé à Rheinfeld, au château de l'empereur, pour porter plainte contre la dure oppression des baillis et demander la charte de nos antiques libertés, que chaque nouveau souverain a toujours confirmée jusqu'ici. Je trouvai là les envoyés d'un grand nombre de villes du pays de Souabe et des bords du Rhin, qui tous obtinrent leurs parchemins et s'en retournèrent contents chez eux. Moi, votre messenger, on m'adressa aux conseillers, et ils me congédièrent avec cette vaine consolation : « L'empereur n'a pas le temps cette fois ; mais il pensera sans doute à vous quelque jour.... » Et comme je traversais tristement les salles du château , j'aperçus, dans une embrasure en saillie, le duc Jean, et auprès de lui les nobles seigneurs de Wart et de Tegerfeld. Ils m'appelèrent et me dirent : « Aidez-vous vous-mêmes. N'attendez pas de justice du roi. Ne dépouille-t-il pas l'enfant de son propre frère , ne lui retient-il pas son légitime héritage ? Le duc lui a redemandé les biens de sa mère , en lui représentant qu'il était majeur et en âge de gouverner des terres et des hommes. Quelle réponse a-t-il reçue ? L'empereur lui a mis une couronne de fleurs sur la tête , en lui disant que c'était là l'ornement de la jeunesse. »

JEAN AUF DER MAUER.

Vous l'avez entendu. N'espérez de l'empereur ni droit ni justice. Aidez-vous vous-mêmes !

REDING.

Il ne nous reste point d'autre parti. Avisez maintenant aux moyens de mener prudemment l'entreprise à bonne fin.

WALTHER FÜRST *s'avance dans le cercle.*

Nous voulons secouer un joug odieux, conserver nos anciens droits, comme nous les avons hérités de nos pères, et non prétendre, sans frein, à des droits nouveaux. Laissons à l'empereur ce qui est à l'empereur. Que celui qui a un maître le serve selon ses obligations.

MEIER.

Je tiens une terre en fief de l'Autriche.

WALTHER FÜRST.

Vous continuerez à vous acquitter de vos devoirs envers l'Autriche.

JOSEF DE WEILER.

Je paye une redevance aux seigneurs de Rapperswil.

WALTHER FÜRST.

Vous continuerez à payer redevance et tribut.

RÖSSELMANN.

Je suis engagé par serment envers la grande abbesse de Zurich.

WALTHER FÜRST.

Vous donnerez au couvent ce qui est au couvent.

STAUFFACHER.

Je n'ai de fief que de l'empire.

WALTHER FÜRST.

Que ce qui doit se faire se fasse, mais rien au delà. Chassons les baillis et leurs gens, forçons leurs citadelles ; mais, si faire se peut, sans verser de sang. Montrons à l'empereur que la nécessité seule a pu nous contraindre à violer le pieux devoir du respect, et, s'il nous voit rester dans la limite de nos droits, peut-être, par une sage politique, triomphera-t-il de sa colère : car un peuple qui, le glaive à la main, se modère, éveille une juste crainte.

REDING.

Mais il faut délibérer sur les moyens d'exécution. Notre en-

nemi a les armes à la main , et bien certainement il ne cédera pas sans combat.

STAUFFACHER.

Il cédera s'il nous voit en armes. Nous le surprendrons , avant qu'il se mette en défense.

MEIER.

C'est bientôt dit , mais difficile à faire. La contrée est dominée par deux forteresses qui protègent l'ennemi et deviendraient redoutables si le roi faisait irruption dans le pays. Il faut d'abord qu'on force Rossberg et Sarnen , avant de tirer un seul glaive dans les trois cantons.

STAUFFACHER.

Si l'on tarde si longtemps , l'ennemi sera averti ; il y a trop de gens dans le secret.

MEIER.

Dans les cantons de la forêt il n'y a pas de traître.

RÖSSELMANN.

Le zèle , même le plus pur , peut trahir.

WALTHER FÜRST.

Si l'on diffère , le château d'Altorf s'achèvera et le bailli s'y fortifiera.

MEIER.

Vous pensez à vous.

LE SACRISTAIN.

Et vous , vous êtes injustes.

MEIER, *s'emportant.*

Nous, injustes ! Uri ose nous faire ce reproche !

REDING.

Par votre serment , silence !

MEIER.

Oui , si Schwytz s'entend avec Uri , il faut bien que nous nous taisions.

REDING.

Il faut que je vous rappelle à l'ordre devant l'assemblée , pour troubler ainsi la paix par votre violence. Ne sommes-nous pas tous unis pour la même cause ?

WINKELRIED.

Si nous attendons jusqu'à la fête de Noël , c'est la coutume , ce

jour-là, que tous les vassaux portent des présents au bailli dans son château. Alors dix ou douze hommes pourraient s'y rassembler sans exciter de soupçons, ayant secrètement sur eux des fers de lance, qu'on pourrait vite adapter au bout des bâtons; car personne n'entre au château avec des armes. Le gros de la troupe se cacherait près de là dans la forêt, et quand les autres se seront rendus maîtres de la porte, une trompe donnera le signal, et tous sortiront de leur embuscade. De cette façon, la forteresse sera à nous sans beaucoup de peine.

MELCHTHAL.

Je me charge d'escalader le Rossberg; car une fille du château me veut du bien, et je la déciderai facilement à me tendre, pour une visite nocturne, une échelle flexible. Lorsqu'une fois je serai en haut, je tirerai les amis après moi.

REDING.

Est-ce la volonté de tous qu'on diffère? (*La majorité lève la main.*)

WALTHER FÜRST.

Quand, au jour marqué, les forts tomberont, des colonnes de fumée donneront le signal d'une montagne à l'autre; la levée en masse sera convoquée sans retard dans le chef-lieu de chaque canton. Si une fois les baillis nous voient en armes et bien décidés, croyez-moi, ils renonceront à combattre, et accepteront volontiers un sauf-conduit pour s'échapper de notre territoire.

STAUFFACHER.

Gessler seul, je le crains, nous donnera fort à faire. Il est entouré d'une troupe redoutable, et ne quittera pas la place sans effusion de sang; même expulsé, il sera encore à craindre pour le pays. Il est difficile et presque dangereux de l'épargner.

BAUMGARTEN.

Placez-moi où il y a danger de mort. Je dois la vie à Tell, qui m'a sauvé: je la risquerai volontiers pour mon pays. J'ai défendu mon honneur et satisfait mon cœur.

REDING.

Le temps porte conseil; attendez avec patience. Il faut aussi laisser quelque chose à l'occasion.... Mais voyez, pendant que nous délibérons encore ici dans la nuit, l'aurore, au sommet des plus hautes montagnes, élève déjà ses brillants fanaux....

Venez, séparons-nous avant que la clarté du jour nous surprenne.

WALTHER FÜRST.

Ne craignez rien, la nuit se retire lentement des vallées. *(Tous, par un mouvement involontaire, ont découvert leurs têtes, et contemplant l'aurore dans un recueillement silencieux.)*

RÖSSELMANN.

Par cette lumière qui nous salue d'abord, avant tous ces peuples qui, bien bas au-dessous de nous, respirent péniblement dans les vapeurs des cités, jurons ensemble le serment de la nouvelle alliance.... Nous voulons être un seul peuple de frères, et ne nous séparer dans nul besoin, dans nul danger. *(Tous répètent ces paroles en levant trois doigts.)*.... Nous voulons être libres comme l'ont été nos pères : plutôt la mort que de vivre dans l'esclavage! *(Ils font de même.)*.... Nous voulons nous confier au Très-Haut, et nous ne redouterons pas la puissance des hommes. *(Ils font de même, puis ils s'embrassent les uns les autres.)*

STAUFFACHER.

Maintenant, que chacun s'en retourne paisiblement auprès de ses amis et de ses compagnons ordinaires. Que ceux qui sont bergers fassent hiverner en paix leurs troupeaux et gagnent sans bruit des amis à l'alliance.... Ce qu'il y aura encore à endurer jusque-là, endurez-le. Laissez monter le compte des tyrans, jusqu'à ce qu'un même jour acquitte à la fois la dette commune et particulière. Que chacun dompte sa juste fureur, et garde sa vengeance pour la communauté. C'est voler le bien commun que de se défendre soi-même dans sa propre cause. *(Pendant qu'ils se retirent dans le plus grand calme de trois côtés différents, l'orchestre fait éclater tout à coup une brillante symphonie; la scène vide reste encore ouverte quelque temps, et offre le spectacle du lever du soleil sur les glaciers.)*



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une cour devant la maison de Tell.

TELL travaille avec une hache de charpentier ; HEDWIGE est occupée d'un ouvrage domestique ; WALTHER et GUILLAUME jouent avec une petite arbalète, dans le fond du théâtre.

WALTHER chante.

« Avec son arc et ses flèches, par monts et par vaux, le chasseur s'avance dès les premiers rayons du matin.

« Comme, dans l'empire des airs, l'aigle des Alpes est roi, le chasseur règne librement par les monts et les ravins.

« L'espace est à lui : ce que sa flèche atteint est sa proie, ce qui rampe comme ce qui vole. » (*Il vient en sautant.*)

Ma corde est cassée ; raccommode-la-moi, père.

TELL.

Non, pas moi. Un vrai chasseur sait se suffire. (*Les Enfants s'éloignent.*)

HEDWIGE.

Les enfants commencent de bonne heure à tirer.

TELL.

Il faut de bonne heure s'exercer, pour être maître un jour.

HEDWIGE.

Ah ! plutôt à Dieu qu'ils ne le fussent jamais !

TELL.

Il faut qu'ils apprennent tout. Celui qui veut bravement se frayer sa route dans la vie doit être armé pour la défense et pour l'attaque.

HEDWIGE.

Hélas ! aucun d'eux ne saura trouver son repos à la maison.

TELL.

Je ne le sais pas non plus, mère. La nature ne m'a pas fait pour être berger : il faut que, sans relâche, je poursuive un but fugitif. Je ne jouis vraiment de la vie qu'en en faisant chaque jour de nouveau la conquête.

HEDWIGE.

Et tu ne penses pas à l'anxiété de la mère de famille, qui cependant se désole, en t'attendant. Car ce que nos gens se racontent de vos courses aventureuses me remplit d'horreur. Tu ne me quittes jamais que mon cœur ne tremble à l'idée de ne plus te voir revenir. Je te vois égaré dans nos montagnes sauvages et glacées, risquer d'un rocher à l'autre le saut périlleux ; je vois le chamois, bondissant en arrière, t'entraîner avec lui dans l'abîme ; une avalanche qui t'ensevelit ; le glacier trompeur qui rompt sous tes pas, et tu tombes, enterré tout vivant, dans l'affreux précipice.... Ah ! la mort, sous mille formes diverses, est toujours là pour saisir le téméraire chasseur des Alpes. C'est un malheureux métier que celui qui vous fait sans cesse côtoyer les abîmes, au péril de la vie.

TELL.

Celui qui a des sens vifs et sains, à qui rien n'échappe, qui se fie en Dieu et dans sa souplesse et sa vigueur, celui-là se tire aisément de tout risque, de tout besoin ; la montagne ne fait pas peur à qui y est né. (*Il a fini son travail, et dépose son outil.*) Maintenant la porte, je pense, tiendra longtemps. Avec une hache chez soi on se passe du charpentier. (*Il prend son chapeau.*)

HEDWIGE.

Où vas-tu ?

TELL.

A Altorf, chez ton père.

HEDWIGE.

Mais n'as-tu aucun projet périlleux ? Avoue-le-moi.

TELL.

D'où te vient cette idée, femme ?

HEDWIGE.

Il se trama quelque chose contre les baillis.... Il y a eu une assemblée au Rütli, je le sais, et tu es aussi de la ligue.

TELL.

Je n'étais pas présent à la réunion.... mais je ne me déroberai pas au pays s'il m'appelle.

HEDWIGE.

Ils te placeront là où sera le danger. Le plus difficile sera, comme toujours, ton partage.

TELL.

Chacun est taxé selon ses moyens.

HEDWIGE.

Tu as encore, pendant la tempête, fait franchir le lac à l'homme d'Unterwald.... C'est un miracle que vous ayez pu échapper.... Ne pensais-tu donc pas du tout à tes enfants, à ta femme?

TELL.

Chère femme, je pensais à vous : c'est pour cela que j'ai conservé un père à ses enfants.

HEDWIGE.

Naviguer sur le lac en fureur! cela ne s'appelle pas se fier en Dieu, c'est tenter Dieu.

TELL.

Qui réfléchit trop n'agit guère.

HEDWIGE.

Oui, tu es bon et secourable; tu rends service à tous, et, quand tu seras toi-même dans le besoin, personne ne t'aidera.

TELL.

Que Dieu me préserve d'avoir besoin d'assistance! (*Il prend son arbalète et ses flèches.*)

HEDWIGE.

Que veux-tu faire de ton arbalète? Laisse-la ici.

TELL.

Mon bras me fait défaut quand mon arme me manque. (*Les Enfants reviennent.*)

WALTHER.

Père, où vas-tu?

TELL.

A Altorf, mon enfant, chez grand-papa.... Veux-tu venir avec moi?

WALTHER.

Oui, certainement, je le veux.

HEDWIGE.

Le bailli y est en ce moment. Ne va pas à Altorf.

TELL.

Il en doit partir aujourd'hui même.

HEDWIGE.

Eh bien! laisse-le d'abord partir. Ne le fais pas penser à toi : tu sais, il nous en veut.

TELL.

Son mauvais vouloir ne me fera pas grand mal, je l'espère. J'agis en honnête homme et ne crains aucun ennemi.

HEDWIGE.

Ce sont précisément les honnêtes gens qu'il hait le plus.

TELL.

Parce qu'il ne peut pas les atteindre.... Pour moi, le chevalier me laissera, je pense, en paix.

HEDWIGE.

Vraiment, tu sais cela?

TELL.

J'étais allé chasser, il n'y a pas longtemps, dans les fonds sauvages du Schächenthal, loin de toute trace humaine, et je suivais, seul, un sentier taillé dans le roc, où il n'y avait pas moyen de s'éviter en cas de rencontre; car d'en haut descendait à pic une muraille de rocher, et au-dessous le Schächen mugissait avec un bruit terrible. (*Les Enfants se pressent contre leur père à droite et à gauche, et lèvent les yeux vers lui avec une vive curiosité.*) Tout à coup je vis le bailli venir en sens contraire par le même sentier; il était là seul avec moi, qui étais seul aussi : homme à homme, et près de nous l'abîme. Quand Sa Seigneurie m'aperçut et me reconnut, moi qu'il avait puni sévèrement pour une cause légère, peu de temps auparavant, quand il me vit marcher à sa rencontre avec ma bonne arme, il pâlit, les genoux lui manquèrent, et je vis le moment où il allait s'affaîsser contre le rocher.... Alors j'eus pitié de lui, je m'avançai modestement, et lui dis :

« C'est moi, seigneur bailli; » mais sa bouche ne put proférer une seule parole.... il se contenta de me faire signe en silence de passer mon chemin. Je m'en allai et lui envoyai sa suite.

HEDWIGE.

Il a tremblé à tes yeux.... malheur à toi ! Il ne te pardonnera jamais de l'avoir vu faible.

TELL.

Aussi je l'évite, et lui ne me cherchera pas.

HEDWIGE.

Pour aujourd'hui seulement, tiens-toi à l'écart. Va plutôt chasser.

TELL.

Quelle idée as-tu là ?

HEDWIGE.

Je suis inquiète. N'y va pas.

TELL.

Comment peux-tu te tourmenter ainsi sans motif ?

HEDWIGE.

Pour cela même, parce que je tremble sans motif.... Tell, demeure ici.

TELL.

Chère femme, j'ai promis de venir.

HEDWIGE.

S'il le faut, va.... mais laisse-moi l'enfant.

WALTHER.

Non, chère maman, je vais avec mon père.

HEDWIGE.

Walther, tu veux quitter ta mère ?

WALTHER.

Je te rapporterai quelque jolie chose de chez grand-papa. (*Il sort avec son père.*)

GUILLAUME.

Mère, je reste avec toi.

HEDWIGE l'embrasse.

Oui, tu es mon enfant chéri ; tu me restes seul. (*Elle va à la porte de la cour, et les suit longtemps des yeux pendant qu'ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Un site sauvage, clos et boisé. — Des cascades se précipitent des rochers.

BERTHA, *en habit de chasse; presque aussitôt après*, RUDENZ.

BERTHA.

Il me suit. Enfin je pourrai m'expliquer.

RUDENZ *entre précipitamment*.

Enfin, madame, je vous trouve seule. Des rochers à pic nous enferment de toutes parts; dans cette solitude, je ne crains aucun témoin; je pourrai soulager mon cœur de ce long silence....

BERTHA.

Êtes-vous sûr que la chasse ne vous suit pas?

RUDENZ.

La chasse s'est éloignée dans cette direction.... Maintenant ou jamais! Il faut que je saisisse ce moment précieux.... il faut que je voie mon sort décidé, quand cela devrait à jamais me séparer de vous.... Oh! n'armez pas vos regards bienveillants de cette sombre rigueur.... Qui suis-je, pour élever jusqu'à vous mes vœux téméraires? La gloire n'a pas encore publié mon nom; je ne puis me mettre sur le même rang que ces chevaliers brillants et illustrés par la victoire, qui vous courtisent. Je n'ai rien, que mon cœur plein d'amour et de foi....

BERTHA, *sérieuse et sévère*.

Osez-vous parler d'amour et de foi, vous qui êtes infidèle à vos premiers devoirs? (*Rudenz recule.*) Un esclave de l'Autriche, qui se vend à l'étranger, à l'oppresseur de son peuple!

RUDENZ.

Est-ce bien de vous, madame, que j'entends ce reproche? Qui donc cherché-je dans ce parti, si ce n'est vous?

BERTHA.

Moi, vous croyez me trouver dans le parti de la trahison? J'aimerais mieux donner ma main à Gessler lui-même, à l'oppresseur, qu'au fils dénaturé de la Suisse qui peut se décider à être son instrument.

RUDENZ.

O Dieu ! que me faut-il entendre ?

BERTHA.

Eh quoi ? L'honnête homme a-t-il rien de plus cher que les siens ? Est-il de plus beaux devoirs pour un noble cœur que d'être le défenseur de l'innocence, de protéger les droits des opprimés ?... Le cœur me saigne pour votre peuple, je souffre avec lui, car je suis forcée de l'aimer : il est si modeste et pourtant plein de force ; tout mon cœur m'attire vers lui ; j'apprends chaque jour à l'estimer davantage. Mais vous, que la naissance et votre devoir de chevalier faisaient son protecteur naturel, et qui l'abandonnez, qui passez sans foi à l'ennemi et forgez des chaînes pour votre pays : c'est vous qui m'offensez et m'affligez ; je suis obligée de contraindre mon cœur, pour ne pas vous haïr.

RUDENZ.

Mais que veux-je autre chose que le bien de mon peuple ? que lui assurer sous le sceptre puissant de l'Autriche une paix....

BERTHA.

C'est l'esclavage que vous voulez lui assurer. Vous voulez chasser la liberté du dernier rempart qui lui reste encore sur la terre. Le peuple entend mieux son bonheur ; aucune apparence n'égare son instinct infailible ; mais vous, ils vous ont pris dans leurs filets....

RUDENZ.

Bertha, vous me haïssez, vous me méprisez !

BERTHA.

Mieux vaudrait pour moi que je le fisse.... Mais voir méprisé et digne de l'être celui qu'on voudrait pouvoir aimer....

RUDENZ.

Bertha ! Bertha ! vous me montrez le bonheur suprême du ciel et me précipitez, dans le même instant, au fond de l'abîme.

BERTHA.

Non, non ! les sentiments généreux ne sont pas entièrement étouffés en vous ; ils ne sont qu'assoupis, je veux les réveiller. Vous êtes obligée de vous faire violence pour détruire la vertu que vous avez reçue avec le sang ; mais, grâce à Dieu, elle est

plus forte que vous, et, malgré vous-même, vous êtes bon et noble.

RUDENZ.

Vous croyez en moi? Oh! Bertha, par votre amour, il n'est rien que je ne puisse être et devenir.

BERTHA.

Soyez ce à quoi vous destine votre généreuse nature. Restez au poste où elle vous a placé. Soyez du parti de votre peuple et de votre pays, et combattez pour vos droits sacrés.

RUDENZ.

Malheur à moi! Comment puis-je vous conquérir, vous posséder, si je résiste au pouvoir de l'empereur? La puissante volonté de vos parents ne dispose-t-elle pas tyranniquement de votre main?

BERTHA.

Mes biens sont situés dans les cantons de la forêt, et si le Suisse est libre, je le suis aussi.

RUDENZ.

Bertha, quelle perspective vous m'ouvrez!

BERTHA.

N'espérez pas me conquérir par la faveur de l'Autriche. Ils étendent la main vers mon héritage; ils veulent le joindre à leur grand patrimoine. Cette soif d'agrandissement qui veut dévorer votre liberté menace aussi la mienne.... O mon ami, je suis destinée à être une victime, peut-être à récompenser quelque favori.... On veut m'entraîner loin d'ici à cette cour impériale où séjournent la fausseté et les intrigues. Là m'attendent les chaînes d'un hymen odieux. L'amour seul.... le vôtre, peut me sauver.

RUDENZ.

Vous pourriez vous décider à vivre ici, à être à moi dans ma patrie? O Bertha, quand j'aspirais à un plus grand théâtre, que faisais-je autre chose que tendre à vous? C'était vous seule que je cherchais sur le chemin de la gloire, et toute mon ambition n'était que mon amour. Pouvez-vous vous enfermer avec moi dans cette vallée paisible et renoncer aux splendeurs de la terre, oh! alors le but de mes efforts est atteint. Que le torrent fougueux de ce monde agité vienne battre ces montagnes, notre sûr

rempart! Je n'aurai plus de désirs à égarer dans les lointains espaces de la vie!... Oui, que ces rochers alors étendent autour de nous leur barrière impénétrable, et que cette bienheureuse vallée close ne s'ouvre et ne s'éclaire que pour nous laisser voir le ciel!

BERTHA.

Maintenant te voilà tout à fait tel que te rêvaient les pressentiments de mon cœur! Ma croyance ne m'a pas trompée.

RUDENZ.

Loin de moi, vaine illusion qui m'avais séduit! Je trouverai le bonheur dans ma patrie. Ici, où mon enfance s'est gaiement épanouie, où mille traces de joie m'entourent, où toutes les sources, tous les arbres vivent pour moi, c'est ici, dans ma patrie, que tu veux m'appartenir! Oh! oui, je l'ai toujours aimée; elle m'eût manqué dans tous les bonheurs de ce monde.

BERTHA.

Où trouver l'île fortunée, si elle n'est pas ici, dans le pays de l'innocence, ici où demeure, comme chez elle, l'antique bonne foi, où la fausseté n'a pas encore pénétré? Ici nulle envie ne troublera la source de notre bonheur, et nos heures s'écouleront éternellement sereines.... Ici je te vois déjà, ayant toute ta valeur, la vraie valeur de l'homme, le premier entre des hommes libres, des égaux, honoré par de purs et libres hommages, grand comme un roi l'est par son influence dans ses États.

RUDENZ.

Ici je te vois, couronne de toutes les femmes, dans la charmante activité de ton sexe, me créer un paradis dans ma maison, et, comme le printemps répand ses fleurs, parer ma vie de ta grâce aimable, et tout animer, tout enchanter autour de toi.

BERTHA.

Vois, mon ami, pourquoi je m'attristais quand je te voyais détruire toi-même ce souverain bonheur de la vie.... Malheur à moi! Que deviendrais-je s'il me fallait suivre l'orgueilleux chevalier, l'oppresseur du pays, dans son château sombre? Ici il n'y a point de château, pas de murs qui me séparent d'un peuple que je puis rendre heureux.

RUDENZ.

Mais comment me sauver?... comment dénouer ces liens ou je me suis follement engagé moi-même ?

BERTHA.

Romps-les avec une mâle résolution. Quoi qu'il en puisse advenir.... range-toi du parti de ton peuple. C'est la place où tu es né. (*On entend des cors de chasse dans le lointain.*) La chasse approche.... pars, il faut nous séparer.... Combats pour la patrie, c'est combattre pour ton amour. Il n'y a qu'un ennemi, devant qui nous tremblons tous; qu'une liberté, qui nous rendra tous libres. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une prairie près d'Altorf. — Sur le devant, des arbres; au fond, le chapeau sur une perche. La vue est bornée par le Bannberg, que domine une chaîne couverte de neige.

FRIESSHARDT et LEUTHOLD montent la garde.

FRIESSHARDT.

C'est en vain que nous veillons. Personne ne veut approcher ni faire sa révérence au chapeau. Pourtant c'était ici d'ordinaire comme une foire; à présent toute la prairie est comme déserte, depuis que cet épouvantail est suspendu au bout de la perche.

LEUTHOLD.

Il n'y a que de la canaille qui se laisse voir et vienne agiter ici, pour nous narguer, des bonnets déguenillés; mais tous les honnêtes gens aiment mieux allonger leur chemin, en faisant le tour de la moitié du bourg, que de courber le dos devant le chapeau.

FRIESSHARDT.

Il faut qu'ils passent sur cette place quand ils sortent de la maison commune, à midi. Je croyais déjà faire une bonne capture, car aucun ne songeait à saluer le chapeau; mais voilà le curé Rösselmann qui s'en aperçoit.... il venait précisément de chez un malade.... et qui se place, avec le saint sacrement, juste au pied de la perche.... Le sacristain nécessa-

agite sa sonnette; tous tombent à genoux, moi avec eux, et saluent l'ostensoir, mais non le chapeau.

LEUTHOLD.

Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes comme au pilori devant ce chapeau. C'est pourtant une honte pour un retre de faire faction devant un chapeau vide, et tout honnête gaillard doit nous mépriser.... Faire la révérence à un chapeau, c'est, convenons-en, une folle ordonnance.

FRIESSHARDT.

Pourquoi? Parce que le chapeau est vide et creux? Tu te courbes bien devant maint crâne non moins vide.

HILDEGARDE, MATHILDE, ÉLISABETH *viennent avec leurs enfants et se placent autour de la perche.*

LEUTHOLD.

Et tu es un coquin si empressé! Tu mettrais volontiers de braves gens dans la peine! Passe devant le chapeau qui voudra; je ferme les yeux et ne regarde pas.

MATHILDE.

Le bailli est pendu là-haut.... Montrez du respect, petits drôles.

ÉLISABETH.

Plût à Dieu qu'il s'en allât et nous laissât son chapeau! Les choses n'en iraient pas plus mal dans le pays.

FRIESSHARDT *les disperse.*

Vidons la place, maudit troupeau de femmes. Qu'a-t-on affaire de vous? Envoyez vos maris, si l'envie les prend de braver la consigne. (*Les Femmes s'en vont.*)

TELL *s'avance avec son arbalète, menant son enfant par la main; ils passent devant le chapeau sans y faire attention, pour venir sur le devant.*

WALTHER *montre le Bannberg.*

Père, est-il vrai que sur cette montagne les artres saignent, quand on les frappe avec la hache?

TELL.

Qui dit cela, mon garçon ?

WALTHER.

C'est le maître berger qui le raconte.... Ces arbres, dit-il, sont là par un charme, et la main de qui les blesse sort de la fosse après la mort.

TELL.

Ces arbres sont là par un charme, c'est la vérité.... Vois-tu là-haut les sommets des montagnes, ces pointes blanches qui se perdent dans le ciel ?

WALTHER.

Ce sont les glaciers qui grondent, la nuit, comme le tonnerre, et d'où se précipitent les avalanches croulantes.

TELL.

C'est cela, et les avalanches auraient depuis longtemps englouti sous leur masse le bourg d'Altorf, si la forêt de là-haut n'était comme une garde avancée qui les arrête.

WALTHER, *après un instant de réflexion.*

Père, y a-t-il des pays sans montagnes ?

TELL.

Quand on descend de nos hauteurs et qu'on va toujours plus bas en suivant les fleuves, on arrive dans une grande contrée, unie, où les eaux des montagnes n'écument plus avec fracas, où les rivières ont un cours lent et paisible. Là, vers tous les points du ciel, rien n'arrête la vue ; là le blé pousse dans de longues et belles plaines, et le pays a l'aspect d'un jardin.

WALTHER.

Eh ! pourquoi, père, ne descendons-nous pas bien vite dans ce beau pays, au lieu de nous tourmenter ici et de nous donner tant de mal ?

TELL.

Ce pays est beau et bon comme le ciel, mais ceux qui le cultivent ne jouissent pas des moissons qu'ils sèment.

WALTHER.

Ne demeurent-ils pas, libres comme toi, sur leur propre héritage ?

TELL.

La terre appartient à l'évêque et au roi.

WALTHER.

Mais ils peuvent chasser librement dans les forêts ?

TELL.

Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER.

Mais ils peuvent pêcher librement dans le fleuve ?

TELL.

Le fleuve, la mer, le sel appartiennent au roi.

WALTHER.

Qui est donc ce roi que tous craignent ?

TELL.

C'est l'homme qui seul les protège et les nourrit.

WALTHER.

Ne peuvent-ils pas se protéger bravement eux-mêmes ?

TELL.

Là le voisin n'ose se fier à son voisin.

WALTHER.

Père, je me sens à l'étroit dans ce vaste pays ; j'aime mieux demeurer ici sous les avalanches.

TELL.

Oui, il vaut mieux, enfant, avoir derrière soi les glaciers que les hommes méchants. (*Ils veulent passer.*)

WALTHER.

Eh ! père, vois donc le chapeau sur la perche.

TELL.

Que nous importe le chapeau ? Viens, marchons. (*Comme il veut s'éloigner, Friesshardt marche sur lui, la pique en avant.*)

FRIESSHARDT.

Au nom de l'empereur, halte, arrêtez !

TELL saisit la pique.

Que voulez-vous ? Pourquoi m'arrêtez-vous ?

FRIESSHARDT.

Vous avez violé l'ordonnance, il faut nous suivre.

LEUTHOLD.

Vous n'avez pas fait la révérence au chapeau.

TELL.

Ami, laisse-moi aller.

FRIESSHARDT.

Marche, marche, en prison !

WALTHER.

Mon père en prison ! Au secours ! au secours ! (*Il appelle, tourné vers la scène.*) Ici, hommes d'Altorf ! à l'aide, braves gens ! Violence ! violence ! ils l'emmènent prisonnier.

RÖSSELMANN, le curé, et PETERMANN, le sacristain, arrivent avec trois autres hommes.

LE SACRISTAIN.

Qu'y a-t-il ?

RÖSSELMANN.

Pourquoi mets-tu la main sur cet homme ?

FRIESSHARDT.

C'est un ennemi de l'empereur, un traître.

TELL le saisit violemment.

Un traître, moi !

RÖSSELMANN.

Ami, tu te trompes. C'est Tell, un homme d'honneur, un bon citoyen.

WALTHER aperçoit WALTHER FÜRST et court au-devant de lui.

A l'aide, grand-père ! On fait violence à mon père.

FRIESSHARDT.

En prison, marche !

WALTHER FÜRST, accourant.

Je suis sa caution, arrêtez.... Au nom de Dieu, Tell, qu'est-il arrivé ?

MELCHTHAL et STAUFFACHER viennent.

FRIESSHARDT.

Il méprise la souveraine puissance du bailli, et ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER.

Tell aurait fait cela ?

MELCHTHAL.

Tu mens, drôle.

LEUTHOLD.

Il n'a pas salué le chapeau.

WALTHER FÜRST.

Et pour cela il faut qu'il aille en prison ? Ami, accepte ma caution et laisse-le libre.

FRIESSHARDT.

Garde ta caution pour toi et pour ta personne. Nous remplissons notre devoir. Allons, en avant....

MELCHTHAL, *aux Suisses.*

C'est une violence criante. Souffrirons-nous qu'on l'emmené ainsi impudemment à nos yeux ?

LE SACRISTAIN.

Nous sommes les plus forts. Amis, ne le souffrez pas. Les autres nous soutiendront.

FRIESSHARDT.

Qui ose s'opposer à l'ordre du bailli ?

TROIS AUTRES MONTAGNARDS, *accourant.*

Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il ? Terrassez-les.

HILDEGARDE, ÉLISABETH et MATHILDE *reviennent.*

TELL.

Je m'aiderai bien moi-même. Allez, braves gens ! Croyez-vous que, si je voulais employer la force, j'aurais peur de leurs hallebardes ?

MELCHTHAL, *à Friesshardt.*

Ose l'emmener du milieu de nous !

WALTHER FÜRST et STAUFFACHER.

Du calme ! De la patience !

FRIESSHARDT *crie.*

Révolte et sédition ! (*On entend des cors de chasse.*)

LES FEMMES.

Voici le bailli.

FRIESSHARDT *élève la voix.*

Émeute ! Révolte !

STAUFFACHER.

Crie à en crever, coquin !

RÖSSELMANN et MELCHTHAL.

Veux-tu te taire ?

FRIESSHARDT *crie encore plus haut.*

Au secours ! Aide aux agents de la loi !

WALTHER FÜRST.

Voilà le bailli ! Malheur à nous ! Qu'est-ce que cela va devenir ?

GESSLER, *à cheval, le faucon sur le poing* ; RODOLPHE LE HARRAS, BERTHA et RUDENZ ; *nombreuse escorte de Valets d'armes, qui forment un cercle de piques tout autour de la scène.*

RODOLPHE LE HARRAS.

Place, place au bailli !

GESSLER.

Dispersez-les ! Pourquoi ce concours de peuple ? Qui appelle au secours ? (*Silence général.*) Qui était-ce ? Je veux le savoir. (*A Friesshardt.*) Toi, avance ! Qui es-tu ? et pourquoi tiens-tu cet homme ? (*Il donne le faucon à un Serviteur.*)

FRIESSHARDT.

Redouté seigneur, je suis ton homme d'armes, et j'ai été dûment placé en sentinelle auprès du chapeau. J'ai saisi cet homme en flagrant délit, comme il lui refusait son hommage. Je voulais l'arrêter, selon tes ordres, et le peuple veut me l'arracher de force.

GESSLER, *après une pause.*

Méprises-tu ton empereur, Tell, et moi, qui commande ici à sa place, au point de refuser le salut à ce chapeau que j'ai fait suspendre ici pour éprouver l'obéissance ? Tu as trahi tes mauvais sentiments.

TELL.

Pardonnez-moi, mon bon seigneur. C'est arrivé par inadvertance et non par mépris de vos ordres. Si j'étais circonspect, je ne m'appellerais pas Tell. Je vous demande grâce, cela n'arrivera plus.

GESSLER, *après un moment de silence.*

Tu es passé maître au tir de l'arbalète, Tell : on dit que tu défies tous les archers.

WALTHER.

Et cela doit être vrai, seigneur. Mon père vous atteint une pomme sur l'arbre à cent pas.

GESSLER.

Est-ce là ton fils, Tell ?

TELL.

Oui, mon bon seigneur.

GESSLER.

As-tu d'autres enfants ?

TELL.

J'ai deux garçons, seigneur.

GESSLER.

Et quel est celui que tu aimes le mieux ?

TELL.

Monseigneur, tous les deux sont également mes enfants chéris.

GESSLER.

Eh bien, Tell ! puisque tu atteins une pomme à cent pas, il faudra que tu me donnes la preuve de ton adresse.... Prends ton arbalète.... justement tu l'as à la main.... et apprête-toi à tirer une pomme sur la tête de ton fils.... Mais, je te le conseille, vise bien, afin d'atteindre la pomme du premier coup ; car, si tu la manques, c'est fait de ta vie. (*Tous donnent des signes d'effroi.*)

TELL.

Seigneur.... quelle chose horrible prétendez-vous de moi?... Vous voulez que, sur la tête de mon enfant.... Mais non, non, mon bon seigneur, cela ne peut pas vous venir à l'esprit.... Que le bon Dieu nous en préserve!... Vous ne pouvez demander cela sérieusement d'un père.

GESSLER.

Tu tireras la pomme sur la tête de l'enfant ... Je le demande, je le veux.

TELL.

Que je vise avec mon arbalète la tête chérie de mon propre enfant.... Je mourrai plutôt.

GESSLER.

Tu tireras ou tu mourras avec ton fils.

TELL.

Que je devienne le meurtrier de mon enfant ! Seigneur, vous n'avez pas d'enfants.. . vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

GESSLER.

Eh! Tell, te voilà tout à coup bien prudent. On me disait que tu étais un rêveur, et que tu t'écartais de la manière d'agir des autres hommes. Tu aimes l'extraordinaire.... voilà pourquoi j'ai imaginé tout exprès pour toi ce coup hasardeux. Un autre sans doute hésiterait.... mais toi, tu vas fermer les yeux et tenter vaillamment l'aventure.

BERTHA.

Ne plaisantez pas, seigneur, avec ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous.... Ils sont si peu habitués à vous entendre badiner.

GESSLER.

Qui vous dit que je plaisante? (*Il porte la main à une branche d'arbre qui pend au-dessus de sa tête.*) Voici la pomme. Faites place.... Qu'il prenne sa distance, selon l'usage.... Je lui donne quatre-vingts pas.... ni plus, ni moins.... Il s'est vanté d'atteindre son homme à cent pas.... Maintenant, archer, touche et ne manque pas le but!

RODOLPHE LE HARRAS.

Dieu! cela devient sérieux. Enfant, tombe à genoux, il y va de la vie, et demande grâce au bailli.

WALTHER FÜRST, *à part, à Melchthal, qui a peine à contenir son impatience.*

Contenez-vous, je vous en supplie; demeurez calme.

BERTHA, *au Bailli.*

N'allez pas au delà, seigneur! Il est inhumain de jouer ainsi avec les angoisses d'un père. Quand ce pauvre homme, par sa légère faute, aurait mérité de perdre la vie, n'a-t-il pas déjà, grand Dieu! souffert dix fois la mort? Renvoyez-le, sans lui faire de mal, dans sa cabane. Il a appris à vous connaître; c'est une heure qu'il n'oubliera jamais, ni lui, ni les enfants de ses enfants.

GESSLER.

Formez la haie.... Allons! que tardes-tu? Tu as encouru la mort; je puis te faire périr, et, vois, j'ai la clémence de remettre ton sort entre tes mains habiles et exercées. Celui qu'on fait maître de son destin ne peut se plaindre de la rigueur de la sentence. Tu te vantes de la sûreté de ton coup d'œil : eh bien!

tireur, il s'agit ici de nous montrer ton art. Le but est digne de toi, et le prix est grand. Toucher le noir dans la cible, un autre le peut aussi; mais, pour moi, le vrai maître, c'est celui qui partout est sûr de son art, et dont le cœur n'a point d'action ni sur l'œil ni sur la main.

WALTHER FÜRST *se jette à ses pieds.*

Seigneur bailli, nous reconnaissons votre puissance; mais faites grâce au lieu de justice; prenez la moitié de mon avoir, prenez-le tout; seulement épargnez une telle horreur à un père.

WALTHER TELL.

Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce méchant homme. Dites où je dois me placer. Je n'ai pas peur. Mon père atteint l'oiseau dans son vol; il ne frappera pas, au lieu du but, le cœur de son enfant.

STAUFFACHER.

Seigneur bailli, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

RÖSSELMANN.

Oh! songez qu'il y a un Dieu dans le ciel à qui vous rendrez compte de vos actions.

GESSLER, *montrant l'Enfant.*

Qu'on le lie à ce tilleul!

WALTHER TELL.

Me lier! non, je ne veux pas être lié. Je me tiendrai tranquille comme un agneau, je ne soufflerai même pas. Si vous me liez, je ne le pourrai pas; je me débattrai contre mes liens.

RODOLPHE LE HARRAS.

Laisse-toi seulement bander les yeux, mon enfant.

WALTHER.

Pourquoi les yeux? Pensez-vous que j'aie peur d'une flèche qui part de la main de mon père? Je l'attendrai bravement et sans sourciller.... Courage, mon père, montre-lui que tu es un archer. Il ne le croit pas et pense nous perdre.... Au grand dépit de ce méchant, tire et atteins. (*Il va au tilleul, on lui place la pomme sur la tête.*)

MELCHTHAL, *aux Montagnards.*

Quoi? Ce crime doit-il s'accomplir sous nos yeux? Pourquoi donc avons-nous juré?

STAUFFACHER.

Nous ne pouvons rien. Nous n'avons pas d'armes, et vous voyez la forêt de lances qui nous entoure.

MELCHTHAL.

Oh! si nous avions sur-le-champ accompli notre dessein! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard!

GESSLER, à Tell.

A l'œuvre! Ce n'est pas en vain que l'on porte des armes. Il est dangereux de manier un instrument de mort, et la flèche revient frapper celui qui la tire. Ce droit orgueilleux que le paysan s'arroe offense le souverain seigneur du pays. Personne ne doit être armé que celui qui commande. S'il vous plait de manier la flèche et l'arc, eh bien! c'est moi qui vous marquerai le but.

TELL tend son arbalète et y place la flèche.

Ouvrez la haie! place!

STAUFFACHER.

Quoi, Tell? vous voudriez.... Non, jamais.... Vous frissonnez.... Votre main tremble, vos genoux chancellent.

TELL laisse tomber l'arbalète.

J'ai un nuage devant les yeux.

LES FEMMES.

Dieu du ciel!

TELL, au Bailli.

Faites-moi grâce de ce coup. Voici mon cœur! (*Il découvre vivement sa poitrine.*) Appelez vos soldats, et tuez-moi sur la place.

GESSLER.

Je ne veux pas de ta vie, je veux que tu tires.... Eh! tu peux tout, Tell; rien n'est au-dessus de tes forces. Tu manies la rame aussi bien que l'arc; nulle tempête ne t'effraye, quand il y a une vie à sauver. Maintenant, libérateur, sauve-toi toi-même, puisque tu sauves tous les autres. (*Tell est en proie à une lutte terrible. Ses mains s'agitent convulsivement; ses yeux roulent dans leur orbite et se dirigent tantôt sur le Bailli, tantôt vers le ciel.... Tout à coup, il porte la main à son carquois, en tire une seconde flèche, et la cache dans son pourpoint. Le Bailli remarque tous ces mouvements.*)

WALTHER TELL, sous le tilleul.

Père, tire! Je n'ai pas peur.

TELL.

Il le faut. (*Il se domine par un puissant effort et couche en joue.*)

RUDENZ s'avance. *Il a été, pendant tout ce temps, dans un état de violente excitation, ne se contenant qu'à grand'peine.*

Seigneur bailli, vous ne pousserez pas la chose plus loin. Non, vous ne le ferez pas.... Ce n'était qu'une épreuve.... Vous êtes arrivé à vos fins.... La rigueur, poussée au delà des bornes, manque le but que la sagesse lui fixe, et l'arc, par trop tendu, éclate et se brise.

GESSLER.

Vous attendrez pour parler qu'on vous interpelle.

RUDENZ.

Je veux parler. J'en ai le droit. L'honneur du roi m'est sacré; mais l'autorité exercée de la sorte ne peut enfanter que la haine. Ce n'est pas là la volonté du roi.... je puis bien l'affirmer.... Mon peuple ne mérite pas une telle cruauté; vous n'avez pas de pouvoirs pour cela....

GESSLER.

Ah! vous vous enhardissez!

RUDENZ.

Je me suis tu sur tous les actes excessifs dont j'ai été témoin; je me suis fait volontairement aveugle. Mon cœur qui se soulevait et débordait, je l'ai refoulé dans mon sein. Mais me taire plus longtemps, ce serait trahir à la fois ma patrie et l'empereur.

BERTHA se jette entre lui et le Bailli.

O Dieu! vous irritez encore plus ce furieux.

RUDENZ.

J'ai abandonné mon peuple, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature, pour m'attacher à vous.... Je croyais assurer le bien de tous en affermissant la puissance de l'empereur.... Le bandeau tombe de mes yeux. Je me vois, en frissonnant, conduit au bord d'un abîme.... Vous avez égaré mon libre jugement, séduit mon cœur loyal.... Avec la meilleure intention, je travaillais à la ruine de mon peuple.

GESSLER.

Téméraire, un tel langage à ton seigneur ?

RUDENZ.

L'empereur est mon seigneur, et non pas vous.... Je suis né libre comme vous ; je puis me mesurer avec vous pour tout ce qui fait le chevalier, et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que je révère, là même où on l'outrage, je vous jetterais ici le gant, et vous auriez à me rendre raison selon les lois de la chevalerie.... Oui, vous n'avez qu'à faire signe à vos hommes d'armes.... Je ne suis pas ici sans défense, comme ceux-ci.... (*Il montre le peuple.*) J'ai une épée, et, si quelqu'un m'approche....

STAUFFACHER crie.

La pomme est tombée. (*Pendant que tout le monde s'était tourné du côté de Rudenz et du Bailli, et que Bertha s'était jetée entre eux, Tell a fait partir la flèche.*)

RÖSELMANN.

L'enfant vit.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

La flèche a frappé la pomme. (*Walther Fürst chancelle et menace de tomber ; Bertha le soutient.*)

GESSLER, étonné.

Il a tiré ? Comment ? L'enragé !

BERTHA.

L'enfant vit. Revenez à vous, bon père.

WALTHER TELL accourt avec la pomme.

Père, voici la pomme.... Je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant.

TELL était resté le corps penché en avant, comme s'il voulait suivre la flèche.... L'arbalète échappe de sa main.... Quand il voit venir son fils, il s'élance au-devant de lui les bras étendus, le soulève et le presse ardemment sur son cœur. Dans cette posture, ses forces l'abandonnent et il s'affaisse sur lui-même. Tous se montrent émus.

BERTHA.

Oh ! bonté du ciel !

WALTER FÜRST, au père et au fils.

Enfants ! mes enfants !

STAUFFACHER.

Dieu soit loué !

LEUTHOLD.

C'est là un coup ! On en parlera encore dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE LE HARRAS.

On dira l'histoire de l'archer Tell aussi longtemps que les montagnes reposeront sur leur base. (*Il présente la pomme au Bailli.*)

GESSLER.

Par le ciel ! la pomme est traversée par le milieu. C'est un coup de maître, il faut lui rendre justice.

RÖSSELMANN.

Oui, le coup est beau ; mais malheur à celui qui l'a poussé à tenter Dieu !

STAUFFACHER.

Revenez à vous, Tell ; levez-vous : vous vous êtes racheté vaillamment, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

RÖSSELMANN.

Venez, venez et ramenez l'enfant à sa mère. (*Ils veulent l'em-mener.*)

GESSLER.

Tell, écoute.

TELL *revient.*

Qu'ordonnez-vous, Seigneur ?

GESSLER.

Tu as caché sur toi une seconde flèche.... Oui, oui, je l'ai bien vu.... Quelle était ton intention ?

TELL, *embarrassé.*

Seigneur, tel est l'usage des archers.

GESSLER.

Non, Tell, je ne me paye pas de cette réponse. Tu avais sans doute quelque autre idée. Dis-moi la vérité franchement, Tell, et rondement. Quoi que ce soit, ta vie est assurée, je te le promets. Pourquoi cette seconde flèche ?

TELL.

Eh bien, Seigneur, puisque vous m'avez promis la vie sauve, je vous dirai la vérité tout entière. (*Il tire la flèche de son pourpoint et fixe sur le Bailli un regard terrible.*) Le but de cette seconde flèche, c'eût été.... vous-même, si j'avais frappé

mon cher enfant; et vous.... croyez-moi, je ne vous aurais pas manqué.

GESSLER.

Bien, Tell, je t'ai assuré la vie, j'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai.... mais, puisque je connais tes mauvais sentiments, je vais, pour me préserver de tes flèches, te faire conduire et garder dans un lieu où ni lune ni soleil ne t'éclaireront jamais. Saisissez-le, gardes! Liez-le. (*Tell est lié.*)

STAUFFACHER.

Comment, Seigneur? Vous pourriez traiter de la sorte un homme sur qui la main de Dieu s'est manifestée si visiblement?

GESSLER.

Voyons si elle le délivrera deux fois.... Qu'on le mette sur ma barque; je le suis à l'instant : je veux le conduire moi-même à Küssnacht.

RÖSSELMANN.

Vous n'en avez pas le droit, l'empereur ne l'a pas. Cela est contraire à nos lettres de franchise.

GESSLER.

Où sont-elles? L'empereur les a-t-il confirmées? Il ne les a pas confirmées.... Il faut d'abord que vous méritiez cette faveur par votre obéissance. Vous êtes tous rebelles contre la juridiction de l'empereur et vous entretenez une révolte téméraire. Je vous connais tous.... je lis au fond de vos cœurs.... En voilà un que je prends aujourd'hui au milieu de vous, mais vous avez tous part à sa faute. Quiconque est sage apprenne à se taire et à obéir. (*Il s'éloigne. Bertha, Rudenz, Harras, et les hommes d'armes le suivent. Friesshardt et Leuthold restent.*)

WALTER FÜRST, dans une vive douleur.

C'en est fait! Il a résolu de me perdre avec toute ma famille.

STAUFFACHER, à Tell.

Oh! pourquoi a-t-il fallu que vous irritiez ce furieux?

TELL.

Se maîtrise qui aura senti ma douleur!

STAUFFACHER.

Oh! maintenant tout est perdu, tout! Avec vous, nous sommes tous enchaînés et liés.

LES PAYSANS *entourent Tell.*

Avec vous s'en va notre dernière espérance.

LEUTHOLD *s'approche.*

Tell, je vous plains, mais il faut que j'obéisse.

TELL.

Adieu!

WALTHER TELL, *se serrant contre lui avec une vive douleur.*

O mon père, mon père, mon cher père!

TELL *lève les mains au ciel.*

Ton père est là-haut. C'est lui qu'il faut implorer.

STAUFFACHER.

Tell, ne dirai-je rien à votre femme de votre part?

TELL *presse son fils avec tendresse sur son cœur.*

L'enfant est sain et sauf; et moi, Dieu m'aidera. (*Tell s'arrache vivement à ces adieux, et suit les hommes d'armes.*)



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

La rive orientale du lac des Quatre-Cantons. — La vue est bornée par les rochers escarpés, de forme étrange, qui sont à l'ouest. Le lac est agité, les vagues mugissent avec fracas, et à leur tumulte se mêlent des coups de tonnerre et des éclairs.

KUNZ DE GERSAU, UN PÊCHEUR *et* SON FILS.

KUNZ.

Je l'ai vu de mes yeux, vous pouvez m'en croire. Tout s'est passé comme je vous le disais.

LE PÊCHEUR.

Tell emmené prisonnier à Küssnacht, le plus brave homme du pays, le bras le plus vaillant, si un jour il fallait combattre pour la liberté!

KUNZ.

Le bailli l'emmène lui-même par delà le lac. Ils s'embarquaient juste au moment où je quittais la rive de Flüelen; mais il est possible que l'orage qui éclate en ce moment, et qui m'a forcé moi-même d'aborder ici en toute hâte, ait retardé leur départ.

LE PÊCHEUR.

Tell dans les fers, au pouvoir du bailli! Oh! croyez-moi, il l'entertera dans un cachot si profond qu'il ne reverra plus la lumière du jour; car il doit redouter la juste vengeance d'un homme libre, cruellement provoqué.

KUNZ.

On dit aussi que l'ancien landammann, le noble seigneur d'Attinghausen, est au lit de la mort.

LE PÊCHEUR.

Dans ce cas, notre dernière ancre de salut est brisée. C'était

le seul qui osât encore élever la voix pour soutenir les droits du peuple.

KUNZ.

La tempête augmente. Adieu! Je vais chercher un gîte dans le village, car on ne peut plus penser à partir par le lac aujourd'hui. (*Il s'en va.*)

LE PÊCHEUR.

Tell prisonnier et le baron mort! Lève ton front impudent, tyrannie, dépouille toute honte! La bouche de la vérité est muette, l'œil qui voyait encore est aveuglé, le bras qui devait nous sauver est enchaîné.

LE FILS DU PÊCHEUR.

Il grêle fort : venez dans la cabane, mon père; il ne fait pas bon rester ici en plein air.

LE PÊCHEUR.

Vents, déchaînez-vous! Éclairs, lancez tous vos feux! Crevez, nuages! et vous, torrents du ciel, tombez sur nous et noyez le pays! Détruisez dans leur germe les générations qui ne sont pas nées! Régnez en maîtres, éléments furieux! Que les ours reviennent, les loups de l'antique solitude! La contrée leur appartient. Qui voudra vivre ici sans la liberté?

LE FILS DU PÊCHEUR.

Entendez comme l'abîme gronde, comme le vent hurle! Jamais ce gouffre n'a été en proie à une telle rage!

LE PÊCHEUR.

Tirer sur la tête de son propre enfant! Jamais on n'a exigé d'un père rien de pareil. Et l'on s'étonne, après cela, que la nature se soulève et déchaîne sa fureur? Oh! je ne serai pas surpris, moi, si ces rochers se précipitent dans le lac, si ces aiguilles, ces tours de glace, qui jamais n'ont fondu depuis le jour de la création, descendent en eau de leurs hauts sommets, si les montagnes se brisent, si les antiques ravins croulent et se comblent et si un second déluge engloutit les demeures des vivants. (*On entend une cloche.*)

LE FILS DU PÊCHEUR.

Entendez-vous? Ils sonnent là-haut sur la montagne. Sans doute on a vu une barque en danger, et l'on sonne la cloche pour inviter à la prière. (*Il monte sur une hauteur.*)

LE PÊCHEUR.

Malheur au bateau qui est en route en ce moment et bercé dans ce terrible berceau! Ici pilote et gouvernail sont inutiles : l'orage est le maître, et la vie de l'homme est le jouet du vent et des flots.... Il n'y a, ni près, ni loin, aucune crique qui puisse lui offrir un sûr abri. Le roc inhospitalier, montant à pic, et sans prise, lui oppose une barrière infranchissable, et ne lui montre de toutes parts que ses durs flancs de pierre.

LE FILS DU PÊCHEUR, *étendant la main vers la gauche.*

Père, une barque! Elle vient de Flüelen.

LE PÊCHEUR.

Que Dieu soit en aide aux pauvres gens! Quand une fois l'ouragan s'est engouffré dans cette gorge où est le lac, il se démène en tous sens avec la rage de la bête féroce qui va heurter les barreaux de sa cage. C'est en vain qu'il se cherche, en hurlant, une issue, car tout autour il est arrêté par les murs de rochers, hauts comme le ciel, qui ferment cet étroit passage. *(Il monte sur la hauteur.)*

LE FILS DU PÊCHEUR.

Père, c'est la barque seigneuriale d'Uri : je la reconnais à son toit rouge et au drapeau.

LE PÊCHEUR.

Justice de Dieu! Oui, c'est lui-même, c'est le bailli qui navigue là.... Le voilà sur le lac, traînant avec lui son crime sur son bateau. Le bras du vengeur suprême l'a atteint sans délai ; il voit maintenant qu'il y a au-dessus de lui un maître plus fort. Ces vagues ne cèdent point à sa voix ; ces rochers ne courbent pas leurs cimes devant son chapeau.... Enfant, ne prie pas! n'arrête pas le bras du juge.

LE FILS DU PÊCHEUR.

Je ne prie pas pour le bailli.... Je prie pour Tell qui est avec lui sur la barque.

LE PÊCHEUR.

O déraison de l'élément aveugle! Faut-il que, pour atteindre un coupable, tu engloutisses la barque avec le pilote?

LE FILS DU PÊCHEUR.

Vois, vois, ils avaient heureusement passé le Buggisgrat, mais la violence du vent que le Teufelsmünster renvoie sur

eux, les rejette en arrière vers le grand Axenberg.... Je ne les vois plus.

LE PÊCHEUR.

C'est là qu'est le Hackmesser, où déjà plus d'un bateau s'est brisé. S'ils ne l'évitent pas par une habile manœuvre, ce roc qui plonge à pic dans le lac mettra leur barque en pièces.... Ils ont un bon pilote à bord : si quelqu'un pouvait les sauver, ce serait Tell; mais il a les bras et les mains liés.

GUILLAUME TELL, avec son arbalète. *(Il vient à grands pas, regarde avec surprise autour de lui et montre la plus vive agitation. Quand il est au milieu du théâtre, il se jette à genoux, étend les mains vers la terre, puis les lève au ciel.)*

LE FILS DU PÊCHEUR le remarque.

Vois, père, quel est cet homme qui est agenouillé là?

LE PÊCHEUR.

Il touche la terre avec ses mains et paraît comme hors de lui.

LE FILS DU PÊCHEUR vient en avant.

Mon père, que vois-je? Venez, père, regardez.

LE PÊCHEUR s'approche.

Qui est-ce?... Dieu du ciel! Quoi? Tell! Comment êtes-vous ici? Parlez.

LE FILS DU PÊCHEUR.

N'étiez-vous pas là-bas sur le bateau, prisonnier et lié?

LE PÊCHEUR.

Ne vous emmenait-on pas à Küssnacht?

TELL se lève.

Je suis délivré.

LE PÊCHEUR ET SON FILS.

Délivré! O miracle de Dieu!

LE FILS DU PÊCHEUR.

D'où venez-vous?

TELL.

Du bateau.

LE PÊCHEUR.

Quoi?

LE FILS DU PÊCHEUR, en même temps.

Où est le bailli?

TELL.

A la merci des flots.

LE PÊCHEUR.

Est-ce possible? Mais vous? Comment êtes-vous ici? Comment avez-vous échappé à vos chaînes et à la tempête?

TELL.

Par la grâce de la divine Providence.... Écoutez.

LE PÊCHEUR *et* SON FILS.

Oh! parlez, parlez!

TELL.

Savez-vous ce qui s'est passé à Altorf?

LE PÊCHEUR.

Je sais tout, parlez.

TELL.

Que le bailli m'avait fait saisir et enchaîner, qu'il voulait me conduire à son château, à Küssnacht?

LE PÊCHEUR.

Et qu'il s'est embarqué avec vous à Flüelen : nous savons tout. Dites comment vous avez échappé.

TELL.

J'étais couché dans la barque, fortement lié avec des cordes, sans défense, comme un homme perdu.... Je ne comptais plus revoir la riante lumière du soleil, ni le visage chéri de ma femme et de mes enfants, et je jetais un regard désespéré sur le désert des eaux....

LE PÊCHEUR.

O pauvre homme!

TELL.

C'est ainsi que nous naviguions, le bailli, Rodolphe le Haras, les gens de service, et moi. Mon carquois, avec mon arbalète, étaient sur l'arrière, à la pointe du bateau, près du gouvernail. Comme nous arrivions à cet angle qui est près du petit Axenberg, soudain, des gorges du Saint-Gothard, une tempête, par un arrêt de Dieu, se déchaîna, si horrible et si furieuse, que tous les rameurs perdirent courage et que chacun s'attendait à périr misérablement dans les flots. Alors j'entendis qu'un des serviteurs s'adressa au bailli et lui dit : « Vous voyez, seigneur, votre détresse et la nôtre. Nous sommes tous

à un pas de la mort.... Les bateliers, dans leur effroi, ne savent plus que faire, et d'ailleurs ils n'entendent pas bien la navigation.... Mais voilà Tell qui est un homme vigoureux et qui sait gouverner une barque. Si, dans notre péril, nous nous servions de lui? » Alors le bailli me dit : « Tell, si tu croyais pouvoir nous sauver de cet orage, je te débarrasserais volontiers de tes liens. — Oui, seigneur, lui répondis-je, avec l'aide de Dieu, mon bras, je l'espère, nous tirera de là. » Je fus ainsi délivré de mes chaînes, je me mis au gouvernail et je manœuvrai bravement. Cependant d'un regard oblique je m'assurais où était mon arme, et j'examinais attentivement le rivage pour y chercher quelque endroit propice où je pusse m'élancer. Ayant aperçu une roche aplatie qui s'avancait dans le lac....

LE PÊCHEUR.

Je connais l'endroit, c'est au pied du grand Axenberg, mais je ne crois pas qu'il soit possible.... tant elle est haute et abrupte.... de l'atteindre en sautant d'une barque.

TELL.

Je criai aux rameurs de redoubler d'efforts jusqu'à ce que nous fussions devant cette saillie plate. « Là, leur disais-je, le pire sera passé ».... Bientôt, à force de rames, nous arrivons à ce point; alors, invoquant le secours de Dieu, je pousse, en appuyant de tout mon pouvoir, l'arrière de la barque contre la paroi du rocher; puis, saisissant mon arme à la hâte, je m'élance et arrive d'un bond à la hauteur de la plate-forme, tandis qu'en arrière, d'un coup de pied vigoureux, je repousse le battelet dans le gouffre.... Qu'il y flotte, au gré de Dieu, sur les vagues! Quant à moi, me voici, échappé à la tempête et à la puissance, plus cruelle, des hommes.

LE PÊCHEUR.

Tell, Tell! le Seigneur a fait en vous sauvant un miracle visible; c'est à peine si j'en crois mes sens.... Mais, dites-moi, où comptez-vous aller maintenant? Car il n'y a pas de sûreté pour vous, si le gouverneur échappe vivant à la tempête.

TELL.

Je lui ai entendu dire, pendant que j'étais encore lié et couché dans la barque, qu'il voulait débarquer à Brunnen, et me conduire à son château en passant par Schwytz....

LE PÊCHEUR.

Est-ce qu'il veut y aller par terre?

TELL.

C'est son intention.

LE PÊCHEUR.

Oh ! alors, cachez-vous sans retard. Dieu ne vous sauvera pas deux fois de ses mains.

TELL.

Indiquez-moi le chemin le plus court pour ailer à Arth et à Küssnacht.

LE PÊCHEUR.

La grande route passe par Steinen. Mais mon garçon pourra vous conduire par Lowerz ; c'est un chemin plus court et moins fréquenté.

TELL *lui donne la main.*

Que Dieu vous récompense de votre bonne action. Adieu. (*Il s'en va, puis revient sur ses pas.*)... N'étiez-vous pas avec ceux qui ont juré au Rütli ? Il me semble qu'on m'a prononcé votre nom....

LE PÊCHEUR.

Oui, j'y étais, et j'ai juré le serment de l'alliance.

TELL.

Eh bien ! rendez-moi le service d'aller sans retard à Bürglen. Ma femme se désespère à mon sujet : apprenez-lui que je suis délivré et en sûreté.

LE PÊCHEUR.

Mais où lui dirai-je que vous vous êtes réfugié ?

TELL.

Vous trouverez chez elle mon beau-père et d'autres personnes qui ont aussi juré au Rütli.... Dites-leur qu'ils aient bon courage et bon espoir, que Tell est libre et maître de son bras, et qu'ils auront bientôt d'autres nouvelles de moi.

LE PÊCHEUR.

Quel est votre projet ? Dites-le-moi sans crainte.

TELL.

Quand il sera accompli, on en parlera. (*Il s'en va.*)

LE PÊCHEUR.

Montre-lui le chemin, Jenni.... Que Dieu l'assiste, et quel que soit son dessein, puisse-t-il l'achever ! (*Il s'en va.*)

SCÈNE II.

Le noble manoir d'Attinghausen.

LE BARON, *dans un fauteuil, mourant*; WALTHER FÜRST, STAUFFACHER, MELCHTHAL et BAUMGARTEN, *empressés autour de lui*; WALTHER TELL, *agenouillé devant le mourant*.

WALTHER FÜRST.

C'en est fait de lui, il a rendu l'âme.

STAUFFACHER.

Non, ce n'est pas là le sommeil de la mort.... Voyez s'agiter la plume approchée de ses lèvres. Il dort paisiblement et un doux sourire anime encore ses traits. (*Baumgarten va à la porte et parle à quelqu'un.*)

WALTHER FÜRST, *à Baumgarten*.

Qui est-ce ?

BAUMGARTEN *revient*.

C'est dame Hedwige, votre fille : elle veut vous parler, elle veut voir son enfant. (*Walther Tell se lève.*)

WALTHER FÜRST.

Puis-je la consoler ? Ai-je moi-même une consolation ? Toutes les souffrances s'amassent-elles donc sur ma tête ?

HEDWIGE, *entrant sans plus attendre*.

Où est mon enfant ? Laissez-moi, il faut que je le voie....

STAUFFACHER.

Possédez-vous. Songez que vous êtes dans la maison de la mort....

HEDWIGE *se jette sur l'enfant*.

Mon Walther ! Oh ! il vit, je l'ai encore.

WALTHER TELL *s'attache à elle*.

Ma pauvre mère !

HEDWIGE.

Est-ce bien sûr ? Tu n'es pas blessé ? (*Elle le regarde avec une attention inquiète*) Mais quoi ? Est-ce possible ? A-t-il pu tirer sur toi ? Comment l'a-t-il pu ? Oh ! il n'a point de cœur.... Il a pu lancer la flèche sur son propre enfant.

WALTHER FÜRST.

Il l'a fait avec angoisse, l'âme en proie à la douleur; il l'a fait contraint, car il y allait de la vie.

HEDWIGE.

Oh! s'il avait le cœur d'un père, plutôt que de le faire, il serait mort mille fois.

STAUFFACHER.

Vous devriez bénir la divine bonté de la Providence, qui a tout conduit si heureusement.

HEDWIGE.

Puis-je oublier ce qui aurait pu arriver?... Dieu du ciel! quand je vivrais quatre-vingts ans.... je verrai toujours l'enfant debout, immobile et lié, son père qui tire sur lui, toujours ce trait qui me traverse le cœur.

MELCHTHAL.

Femme, si vous saviez comme le bailli l'a poussé à bout!

HEDWIGE.

O cœur dur des hommes! Quand leur orgueil est blessé, ils ne considèrent plus rien : dans leur aveugle colère, ils mettent en jeu et la tête de l'enfant et le cœur de la mère.

BAUMGARTEN.

Le sort de votre mari n'est-il pas assez cruel, pour que vous l'affligiez encore par vos sévères reproches? Ses souffrances à lui vous laissent-elles insensible?

HEDWIGE *se tourne vers lui et le regarde avec de grands yeux.*

Est-ce que tu n'as que des larmes pour le malheur de ton ami?... Où étiez-vous quand on a chargé de liens le meilleur des hommes? Où était alors votre secours? Vous êtes restés simples spectateurs : vous avez laissé cette horreur s'accomplir; vous avez souffert patiemment qu'on emmenât votre ami du milieu de vous.... Tell a-t-il agi de même à votre égard? Est-il resté là à te plaindre quand les cavaliers du bailli accouraient derrière toi, quand le lac en furie mugissait devant toi? Ce n'est pas par des larmes oisives qu'il t'a montré sa pitié : il s'est élancé dans la nacelle, et, oubliant femme et enfants, il t'a sauvé....

WALTHER FÜRST.

Que pouvions-nous tenter pour le délivrer, une poignée d'hommes sans armes?

HEDWIGE *se jette dans ses bras.*

O mon père! et toi aussi tu l'as perdu! Le pays, nous tous, nous l'avons perdu. Il nous manque à tous, hélas! et nous lui manquons. Que Dieu sauve son âme du désespoir! Aucune des consolations de l'amitié ne pourra descendre jusqu'à lui dans la solitude de son cachot.... S'il tombait malade! Et dans la sombre humidité de sa prison, peut-il, hélas! ne pas tomber malade?... Comme la rose des Alpes pâlit et se fane dans un air marécageux, lui, de même, il ne peut vivre que dans la lumière du soleil et les courants balsamiques des montagnes. Prisonnier! lui! La liberté est son souffle même; il ne peut vivre dans les vapeurs des souterrains.

STAUFFACHER.

Calmez-vous! Nous travaillerons tous à ouvrir sa prison.

HEDWIGE.

Que pouvez-vous faire sans lui?... Aussi longtemps que Tell fut libre, oui, il y avait encore de l'espoir : en lui, l'innocence avait un ami, le persécuté un appui; Tell vous sauvait tous, et vous tous ensemble vous ne pouvez rompre ses chaînes. (*Le Baron se réveille.*)

BAUMGARTEN.

Il remue, silence!

ATTINGHAUSEN, *se redressant.*

Où est-il?

STAUFFACHER.

Qui?

ATTINGHAUSEN.

Il me manque, il m'abandonne au dernier moment.

STAUFFACHER.

Il veut parler de son neveu.... L'a-t-on envoyé chercher?

WALTHER FÜRST.

On l'a fait prévenir.... Consolez-vous! son cœur a parlé, il est à nous.

ATTINGHAUSEN.

A-t-il parlé pour sa patrie?

STAUFFACHER.

Avec un courage de héros.

ATTINGHAUSEN.

Pourquoi ne vient-il pas pour recevoir ma dernière bénédiction? Je sens que ma fin approche rapidement.

STAUFFACHER.

Non, noble seigneur. Ce court sommeil vous a ranimé; votre regard s'est éclairci.

ATTINGHAUSEN.

La souffrance est encore de la vie; elle aussi m'a quitté. J'ai cessé de souffrir ainsi que d'espérer. (*Il aperçoit l'Enfant.*) Quel est cet enfant?

WALTHER FÜRST.

Bénissez-le, seigneur. C'est mon petit-fils, et il n'a plus de père. (*Hedwige se jette à genoux avec l'Enfant devant le mourant.*)

ATTINGHAUSEN.

Et je vous laisse tous ici sans père.... Malheur à moi! Mes derniers regards ont vu la ruine de la patrie. Devais-je donc atteindre aux dernières limites de l'âge, pour mourir ainsi avec toutes mes espérances?

STAUFFACHER, à *Walther Fürst*.

Le laisserons-nous quitter ce monde avec ce sombre chagrin? N'éclairerons-nous pas sa dernière heure d'un doux rayon d'espoir?... Noble baron, relevez votre cœur. Nous ne sommes pas tout à fait abandonnés, nous ne sommes pas perdus sans ressource.

ATTINGHAUSEN.

Qui vous sauvera?

WALTHER FÜRST.

Nous-mêmes. Écoutez! Les trois cantons se sont donné parole de chasser les tyrans. L'alliance est conclue; un serment sacré nous lie. On se mettra à l'œuvre avant que la nouvelle année commence son cours. Votre cendre reposera dans un pays libre.

ATTINGHAUSEN.

Oh! dites-moi, l'alliance est conclue?

MELCHTHAL.

Au même jour, les trois cantons se soulèveront. Tout est prêt, et le secret a été bien gardé jusqu'ici, quoique plusieurs centaines d'hommes y soient initiés. Le sol est miné sous les pas

des tyrans; les jours de leur domination sont comptés, et bientôt on ne trouvera plus leur trace.

ATTINGHAUSEN.

Mais les forteresses des cantons?

MELCHTHAL.

Elles tomberont toutes le même jour.

ATTINGHAUSEN.

Et les nobles ont-ils part à cette alliance?

STAUFFACHER.

Nous comptons sur leur assistance au moment de l'action; mais jusqu'ici les paysans seuls ont juré.

ATTINGHAUSEN *se dresse lentement et montre une extrême surprise.*

Le paysan a osé former une telle entreprise, par ses propres moyens, sans le secours des nobles; il s'est fié à ce point à sa propre force?... oui, alors il n'est plus besoin de nous; nous pouvons descendre rassurés dans le tombeau. Elle vivra après nous.... elle veut se maintenir par d'autres forces, la vraie grandeur de l'humanité. (*Il pose la main sur la tête de l'Enfant, qui est agenouillé devant lui.*) De cette tête, où la pomme fut placée, sortira pour vous, pleine de sève, la nouvelle et meilleure liberté. Le monde antique croule, les temps changent, et une vie nouvelle germe et fleurit au milieu des ruines.

STAUFFACHER, à *Walther Fürst*.

Voyez quel éclat illumine ses regards. Ce n'est point là la défaillance de la nature, c'est déjà le rayon d'une vie nouvelle.

ATTINGHAUSEN.

La noblesse descend de ses antiques châteaux et jure aux villes le serment civique. Déjà l'Üchtland, la Turgovie ont donné l'exemple; la noble cité de Berne lève son front dominateur; Fribourg, justifiant son nom¹, est le rempart des hommes libres; Zürich, la ville active, transforme en troupe guerrière ses corporations armées.... La puissance des empereurs vient se briser contre ses murs invincibles.... (*Il prononce ce qui suit d'un ton prophétique; sa parole s'élève à l'accent de l'enthousiasme.*) Je

1. Fribourg (en allemand Freiburg) se compose des deux mots *frei*, libre, et *Burg*, château fort.

vois les princes et les nobles seigneurs s'avancer , armés de toutes pièces , pour attaquer un peuple innocent de bergers. On combat à outrance , et maint défilé devient fameux par de sanglantes victoires. Le paysan se précipite , la poitrine nue , comme une victime volontaire , sur la forêt de lances. Il les brise , la fleur de la noblesse succombe , et la liberté lève son étendard triomphant. *(Prenant les mains de Walther Fürst et de Stauffacher.)* Ainsi donc , soyez fermement unis.... fermement et à jamais.... De toutes les communes libres , qu'aucune ne soit étrangère aux autres.... Placez des fanaux sur vos montagnes , pour que les cantons de l'alliance se réunissent sans retard.... Soyez unis.... unis.... toujours unis.... *(Il retombe en arrière sur le coussin.... ses mains inanimées tiennent encore les mains qu'il a saisies. Fürst et Stauffacher le contemplent pendant quelque temps en silence , puis ils se retirent et s'abandonnent , chacun de son côté , à leur douleur. Cependant les Serviteurs ont pénétré silencieusement dans la chambre ; ils s'approchent en exprimant , les uns avec plus de calme , les autres plus vivement , leur affliction ; quelques-uns s'agenouillent auprès de leur maître et baignent sa main de leurs larmes. Pendant cette scène muette , on sonne la cloche du château.)*

RUDENZ *entre précipitamment.*

Vit-il encore ? Oh ! dites , peut-il m'entendre ?

WALTHER FÜRST *montre le lit de mort en détournant le visage.*

C'est vous qui êtes maintenant notre suzerain et notre protecteur , et ce château a changé de nom.

RUDENZ *voit son oncle inanimé et s'arrête , saisi d'une vive douleur.*

Oh ! bonté du ciel ! Mon repentir vient-il trop tard ? Ne pouvait-il donc vivre quelques instants de plus pour voir mon cœur changé ? J'ai méprisé sa voix paternelle pendant qu'il marchait encore avec nous à la lumière du jour.... Il n'est plus , il nous a quittés à jamais , et me laisse cette lourde dette inacquittée.... Oh ! dites-moi , était-il , en sortant de ce monde , irrité contre moi ?

STAUFFACHER.

Il a encore appris , avant de mourir , ce que vous avez fait ; il a béni le courage avec lequel vous avez parlé....

RUDENZ *s'agenouille auprès du mort.*

Oui , restes sacrés du meilleur des hommes , corps inanimé ,

je te le jure sur cette main froide et morte.... j'ai rompu pour toujours tous les liens étrangers : je suis rendu à mon peuple , je suis désormais un Suisse et je veux l'être de toute mon âme....
(*Se levant.*) Pleurez celui qui fut votre ami , notre commun père, mais ne désespérez pas. Ce n'est pas seulement son héritage qui m'est échu : son cœur , son esprit descendent sur moi , et mon active jeunesse s'acquittera envers vous de ce que vous devaient encore ses cheveux blancs.... Vénérable père, donnez-moi la main ! vous la vôtre ! et vous aussi, Melchthal ! N'hésitez pas, oh ! ne vous détournez pas ! Recevez mon serment et ma promesse.

WALTHER FÜRST.

Donnez-lui la main. Son cœur , qui revient à nous , mérite confiance.

MELCHTHAL.

Le paysan n'était rien à vos yeux. Dites vous-même, que peut-on attendre de vous ?

RUDENZ.

Oh ! ne songez pas à l'erreur de ma jeunesse.

STAUFFACHER , à *Melchthal*.

« Soyons unis , » telle a été la dernière parole de notre commun père. Souvenez-vous-en !

MELCHTHAL.

Voici ma main. La poignée de main du paysan, noble seigneur , est aussi un engagement digne de foi. Que serait sans nous le chevalier ? Notre ordre est plus ancien que le vôtre.

RUDENZ.

Je l'honore, et mon épée le protégera.

MELCHTHAL.

Le bras, seigneur baron , qui dompte la dure terre et en féconde le sein , peut aussi protéger la poitrine de l'homme.

RUDENZ.

Eh bien ! vous protégerez ma poitrine et moi la vôtre , et ainsi nous serons forts l'un par l'autre.... Mais que sert de parler, lorsque la patrie est encore la proie de la tyrannie étrangère ? Quand une fois le sol sera délivré des ennemis, alors nous saurons bien nous accorder à l'amiable. (*Après quelques moments de silence.*) Vous vous taisez ? Vous n'avez rien à me dire ? Comment ? Est-ce que je ne mérite pas encore que vous vous fiez à moi ?

Il faut donc alors que je pénètre malgré vous dans le secret de votre alliance.... Vous avez tenu conseil.... vous avez juré sur le Rütli.... Je sais.... oui, je sais tout, tout ce qui s'y est fait, et votre secret, bien qu'il ne m'eût pas été confié par vous, je l'ai gardé comme un dépôt sacré. Jamais, croyez-moi, je ne fus l'ennemi de mon pays, et jamais je n'aurais agi contre vous.... Mais vous avez eu tort de différer l'exécution : l'heure presse, et il est besoin d'agir sans retard.... Tell a déjà été la victime de votre délai....

STAUFFACHER.

Nous avons juré d'attendre la fête de Noël.

RUDENZ.

Je n'y étais pas, je n'ai pas juré avec vous. Si vous attendez, moi j'agirai.

MELCHTHAL.

Quoi ? Vous voudriez....

RUDENZ.

Je dois me considérer maintenant comme un des pères de la patrie, et mon premier devoir est de vous protéger.

WALTHER FÜRST.

Le premier, le plus sacré de vos devoirs est de confier à la terre cette cendre précieuse.

RUDENZ.

Quand nous aurons affranchi la contrée, nous placerons, toute fraîche, sur son cercueil, la couronne de la victoire.... O mes amis, ce n'est pas seulement votre querelle, mais la mienne aussi que j'ai à vider avec le tyran.... Écoutez et apprenez ! Ma Bertha a disparu ; par un attentat plein d'audace, on l'a furtivement enlevée du milieu de nous.

STAUFFACHER.

Le tyran se serait-il vraiment permis une telle violence contre la noble et libre héritière ?

RUDENZ.

O mes amis ! je vous ai promis mon secours, et il faut que je commence par implorer le vôtre. Ma bien-aimée m'a été ravie, arrachée. Qui sait où le furieux la cache ? à quelle violence se portera leur scélératesse pour contraindre son cœur à une alliance qu'elle abhorre ? Ne m'abandonnez pas, oh ! aidez-moi à

la sauver.... Elle vous aime, elle mérite, par ce qu'elle a été pour le pays, que tous les bras s'arment pour elle.

WALTHER FÜRST.

Que voulez-vous entreprendre ?

RUDENZ.

Le sais-je ? Ah ! dans cette nuit qui enveloppe son sort , dans l'affreuse angoisse de ce doute où je ne puis me prendre à rien d'assuré, une seule chose est claire dans mon âme : c'est qu'elle ne pourra être retrouvée que sous les débris mêmes de la tyrannie. Il faut que nous forcions tous les châteaux, pour avoir chance de pénétrer dans sa prison.

MELCHTHAL.

Venez, conduisez-nous ! Nous vous suivrons. Pourquoi remettre à demain ce que nous pouvons aujourd'hui ? Tell était libre quand nous jurâmes sur le Rütli ; cette horrible violence n'avait pas encore eu lieu. Le temps apporte une autre loi : qui serait assez lâche pour hésiter encore maintenant ?

RUDENZ , à *Stauffacher* et à *Walther Fürst*.

Vous cependant , armés et prêts à agir, attendez les signaux de feu des montagnes ; car plus rapide que le vol d'une voile messagère, vous parviendra la nouvelle de notre victoire ; et, quand vous verrez luire les flammes désirées, alors jetez-vous sur les ennemis comme l'éclair de la tempête, et renversez l'édifice de la tyrannie. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Le chemin creux près de Küssnacht. — On descend, par le fond du théâtre, entre des rochers, et les voyageurs, avant qu'ils paraissent sur la scène, sont déjà vus sur la hauteur. Des rochers enferment toute la scène ; sur l'un des plus avancés, est une saillie couverte de broussailles.

TELL *entre avec son arbalète.*

Il faut qu'il vienne par ce chemin creux : aucune autre route ne conduit à Küssnacht.... C'est ici que j'accomplirai mon dessein.... L'occasion est favorable. Ce bouquet de sureau me cachera à ses yeux ; de là ma flèche peut l'atteindre. L'étroitesse du chemin empêchera la poursuite. Fais ton compte avec le ciel, bailli ! Il faut que tu périsses, ton heure a sonné.

Je vivais paisible et innocent. Mes flèches n'étaient dirigées que contre les bêtes de la forêt ; ma pensée était pure de meurtre.... Tu m'as, par la violence et l'effroi, jeté hors de ma paix : tu as changé le lait en venin de serpent, mes sentiments pieux en fureur ; tu m'as habitué à l'horrible.... Celui qui a pris pour but la tête de son enfant, celui-là peut aussi atteindre le cœur de son ennemi.

Mes pauvres enfants innocents, ma femme fidèle, il faut, bailli, que je les défende de ta rage.... Quand je bandais la corde de mon arc.... que la main me tremblait.... et que toi, par une fantaisie atroce et diabolique, tu me forçais de viser à la tête de mon enfant.... lorsque, dans mon impuissance, je me tordais, suppliant, à tes pieds : alors, je me jurai au dedans de moi-même, par un serment terrible que Dieu seul entendit, que le premier but de ma prochaine flèche, ce serait ton cœur.... Ce que j'ai juré à moi-même dans les tortures infernales de cet instant est une dette sacrée : je veux l'acquitter.

Tu es mon seigneur et le bailli de mon empereur ; mais l'empereur jamais ne se serait permis ce que tu as fait.... Il t'a envoyé dans ces cantons pour rendre la justice.... une justice sévère, car il est irrité.... mais non pour te permettre impunément toute horreur, dans tes caprices homicides. Il vit un Dieu, pour venger et punir.

Viens, sors, toi qui portes d'amères souffrances, mais qui es maintenant mon plus précieux joyau, mon plus grand trésor.... Je veux, ma flèche, te donner un but qui jusqu'ici fut impénétrable à la douce prière.... mais toi, il ne te résistera pas.... Et toi, mon cher arc, qui tant de fois m'as fidèlement servi dans les fêtes, dans les jeux, ne me trahis pas dans cette épreuve sérieuse et terrible. Aujourd'hui seulement, tiens ferme encore, corde sûre et fidèle, qui si souvent donnas des ailes à ma flèche acérée.... Si maintenant elle échappait sans force de mes mains, je n'en ai pas une seconde à lancer.

(Des Voyageurs passent sur la scène.)

Je veux m'asseoir sur ce banc de pierre, qui est là pour que le voyageur y prenne un moment de repos ; car il n'y a pas ici de demeure.... On passe à la hâte et en étranger devant ceux qu'on rencontre, sans s'inquiéter de leurs chagrins....

C'est ici la route du marchand soucieux, du pèlerin leste et agile.... du moine pieux, du brigand farouche et du joyeux ménétrier, du muletier qui, avec sa bête pesamment chargée, vient des contrées lointaines qu'habitent les hommes, car il n'y a pas de route qui ne conduise au bout du monde. Tous passent leur chemin pour aller à leurs affaires.... et la mienne est le meurtre. (*Il s'assoit.*)

Autrefois, quand le père quittait pour un temps la maison, il y avait, chers enfants, grande joie à son retour; car jamais il ne revenait sans vous apporter quelque chose, soit une belle fleur des Alpes, soit un oiseau rare ou une corne d'Ammon, comme le voyageur en trouve sur les montagnes.... Aujourd'hui il va à une tout autre chasse : il est assis, avec des pensées de meurtre, au bord de ce chemin sauvage; ce qu'il guette, c'est la vie de son ennemi.... Et pourtant, en ce moment même, il ne pense encore qu'à vous, chers enfants.... C'est pour vous défendre, pour protéger votre aimable innocence contre la vengeance du tyran, qu'il va tendre son arc homicide. (*Il se lève.*)

J'épie un noble gibier. Le chasseur ne se rebute point d'errer des jours entiers dans toute la rigueur de l'hiver, de risquer d'un rocher à un autre le saut périlleux, d'escalader de glissantes parois de rochers, en s'y collant avec son propre sang.... et cela pour atteindre un misérable chamois. Il s'agit ici d'un prix bien autrement précieux, du cœur de l'ennemi mortel qui veut me perdre.

(*On entend dans le lointain une musique joyeuse qui s'approche.*)

Pendant toute ma vie, j'ai manié l'arc et me suis exercé selon les règles des archers. J'ai souvent frappé le but à la cible et rapporté chez moi du tir, aux jours de fête, maint beau prix.... Mais aujourd'hui je veux faire mon coup de maître et m'assurer un gain que, pour moi, rien n'égale, dans toute l'étendue de la montagne.

Une noce passe sur la scène et monte par le chemin creux. TELL la regarde, appuyé sur son arc. STÜSSI, le garde champêtre, s'approche de lui.

STÜSSI.

C'est le cortège nuptial du métayer du couvent de Mörlischa-chen.... C'est un homme riche, il a bien dix troupeaux sur les Alpes. Il va chercher en ce moment sa fiancée à Imisée, et cette nuit il y aura grand régal à Küssnacht. Venez-y, tous les honnêtes gens sont invités.

TELL.

Un convive sérieux n'est point à sa place à un banquet de noce.

STÜSSI.

Si quelque souci vous presse, rejetez-le vivement de votre cœur. Prenez ce qui s'offre; aujourd'hui les temps sont durs, il faut s'empresse de saisir la joie au passage. Ici on fait la noce et ailleurs on enterre.

TELL.

Et même parfois les deux choses coïncident.

STÜSSI.

Ainsi va le monde. Il y a partout q antité de malheurs.... Un éboulement a eu lieu dans le pays de Glaris et tout un côté du Glärnisch s'est écroulé.

TELL.

Les montagnes même se mettent-elles à chanceler? Il n'y a rien de solide sur cette terre.

STÜSSI.

Ailleurs encore on entend raconter des événements prodigieux. Ainsi je viens d'entretenir un homme qui venait de Bade : il m'a dit qu'un chevalier qui se rendait auprès du roi avait été rencontré en route par un essaim de guêpes, qui attaquèrent son cheval et martyrisèrent si bien le pauvre animal qu'il tomba mort, et que son maître arriva à pied chez le roi.

TELL.

Le faible est, lui aussi, armé de son aiguillon.

ARMGART *vient avec plusieurs enfants, et se place à l'entrée du chemin creux.*

STÜSSI.

Cela présage, dit-on, quelque grande calamité publique, des attentats contre nature.

TELL.

Chaque jour apporte de tels attentats : il n'est pas besoin de prodiges pour les annoncer.

STÜSSI.

Oui, bienheureux celui qui cultive en paix son champ et qui demeure, à l'abri de toute attaque, auprès des siens !

TELL.

L'homme le plus inoffensif ne peut rester en paix, si cela ne plaît pas à son méchant voisin. (*Tell regarde souvent, dans une attente inquiète, vers le haut du chemin.*)

STÜSSI.

Adieu !... Vous attendez ici quelqu'un ?

TELL.

Vous ne vous trompez pas.

STÜSSI.

Je vous souhaite un heureux retour dans votre famille.... Vous êtes d'Uri ? Notre gracieux seigneur le bailli en revient, et on l'attend aujourd'hui même.

UN VOYAGEUR *arrive.*

N'attendez plus le bailli aujourd'hui. Les eaux ont débordé par suite de la grande pluie, et le torrent a rompu tous les ponts. (*Tell se lève.*)

ARMGART *vient sur le devant de la scène.*

Le bailli ne vient pas ?

STÜSSI.

Avez-vous affaire à lui ?

ARMGART.

Hélas ! oui.

STÜSSI.

Pourquoi donc vous mettez-vous sur sa route dans ce chemin creux ?

ARMGART.

Ici il ne pourra m'esquiver , il faudra qu'il m'entende. .

FRIESSHARDT *descend à la hâte par le chemin creux et crie sur la scène.*

Qu'on laisse le passage libre.... Mon gracieux seigneur , le bailli , me suit de près à cheval. (*Tell s'en va.*)

ARMGART, *vivement.*

Le bailli vient ! (*Elle va avec ses enfants sur le devant de la scène. Gessler et Rodolphe le Harras paraissent à cheval au haut du chemin.*)

STÜSSI, *à Friesshardt.*

Comment avez-vous traversé les cours d'eau , puisque le torrent a emporté les ponts ?

FRIESSHARDT.

Nous avons, ami, lutté contre le lac, et ne redoutons aucune eau des Alpes.

STÜSSI.

Vous étiez sur le lac pendant le terrible orage ?

FRIESSHARDT.

Eh ! sans doute. Je ne l'oublierai de ma vie...

STÜSSI.

Oh ! demeurez , racontez-moi la chose.

FRIESSHARDT.

Laisse-moi, il faut que je précède le bailli et que j'annonce son arrivée au château. (*Il s'éloigne.*)

STÜSSI.

S'il y avait eu de braves gens dans la barque, elle aurait sombré corps et biens, mais ni l'eau ni le feu ne peuvent atteindre cette race-là. (*Il regarde autour de lui.*) Qu'est devenu le chasseur avec qui je parlais ? (*Il s'en va.*)

GESSLER et RODOLPHE LE HARRAS *paraissent sur la scène à cheval.*

GESSLER.

Dites ce que vous voudrez, je suis le serviteur de l'empereur, et dois songer aux moyens de lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter le peuple et le traiter avec douceur. Il

veut qu'on se soumette, et l'objet du différend est de savoir si c'est le paysan ou l'empereur qui doit être ici le maître.

ARMGART.

Voici le moment. Je vais faire ma demande. (*Elle s'approche avec crainte.*)

GESSLER.

Si j'ai planté le chapeau sur la perche à Altorf, ce n'est pas comme un jeu, ni pour éprouver les cœurs du peuple : je les connais depuis longtemps. Je l'ai dressé là pour qu'ils apprennent à courber la nuque, qu'ils portent trop roide. Je leur ai planté cet obstacle sur leur route, à l'endroit où il faut qu'ils passent, pour qu'il arrête forcément leurs regards et les fasse souvenir de leur maître, qu'ils oublient.

RODOLPHE.

Le peuple cependant a certains droits....

GESSLER.

Ce n'est pas le moment de les peser.... De vastes projets sont en voie d'accomplissement. Ce que le père a glorieusement commencé, le fils veut l'achever. Ce petit peuple nous est une pierre dans notre chemin.... De façon ou d'autre.... il faut qu'il se soumette. (*Ils veulent passer, la femme se jette à genoux devant le Bailli.*)

ARMGART.

Miséricorde, seigneur bailli ! Grâce, grâce !

GESSLER.

Pourquoi vous jetez-vous sur mon chemin, dans la voie publique ?... Arrière !

ARMGART.

Mon mari est en prison. Ces pauvres orphelins pleurent pour avoir du pain.... Ayez pitié, redoutable seigneur, de notre grande misère.

RODOLPHE LE HARRAS.

Qui êtes-vous ? Qui est votre mari ?

ARMGART.

Un pauvre faneur du mont Rigi, qui fauche l'herbe sauvage au-dessus des abîmes, sur les parois abruptes des rochers, là où les bêtes même n'osent monter....

RODOLPHE, *au Bailli.*

C'est, pardieu ! une vie misérable et digne de pitié. Je vous

en prie, relâchez ce pauvre homme. Quelque faute qu'il ait commise, son horrible métier est une peine suffisante. (*A la femme :*) On vous fera justice.... Apportez votre suppliche dans le château.... Ce n'est pas ici le lieu.

ARMGART.

Non, non, je ne bougerai pas de cette place, que le bailli ne m'ait rendu mon mari. Voilà déjà le sixième mois qu'il est dans la tour, et qu'il attend en vain son jugement.

GESSLER.

Femme, voulez-vous me faire violence ? Éloignez-vous.

ARMGART.

Justice, bailli ! Tu es juge dans ce pays, à la place de l'empereur et de Dieu. Fais ton devoir ! Rends-nous la justice, comme toi-même tu l'attends du ciel.

GESSLER.

Place ! Qu'on m'ôte de devant les yeux ce peuple impudent !

ARMGART *saisit la bride du cheval.*

Non, non, je n'ai plus rien à perdre.... Tu ne quitteras pas la place, bailli, que tu ne m'aies rendu justice.... Fronce les sourcils, roule les yeux, tant que tu voudras.... Notre malheur a tellement passé toutes les bornes, que nous ne nous inquiétons plus de ta colère....

GESSLER.

Femme, fais place, ou mon cheval te passera sur le corps....

ARMGART.

Qu'il me passe sur le corps !... Tiens.... (*Elle renverse ses enfants à terre et se jette avec eux dans le chemin.*) Me voilà couchée devant toi avec mes enfants.... Allons ! que le sabot de ton cheval écrase ces pauvres orphelins ! Ce ne sera pas ton action la plus cruelle....

RODOLPHE LE HARRAS.

Femme, êtes-vous folle ?

ARMGART, *continuant avec plus de violence.*

Aussi bien il y a longtemps que tu foules aux pieds le pays de ton empereur.... Oh ! je ne suis qu'une femme ! Si j'étais un homme, je trouverais quelque meilleur moyen que de me coucher ici dans la poussière. (*On entend de nouveau la musique de la noce, au haut du chemin, mais affaiblie par la distance.*)

GESSLER.

Où sont mes gardes ? Qu'on l'enlève d'ici, ou je m'oublierai et ferai pis que je ne voudrais :

RODOLPHE LE HARRAS.

Les gardes ne peuvent pas passer, seigneur ; le chemin creux est fermé par un cortège de noce.

GESSLER.

Je suis encore, pour ce peuple, un maître beaucoup trop doux.... Les langues sont encore libres ; il n'est pas entièrement subjugué, comme il devrait l'être.... Mais cela changera, j'en fais le serment. Je la briserai, cette volonté opiniâtre ; je dompterai cette audace, cet impudent esprit de liberté. Je veux publier une nouvelle loi dans ces cantons.... Je veux.... (*Une flèche le traverse. Il porte la main à son cœur et chancelle. D'une voix languissante :*) Dieu, aie pitié de moi !

RODOLPHE LE HARRAS.

Seigneur bailli.... Dieu ! qu'y a-t-il ? D'où cela est-il venu ?

ARMGART, *se levant d'un bond.*

Au meurtre ! au meurtre ! Il chancelle, il tombe ! Il est atteint.

RODOLPHE LE HARRAS *saute de cheval.*

Quel horrible événement !... Dieu !... Seigneur chevalier ! Invoquez la miséricorde de Dieu !... Vous êtes un homme mort.

GESSLER.

C'est le trait de Tell. (*Il a glissé de son cheval dans les bras de Rodolphe le Harras, qui le dépose sur le banc.*)

TELL *paraît en haut, au sommet du rocher.*

Tu connais l'archer, n'en cherche pas d'autre. Les cabanes sont libres, l'innocence n'a plus rien à craindre de toi, tu ne feras plus de mal à ce pays. (*Il disparaît de la hauteur. Un gros de peuple se précipite sur la scène.*)

STÜSSI, *en tête.*

Que se passe-t-il ici ? Qu'est-il arrivé ?

ARMGART.

Le bailli vient d'être percé d'une flèche.

LE PEUPLE, *en entrant.*

Qui est frappé d'une flèche ? (*Pendant que les premiers de la noce*

arrivent sur la scène, les derniers sont encore sur la hauteur, et la musique continue.)

RODOLPHE LE HARRAS.

Il perd tout son sang. Courez, cherchez du secours. Poursuivez le meurtrier.... Pauvre mourant, voilà donc quelle devait être ta fin; mais aussi tu ne voulais pas écouter mes avis.

STÜSSI.

Le voilà, par Dieu! étendu là, pâle et sans vie.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Qui a fait la chose?

RODOLPHE LE HARRAS.

Ce peuple est-il en démence de faire ainsi de la musique au meurtre? Qu'on la fasse taire! (*La musique s'arrête tout à coup; il s'assemble encore plus de peuple.*) Seigneur bailli, parlez, si vous pouvez.... N'avez-vous plus rien à me confier? (*Gessler fait des signes avec la main, qu'il répète avec vivacité, parce qu'il n'est pas compris tout d'abord.*) Où faut-il que j'aille?... A Küssnacht? Je ne vous comprends pas.... Oh! ne vous impatientez pas.... Quittez toute pensée terrestre. Pensez maintenant à faire votre paix avec le ciel. (*Tout le cortège de noce entoure le mourant avec une horreur indifférente.*)

STÜSSI.

Voyez comme il devient pâle.... Maintenant la mort gagne le cœur.... Ses yeux sont éteints.

ARMGART lève un de ses enfants.

Voyez, enfants, comment meurt un tyran.

RODOLPHE LE HARRAS.

Femmes insensées, n'avez-vous pas de cœur, que vous repaissez vos yeux de cet affreux spectacle?... Aidez-moi donc.... prêtez-moi le secours de vos mains.... Est-ce que personne ne m'assistera pour lui tirer de la poitrine cette flèche cruelle?

LES FEMMES reculent.

Nous, toucher à celui que Dieu a frappé!

RODOLPHE LE HARRAS.

Malédiction sur vous et damnation! (*Il tire son épée.*)

STÜSSI lui arrête le bras.

Avisez-vous de cela, seigneur! Votre règne est fini. Le tyran

du pays est tombé. Nous ne supporterons plus de violence. Nous sommes des hommes libres.

TOUS, *en tumulte.*

Le pays est libre.

RODOLPHE LE HARRAS.

Les choses en sont-elles venues là ? La crainte et l'obéissance ont-elles une si prompte fin ? (*Aux Gardes qui pénérent sur la scène.*) Vous voyez le meurtre affreux qui vient d'être commis.... Tout secours est vain.... Il est inutile de poursuivre le meurtrier.... D'autres soins nous pressent.... Partons pour Küssnacht, pour sauver à l'empereur sa forteresse. Car tous les liens du devoir et de l'ordre sont rompus en ce moment, et l'on ne peut plus se fier à la foi de personne. (*Pendant qu'il s'éloigne avec les Gardes, six Frères de la miséricorde entrent.*)

ARMGART.

Place, place ! Voici les frères de la miséricorde !

STÜSSI.

La victime est là.... Les corbeaux descendent....

LES FRÈRES DE LA MISÉRICORDE *forment un demi-cercle autour du mort et chantent sur un ton grave.*

La mort attaque l'homme à l'improviste ;
Elle ne lui donne pas de délai.
Elle le renverse au milieu de sa carrière ;
Elle l'emporte dans la plénitude de la vie.
Qu'il soit, ou non, prêt à partir,
Il faut qu'il paraisse devant son juge.

(*Pendant qu'on répète les derniers vers, le rideau tombe.*)



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Place publique à Altorf. — Dans le fond, à droite, la forteresse Force-Uri, avec l'échafaudage encore dressé, comme dans la troisième scène du premier acte; à gauche, la vue s'étend sur beaucoup de montagnes : des signaux de feu brûlent sur tous les sommets. C'est le point du jour, des cloches sonnent à diverses distances.

RUODI, KUONI, WERNI, LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES
et beaucoup d'autres GENS DU PAYS, parmi lesquels sont aussi
DES FEMMES et DES ENFANTS.

RUODI.

Voyez-vous les signaux de feu sur les montagnes?

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Entendez-vous les cloches par delà la forêt?

RUODI.

Les ennemis sont chassés.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Les châteaux sont forcés.

RUODI.

Et nous, dans le pays d'Uri, nous souffrons encore sur notre sol la citadelle des tyrans? Serons-nous les derniers à nous déclarer libres?

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Nous laisserions debout ce joug destiné à nous dompter? En avant! renversons-le.

TOUS

A bas! à bas! à bas!

RUODI.

Où est la trompe d'Uri?

LA TROMPE D'URI.

Me voici. Que dois-je faire ?

RUODI.

Montez au lieu des signaux, soufflez dans votre trompe, pour qu'elle éclate et tonne au loin dans les monts voisins, et qu'éveillant les échos de tous les antres des rochers, elle rassemble ici rapidement les hommes de nos montagnes. (*La trompe d'Uri s'éloigne. Walther Fürst entre.*)

WALTHER FÜRST.

Arrêtez, mes amis! arrêtez! Nous n'avons pas encore de nouvelles de ce qui s'est passé dans Unterwald et dans Schwytz. Attendons d'abord les messagers.

RUODI.

Qu'y a-t-il à attendre? Le tyran est mort; le jour de la liberté a lui.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Ne nous suffit-il pas de ces messages de flammes qui brillent autour de nous sur toutes les montagnes?

RUODI.

Venez tous, venez; mettez la main à l'œuvre, hommes et femmes! Brisez l'échafaudage! faites sauter les arceaux! démolissez les murs! Qu'il ne reste pas pierre sur pierre!

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Venez, compagnons! Nous avons construit l'édifice, nous saurons le détruire.

TOUS.

Venez, démolissez. (*Ils se précipitent de tous côtés sur la citadelle.*)

WALTHER FÜRST.

Ils sont déchaînés. Je ne puis plus les retenir.

MELCHTHAL et BAUMGARTEN arrivent.

Quoi? la forteresse est encore debout? et le château de Sarnen est en cendres, et le Rossberg est forcé.

WALTHER FÜRST.

Est-ce vous, Melchthal? Nous apportez-vous la liberté? Dites, les cantons sont-ils tous délivrés de l'ennemi?

MELCHTHAL l'embrasse.

Le sol est pur et libre. Vieux père, réjouissez-vous. Dans le

moment où nous parlons, il n'y a plus un seul tyran dans le pays des Suisses.

WALTHER FÜRST.

Oh! parlez, comment vous êtes-vous rendus maîtres des châteaux?

MELCHTHAL.

C'est Rudenz qui s'est emparé du fort de Sarnen par un coup de main vaillant et hardi. La nuit d'avant, j'avais escaladé le Rossberg.... Mais apprenez ce qui s'est passé. Après avoir chassé les ennemis du château, nous y mîmes le feu avec une joyeuse ardeur. Déjà la flamme pétillante montait au ciel, quand Diethelm, le varlet de Gessler, se précipite au milieu de nous et nous crie que nous brûlons Bertha de Bruneck.

WALTHER FÜRST.

Juste ciel! (*On entend crouler les poutres de l'échafaudage.*)

MELCHTHAL.

C'était elle-même : on l'avait enfermée là secrètement, sur l'ordre du bailli. Rudenz s'élance, tout hors de lui.... Déjà nous entendions tomber les poutres, les solides poteaux, et sortir du milieu de la fumée les cris de détresse de la malheureuse victime.

WALTHER FÜRST.

Est-elle sauvée?

MELCHTHAL.

C'est là qu'il fut besoin d'agilité et de résolution.... S'il n'eût été que notre suzerain, nous aurions avant tout songé à notre vie; mais il était notre confédéré, et Bertha honorait le peuple.... Aussi, risquant bravement notre vie, nous sommes-nous jetés dans le feu.

WALTHER FÜRST.

Est-elle sauvée?

MELCHTHAL.

Oui, elle l'est. Rudenz et moi, nous l'avons portée ensemble hors des flammes, et la charpente est tombée en craquant derrière nous.... Puis, quand elle revint à elle et se vit sauvée, quand elle leva les yeux au ciel, le baron se jeta dans mes bras, et en ce moment, muets tous deux, nous jurâmes une alliance qui, plus forte que le fer durci à l'ardeur du feu, résistera à toutes les épreuves du sort....

WALTHER FÜRST.

Où est Landenberg?

MELCHTHAL.

Au delà du Brünig. Il ne tint pas à moi qu'il ne perdît, lui qui m'a aveuglé mon père, la lumière des yeux. Je le poursuivis, l'atteignis dans sa fuite et le jetai aux pieds de mon père. Déjà je brandissais mon glaive sur sa tête, mais ses prières obtinrent de la pitié du vieillard aveugle le don de la vie. Il s'est engagé par un serment à ne pas revenir, et il le tiendra : il a senti notre bras.

WALTHER FÜRST.

Dieu soit loué que vous n'ayez pas souillé de sang votre pure et glorieuse victoire!

DES ENFANTS, *courant sur la scène avec des débris de l'échafaudage.*

Liberté! liberté! (*La trompe d'Uri retentit avec force.*)

WALTHER FÜRST.

Voyez quelle fête! Les enfants se souviendront encore de ce jour dans leur extrême vieillesse. (*De jeunes filles apportent le chapeau sur une perche; toute la scène se couvre de peuple.*)

RUODI.

Voilà le chapeau devant lequel il fallait se courber.

BAUMGARTEN.

Décidez ce qu'il en faut faire.

WALTHER FÜRST.

Dieu! c'est sous ce chapeau que fut placé mon petit-fils.

PLUSIEURS VOIX.

Détruisez ce monument de la tyrannie. Qu'on le jette au feu!

WALTHER FÜRST.

Non, conservons-le. Il a servi d'instrument à la tyrannie; qu'il soit le symbole éternel de la liberté! (*Les Montagnards, hommes, femmes et enfants, debout ou assis sur les poutres de l'échafaudage rompu, sont groupés, d'une façon pittoresque, en un grand demi-cercle.*)

MELCHTHAL.

Nous voilà donc foulant avec joie les ruines de la tyrannie, et ce que nous avons juré sur le Rütli est glorieusement accompli, confédérés!

WALTHER FÜRST.

L'œuvre est commencée, mais non achevée. Il nous faut maintenant du courage et un ferme accord ; car, soyez-en sûrs, le roi ne tardera pas à venger la mort de son bailli, et à ramener de force celui qui vient d'être expulsé.

MELCHTHAL.

Qu'il s'avance avec son armée ! Maintenant que l'ennemi est chassé de l'intérieur du pays, nous saurons résister à l'ennemi du dehors.

RUODI.

Il n'y a qu'un petit nombre de passages qui ouvrent la contrée ; nous saurons les fermer avec nos corps.

BAUMGARTEN.

Nous sommes unis par un lien éternel, et ses armées ne nous effrayeront pas.

RÖSSELMANN et STAUFFACHER *arrivent.*RÖSSELMANN, *en entrant.*

Ce sont là les redoutables décrets du ciel.

LES PAYSANS.

Qu'y a-t-il ?

RÖSSELMANN.

Dans quel temps vivons-nous ?

WALTHER FÜRST.

Parlez, qu'y a-t-il ? Ah ! c'est vous, maître Werner ? Que nous apportez-vous ?

LES PAYSANS.

Qu'y a-t-il ?

RÖSSELMANN.

Écoutez, et partagez notre étonnement.

STAUFFACHER.

Nous sommes délivrés d'une grande crainte....

RÖSSELMANN.

L'empereur a été tué.

WALTHER FÜRST.

Dieu de miséricorde ! (*Les Montagnards s'élancent en tumulte et entourent Stauffache. .*)

TOUS.

Tué! Quoi? L'empereur! Écoutez! L'empereur!

MELCHTHAL.

C'est impossible! D'où vous est venue cette nouvelle?

STAUFFACHER.

C'est certain. Le roi Albert a péri, près de Bruck, de la main d'un meurtrier.... Un homme digne de foi, Jean Müller, a apporté la nouvelle de Schaffhouse.

WALTHER FÜRST.

Qui a commis cet horrible attentat?

STAUFFACHER.

Il est encore plus horrible quand on en sait l'auteur. C'est son neveu, le fils de son frère, le duc Jean de Souabe, qui l'a accompli.

MELCHTHAL.

Qu'est-ce qui l'a poussé au parricide?

STAUFFACHER.

L'empereur retenait l'héritage paternel de son neveu, qui le réclamait avec impatience. On disait qu'il voulait l'en frustrer tout à fait et le désintéresser avec une mitre d'évêque. Quoi qu'il en soit.... le jeune homme ouvrit l'oreille aux mauvais conseils de ses compagnons d'armes, et, avec les nobles seigneurs d'Eschenbach, de Tegerfeld, de la Wart et de Palm, il résolut, ne pouvant obtenir justice, d'exercer de sa propre main sa vengeance.

WALTHER FÜRST.

Oh! parlez; comment fut accomplie cette horrible action?

STAUFFACHER.

Le roi descendait à cheval du rocher de Baden pour se rendre à Rheinfeld, où était la cour. Il avait avec lui les princes Jean et Léopold et une suite de nobles seigneurs. Lorsqu'ils arrivèrent à la Reuss, à l'endroit où on la passe dans un bac, les meurtriers se hâtèrent d'entrer tous dans le bateau avec l'empereur, de manière à le séparer de sa suite. Puis, comme le prince chevauchait dans un champ labouré (on dit qu'il recouvre une grande et antique cité du temps des païens), ayant devant les yeux le château de Habsbourg, d'où est issue son auguste race.... le duc Jean lui enfonça son poignard dans la gorge, Rodolphe

de Palm le traversa de sa lance, et Eschenbach lui fendit la tête, de façon qu'il tomba baigné dans son sang, tué par les siens sur le domaine de ses pères. Sur l'autre rive, ils virent le meurtre; mais, séparés par le fleuve, ils ne purent qu'élever une lamentation impuissante. Au bord du chemin était assise une pauvre femme; c'est dans ses bras que l'empereur a perdu la vie avec son sang.

MELCHTHAL.

Ainsi donc il n'a fait que creuser sa tombe avant le temps, lui dont l'insatiable ambition voulait tout posséder!

STAUFFACHER.

Une affreuse épouvante règne dans toute la contrée. Tous les passages de la montagne sont fermés. Chaque district garde ses frontières. La vieille cité de Zürich a elle-même clos ses portes, qui étaient restées ouvertes pendant trente ans, dans la crainte des meurtriers et plus encore.... des vengeurs; car la reine de Hongrie, la sévère Agnès, qui ne connaît pas la douceur de son sexe, s'avance, armée des rigueurs de la proscription, pour venger le royal sang de son père sur toute la race des meurtriers, sur leurs serviteurs, leurs enfants, les enfants de leurs enfants, et jusque sur les pierres de leurs châteaux. Elle a juré de précipiter dans la tombe paternelle des générations entières, de se baigner dans le sang comme dans la rosée de mai.

MELCHTHAL.

Sait-on où les meurtriers se sont réfugiés?

STAUFFACHER.

Aussitôt après leur crime, ils se sont enfuis par cinq routes diverses, et se sont séparés pour ne plus se revoir.... Le duc Jean erre, dit-on, dans la montagne.

WALTHER FÜRST.

Ainsi le forfait ne leur porte aucun fruit! La vengeance est stérile. Elle est à elle-même son terrible aliment; sa jouissance est le meurtre et son assouvissement l'horreur.

STAUFFACHER.

Non, le forfait ne produira aucun avantage aux meurtriers; mais nous, d'une main pure, nous cueillerons le fruit salutaire du sanglant attentat; car nous voilà délivrés d'une grande crainte. Le plus grand ennemi de la liberté est tombé, et le

sceptre, si l'on en croit le bruit public, va passer de la maison de Habsbourg à une autre race. L'empire veut maintenir sa liberté d'élection.

WALTHER FÜRST *et* PLUSIEURS AUTRES.

Avez-vous appris quelque chose ?

STAUFFACHER.

Le comte de Luxembourg est déjà désigné par la plupart des voix.

WALTHER FÜRST.

Grâce à Dieu, nous sommes demeurés fidèles à l'empire. Nous pouvons maintenant espérer justice.

STAUFFACHER.

Le nouveau maître aura besoin de vaillants amis. Il nous protégera contre la vengeance de l'Autriche. (*Les Montagnards s'em brassent entre eux.*)

LE SACRISTAIN *avec un* MESSAGER DE L'EMPIRE.

LE SACRISTAIN.

Voici les vénérables chefs du pays.

RÖSSELMANN *et* PLUSIEURS AUTRES.

Sacristain, qu'y a-t-il ?

LE SACRISTAIN.

Un messenger de l'empire apporte l'écrit que voici.

Tous, à *Walther Fürst.*

Ouvrez et lisez.

WALTHER FÜRST *lit.*

« Aux prud'hommes d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, la reine Élisabeth offre sa grâce et tout bien. »

PLUSIEURS VOIX.

Que veut la reine ? Son règne est fini.

WALTHER FÜRST *lit.*

« Dans sa grande douleur, dans le deuil amer où le trépas sanglant de son époux a jeté la reine, elle se souvient encore de l'antique foi et de l'amour des cantons suisses. »

MELCHTHAL.

C'est ce qu'elle n'a jamais fait au temps de son bonheur.

RÖSSELMANN.

Silence ! Écoutez !

WALTHER FÜRST *lit.*

« Et elle ne doute pas que ce peuple fidèle n'éprouve une juste horreur pour les auteurs maudits de l'attentat. Aussi ce qu'elle attend des trois cantons, c'est qu'ils ne donneront nulle assistance aux meurtriers, et qu'au contraire ils aideront à les livrer aux mains de la vengeance, se souvenant de l'amour et de l'antique faveur que leur a témoignés l'auguste maison de Rodolphe. » (*Signes d'impatience parmi les Montagnards.*)

PLUSIEURS VOIX.

De l'amour ! de la faveur !

STAUFFACHER.

Oui, le père nous a témoigné sa faveur, mais quelle raison avons-nous de nous louer du fils ? A-t-il confirmé la charte de nos libertés, comme l'avaient fait avant lui tous les empereurs ? A-t-il jugé selon les lois de l'équité et accordé sa protection à l'innocence opprimée ? A-t-il seulement voulu entendre les députés que nous lui avons envoyés dans notre anxiété ? Le roi n'a fait pour nous rien de tout cela, et si nous ne nous étions fait justice à nous-mêmes, résolument, de notre propre main, notre misère ne le touchait pas.... De la reconnaissance, à lui ? Ce n'est point la reconnaissance qu'il a semée dans ces vallées ! Il était au faite de la puissance, il pouvait être un père pour ses peuples ; mais il lui a plu de ne songer qu'aux siens. Que ceux qu'il a agrandis pleurent sur lui !

WALTHER FÜRST.

Nous ne voulons pas nous réjouir de sa chute, ni nous rappeler maintenant le mal qu'il nous a fait. Écartons ce souvenir ! Mais venger la mort du roi qui jamais ne nous a fait aucun bien, et poursuivre ceux qui jamais ne nous ont offensés, cela ne nous convient pas, cela n'est point notre affaire. L'amour est un sacrifice volontaire ; la mort délie des devoirs imposés par la contrainte... Nous n'avons plus rien à accomplir envers lui.

MELCHTHAL.

Et si la reine pleure dans sa chambre solitaire, si, dans le délire de sa douleur, elle accuse le ciel, vous voyez ici tout au

contraire un peuple délivré de ses angoisses, qui adresse à ce même ciel l'hommage de sa reconnaissance.... Qui veut récolter des larmes de regret, doit semer l'amour. (*Le Messager de l'empire s'en va.*)

STAUFFACHER, *au peuple.*

Où est Tell ? Doit-il seul nous manquer, lui, le vrai fondateur de notre liberté ? Ce qu'il y a de plus grand dans tout ce qui s'est fait, c'est lui qui l'a accompli ; ce qu'il y a de plus dur, c'est lui qui l'a souffert. Venez tous, venez, rendons-nous en corps à sa maison, et saluons avec transport celui qui nous a tous sauvés. (*Ils partent tous ensemble.*)

SCÈNE II.

Le vestibule de la maison de Tell. — Un feu brûle dans le foyer. Par la porte, qui est ouverte, la vue s'étend sur la campagne.

HEDWIGE, WALTHER et GUILLAUME.

HEDWIGE.

C'est aujourd'hui que votre père revient. Mes enfants, mes chers enfants ! Il vit, il est libre, et nous sommes libres, et tous avec nous. Et c'est votre père qui a sauvé le pays.

WALTHER.

Et j'y étais aussi, mère. Il faut qu'on me nomme avec lui. Sa flèche a passé bien près de ma tête, et je n'ai pas tremblé.

HEDWIGE *l'embrasse.*

Oui, tu m'es rendu. Je t'ai deux fois mis au monde. Deux fois j'ai souffert pour toi les douleurs de l'enfantement. C'est passé. Je vous ai tous deux, tous deux ; et aujourd'hui votre cher père revient. (*Un Moine paraît à la porte de la maison.*)

GUILLAUME.

Vois, mère, vois.... il y a là un pieux frère ; sans doute il demande une aumône.

HEDWIGE.

Fais-le entrer, pour qu'il puisse se refaire, et qu'il s'aperçoive qu'il est venu dans la maison de la joie. (*Elle entre et reparaît bientôt avec un gobelet.*)

GUILLAUME, *au Moine.*

Venez, brave homme ! Ma mère veut vous restaurer.

WALTHER.

Venez, reposez-vous, et vous vous en irez après avoir repris des forces.

LE MOINE, *regardant timidement autour de lui et les traits bouleversés.*

Où suis-je ? Dites, dans quel pays ?

WALTHER.

Êtes-vous égaré, que vous ne sachiez pas cela ? Vous êtes à Bürglen, mon père, dans le canton d'Uri, au lieu où l'on entre dans le Schächenthal.

LE MOINE, *à Hedwige qui revient.*

Êtes-vous seule ? Votre mari est-il à la maison ?

HEDWIGE.

Je l'attends tout juste en ce moment.... Mais, ô homme, qu'avez-vous ? Vous avez l'air de ne nous apporter rien de bon.... Qui que vous soyez, vous êtes dans le besoin, prenez. *(Elle lui tend le gobelet.)*

LE MOINE.

Quelque besoin que ma poitrine altérée éprouve de se refaire, je ne toucherai à rien, que vous ne m'ayez promis....

HEDWIGE.

Ne touchez pas ma robe, ne m'approchez pas ; demeurez loin de moi, si vous voulez que je vous écoute.

LE MOINE.

Par ce feu qui flamboie dans ce foyer hospitalier, par ces têtes chéries que j'embrasse.... *(Il saisit les Enfants.)*

HEDWIGE.

O homme ! quel est votre dessein ? Éloignez-vous de mes enfants.... Vous n'êtes pas un moine, non ! La paix habite sous ce vêtement, la paix n'habite point dans vos traits.

LE MOINE.

Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDWIGE.

Le malheur parle éloquemment à notre âme, mais votre aspect me ferme le cœur.

WALTHER, *s'élançant.*

Mère, notre père ! (*Il sort à la hâte.*)

HEDWIGE.

O mon Dieu ! (*Elle veut le suivre, mais elle tremble et cherche un appui.*)

GUILLAUME *suit son frère.*

Mon père !

WALTHER, *dehors.*

Te voilà de retour.

GUILLAUME, *dehors.*

Mon père, mon cher père !

TELL, *dehors.*

Oui, me voilà de retour.... Où est votre mère ? (*Ils entrent.*)

WALTHER.

La voilà à la porte : elle ne peut pas aller plus loin, tant elle tremble de terreur et de joie !

TELL.

O Hedwige, Hedwige ! Mère de mes enfants ! Dieu nous est venu en aide.... Le tyran ne nous séparera plus.

HEDWIGE, *à son cou.*

O Tell, Tell ! quelle angoisse j'ai éprouvée à ton sujet ! (*Le Moine devient attentif.*)

TELL.

Oublie-la maintenant et sois toute à la joie ! Me voilà de retour ! Voici ma cabane ! Je suis de nouveau chez moi.

GUILLAUME.

Mais où est ton arbalète, mon père ? Je ne la vois pas.

TELL.

Tu ne la verras plus : elle est déposée dans un lieu saint ; elle ne servira plus désormais pour la chasse.

HEDWIGE.

O Tell ! Tell ! (*Elle recule et lâche sa main.*)

TELL.

Qu'est-ce qui t'effraye, chère femme ?

HEDWIGE.

Comment.... comment me reviens-tu?... Cette main.... puis-je la prendre?... Cette main.... ô Dieu !

TELL, *avec une cordiale confiance.*

Cette main vous a défendus et a sauvé le pays. Je puis la le-

ver librement vers le ciel. (*Le Moine fait un brusque mouvement. Tell l'aperçoit.*) Quel est ce frère?

HEDWIGE.

Ah! je l'oubliais. Parle-lui. Je frissonne quand il est près de moi.

LE MOINE *s'approche.*

Êtes-vous Tell, l'homme dont la main a frappé le bailli?

TELL.

Oui, lui-même, je ne le cache à personne.

LE MOINE.

Vous êtes Tell! Ah! c'est la main de Dieu qui m'a conduit sous votre toit.

TELL *le mesure des yeux.*

Vous n'êtes pas un moine! Qui êtes-vous?

LE MOINE.

Vous avez tué le bailliqui vous avait fait du mal.... Moi aussi, j'ai frappé un ennemi qui me refusait justice. C'était votre ennemi, comme le mien.... J'ai délivré de lui le pays.

TELL, *reculant vivement.*

Vous êtes.... Horreur!... Enfants, enfants, rentrez. Va, chère femme, va, va!... Malheureux! vous seriez....

HEDWIGE.

Dieu! Qui est-ce?

TELL.

Ne le demande pas. Sortez, sortez. Je ne veux pas que les enfants l'entendent. Sors de la maison.... bien loin.... Tu ne peux rester sous un même toit avec lui.

HEDWIGE.

Malheur à moi, qu'est-ce que cela? Venez. (*Elle s'éloigne avec les Enfants.*)

TELL, *au Moine.*

Vous êtes le duc d'Autriche.... Vous l'êtes! Vous avez tué l'empereur, votre oncle et votre seigneur.

JEAN LE PARRICIDE.

C'était le ravisseur de mon héritage.

TELL.

Tué votre oncle, votre empereur! Et la terre vous porte encore? et le soleil vous éclaire?

LE PARRICIDE.

Tell, écoutez-moi, avant de....

TELL.

Tout dégouttant du sang du parricide et du régicide, tu oses entrer dans ma maison pure? Tu oses montrer ta face à un homme de bien et demander l'hospitalité?

LE PARRICIDE.

Auprès de vous j'espérais trouver miséricorde. Vous aussi, vous vous êtes vengé de votre ennemi.

TELL.

Malheureux! Oses-tu confondre le crime sanglant de l'ambition avec la légitime défense d'un père? As-tu sauvé la tête sacrée de tes enfants? protégé le sanctuaire du foyer domestique? éloigné des tiens les derniers, les plus affreux malheurs?... Je lève au ciel mes mains pures, et je te maudis, toi et ton action.... J'ai vengé la sainte nature, que toi, tu as outragée.... Je n'ai rien de commun avec toi.... Toi, tu as commis un meurtre, et moi, j'ai défendu ce que j'avais de plus cher.

LE PARRICIDE.

Vous me repoussez loin de vous, sans consolation, en proie au désespoir?

TELL.

Je suis saisi d'horreur quand je te parle. Loin d'ici! Passe ton chemin, ton horrible chemin! Ne souille pas la cabane où habite l'innocence.

LE PARRICIDE *se détourne pour s'éloigner.*

Oh! de la sorte je ne puis, je ne veux plus vivre.

TELL.

Et pourtant j'ai pitié de toi.... Dieu du ciel! Si jeune, d'une si noble race, le petit-fils de Rodolphe, de mon seigneur et mon empereur, proscrit comme meurtrier, ici sur mon seuil, à moi pauvre homme, suppliant et désespéré.... (*Il se cache le visage.*)

LE PARRICIDE.

Oh! si vous pouvez pleurer, soyez touché de mon sort : il est terrible.... Je suis prince.... je l'étais.... je pouvais être heureux, si j'avais dompté l'impatience de mes désirs. L'envie me rongait le cœur.... Je voyais la jeunesse de mon cousin Léo-

pold couronnée d'honneur, enrichie d'apanages, et moi, qui étais du même âge que lui, on me retenait dans une servile tutelle....

TELL.

Malheureux, ton oncle te connaissait bien, quand il te refusait terres et vassaux. Toi-même, par cet acte de fureur emportée et sauvage, tu justifies d'une manière terrible sa prudente sentence.... Où sont les sanglants auxiliaires de ton meurtre?

LE PARRICIDE.

Où les démons vengeurs les ont conduits : je ne les ai pas revus depuis cet attentat de malheur.

TELL.

Sais-tu que ta tête est proscrire, que tes amis ne peuvent rien pour toi, tes ennemis tout contre toi?

LE PARRICIDE.

Voilà pourquoi j'évite toutes les routes publiques. Je n'ose frapper à aucune cabane.... Je dirige mes pas vers le désert. Redoutable à moi-même, j'erre dans les montagnes, et recule avec horreur à mon propre aspect, lorsqu'un ruisseau me montre ma malheureuse image. Oh! si vous êtes accessible à la pitié, à l'humanité.... (*Il se prosterne devant lui.*)

TELL, *se détournant.*

Levez-vous! levez-vous!

LE PARRICIDE.

Non, pas avant que vous m'ayez tendu une main secourable.

TELL.

Puis-je vous secourir? Un homme pécheur le peut-il? Mais levez-vous.... Quelque horrible que soit votre action.... vous êtes homme.... je le suis aussi.... Tell ne doit renvoyer personne sans consolation.... Ce que je puis, je le ferai.

LE PARRICIDE, *se levant vivement et saisissant sa main avec violence.*

O Tell! vous sauvez mon âme du désespoir.

TELL.

Lâchez ma main.... Il faut que vous partiez. Vous ne pouvez demeurer ici sans être découvert, et découvert, vous ne pouvez

compter sur aucune protection.... Où voulez-vous aller? Où espérez-vous trouver du repos?

LE PARRICIDE.

Le sais-je? hélas!

TELL.

Écoutez ce que Dieu m'inspire.... Il faut que vous partiez pour l'Italie, pour la ville de saint Pierre. Là, vous vous jetterez aux pieds du pape, vous lui confesserez votre faute et délierez votre âme.

LE PARRICIDE.

Ne me livrera-t-il pas au vengeur?

TELL.

Quoi qu'il fasse, souffrez-le comme venant de la main de Dieu.

LE PARRICIDE.

Comment arriverai-je dans ce pays inconnu? Je ne sais pas le chemin, je n'ose pas m'associer à des voyageurs.

TELL.

Je vais vous indiquer la route, retenez-la bien : vous monterez d'abord en allant contre le cours de la Reuss, qui se précipite, comme un torrent déchaîné, de la montagne....

LE PARRICIDE, *avec effroi.*

Je verrai la Reuss? Elle fut témoin de mon crime.

TELL.

Le chemin côtoie l'abîme, il est marqué par un grand nombre de croix, élevées en mémoire des voyageurs que l'avalanche a engloutis.

LE PARRICIDE.

Je ne crains pas les terreurs de la nature, si je puis maîtriser les affreuses tortures de mon cœur.

TELL.

Prosternez-vous devant chaque croix, et expiez votre crime par les larmes brûlantes du repentir.... Si une fois vous sortez heureusement de la voie maudite, si la montagne de son sommet glacé n'envoie pas sur votre tête ses tourbillons redoutables, vous arrivez au pont où l'eau se brise en fine pluie. S'il ne croule pas sous le poids de votre faute, si vous le passez sain et sauf, vous verrez s'ouvrir devant vous une sombre voûte de rochers, que le jour n'a jamais éclairée. Vous la traverserez et

elle vous conduira dans une vallée riante et sereine.... mais parcourez-la d'un pas rapide, vous n'avez pas le droit de vous arrêter là où séjourne le repos.

LE PARRICIDE.

O Rodolphe! Rodolphe! Auguste aïeul! Est-ce ainsi que ton petit-fils voyage sur le sol de ton empire?

TELL.

Montant toujours ainsi, vous arriverez aux sommets du Saint-Gothard, là où sont les lacs éternels, que remplissent les torrents mêmes du ciel. Là, vous prendrez congé de la terre allemande, et un autre fleuve, au cours rapide, vous conduira de ces hauteurs dans la région d'Italie, qui est votre terre promise.... *(On entend le ranz des vaches joué par un grand nombre de trompes des Alpes.)* J'entends des voix. Partez!

HEDWIGE *entre à la hâte*

Où es-tu, Tell? Voilà mon père qui vient, et tous les confédérés qui approchent en troupe joyeuse....

LE PARRICIDE *se couvre le visage.*

Malheur à moi! Je ne puis demeurer dans le voisinage des heureux.

TELL.

Va, chère femme. Restaure cet homme; charge-le d'abondantes provisions; car sa route est longue, et il ne trouvera pas d'hôtellerie. Hâte-toi, ils approchent.

HEDWIGE.

Qui est-il?

TELL.

Ne le demande pas, et quand il s'en ira, détourne tes yeux, afin qu'ils ne voient pas quel chemin il suit. *(Le Parricide s'avance vers Tell par un rapide élan; mais celui-ci l'arrête d'un geste et s'éloigne. Quand tous deux sont sortis d'un côté différent, le théâtre change, et l'on voit, dans la*

SCÈNE DERNIÈRE,

Tout le fond de la vallée qui s'étend devant la maison de Tell, et les hauteurs qui bordent cette vallée, garnis de Montagnards formant un ensemble bien groupé. D'autres arrivent par un sentier élevé qui

mène par-dessus le Schœchen. WALTHER FÜRST, avec les deux fils de Tell, MELCHTHAL et STAUFFACHER viennent sur le devant, d'autres se pressent derrière eux. Au moment où TELL sort, tous l'accueillent par de bruyantes acclamations.

TOUS.

Vive Tell! le vaillant archer! le libérateur! (Pendant que ceux qui sont en avant se pressent autour de Tell et l'embrassent, on voit paraître encore RUDENZ et BERTHA, qui embrassent, l'un les paysans, et l'autre HEDWIGE. La musique, de la hauteur, accompagne cette scène muette. Lorsqu'elle est achevée, Bertha s'avance au milieu du peuple.)

BERTHA.

Suisses! confédérés! Accueillez-moi dans votre alliance, moi qui, la première, eus le bonheur de trouver protection dans le pays de la liberté. Je viens remettre mes droits dans vos vaillantes mains. Voulez-vous me protéger comme votre concitoyenne?

LES SUISSES.

Oui, nous le voulons au prix de nos biens et de notre sang.

BERTHA.

Eh bien! alors, citoyenne libre de la Suisse, je donne ma main à ce jeune homme, Suisse et libre comme moi.

RUDENZ.

Et j'affranchis tous mes serfs. *(Soudain la musique se fait entendre de nouveau, et le rideau tombe.)*

FIN DE GUILLAUME TELL.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
MARIE STUART, tragédie.....	1
LA PUCELLE D'ORLÉANS, tragédie romantique.....	131
LA FIANCÉE DE MESSINE, ou LES FRÈRES ENNEMIS, tragédie avec des chœurs.	
De l'usage du chœur dans la tragédie.....	255
La Fiancée de Messine.....	266
GUILLAUME TELL, drame	347
L'HOMMAGE DES ARTS, scène lyrique.....	471
FRAGMENTS ET PLANS trouvés dans les papiers de l'auteur.	
I. DÉMÉTRIUS.....	483
II. WARBECK	531
III. LES CHEVALIERS DE MALTE.....	557
IV. LES ENFANTS DE LA MAISON.....	571



COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRODARD.
